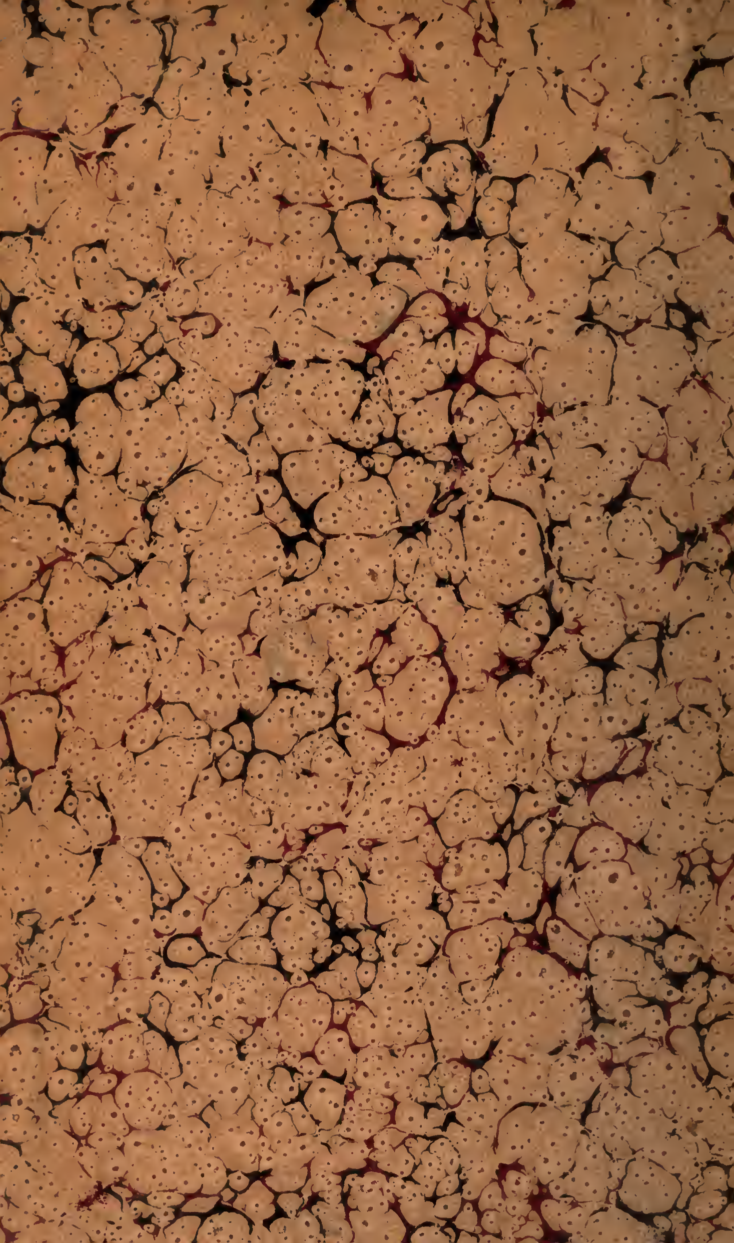
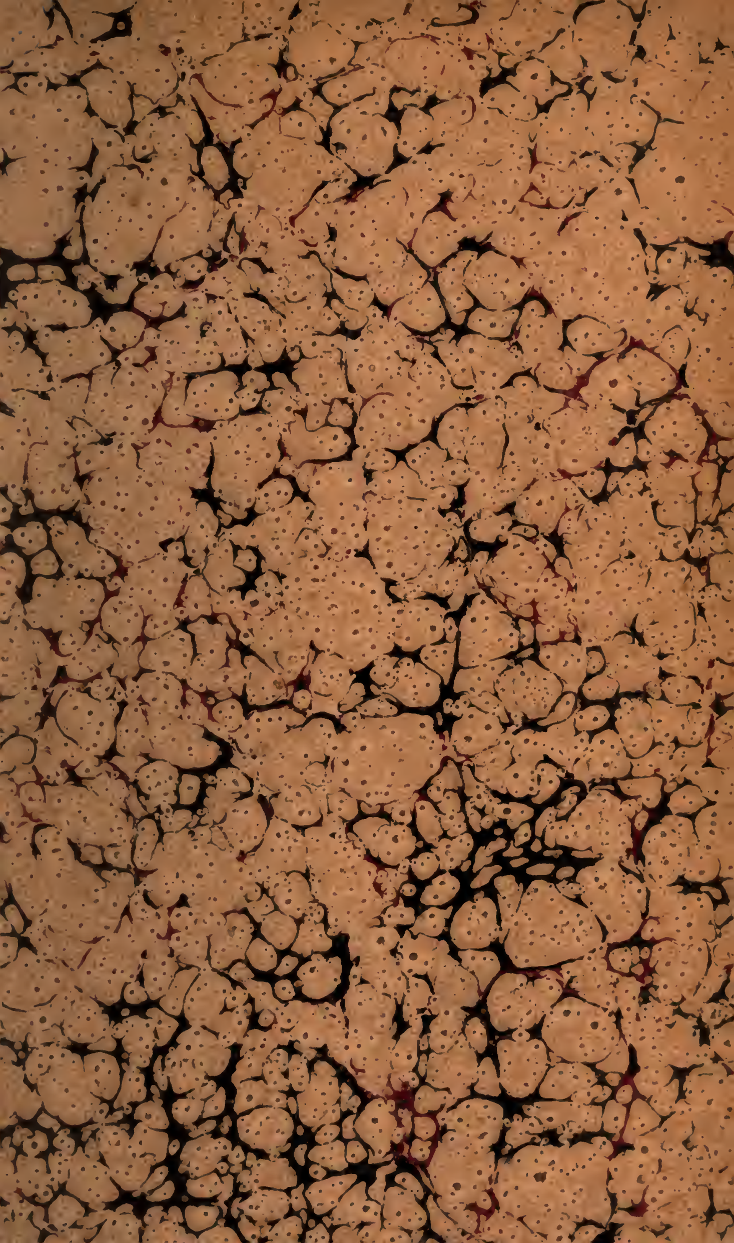






Lettres de Femmes

DU MÊME AUTEUR

Le Scorpion, 3e édition.	1 vol.
Chonchette, 6e édition.	1 vol.
Mademoiselle Jaufre, 12e édition.	1 vol.
Cousine Laura, 7e édition.	1 vol.
La Confession d'un Amant, 22e édition. . . .	1 vol.

EN PRÉPARATION

L'Automne d'une Femme.	1 vol.

Tous droits réservés.

[redacted]

MARCEL PRÉVOST

Lettres de Femmes

Aimez! disaient-elles...
(Les Rayons et les Ombres.)



155594
20/4/20

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCII

PQ
2383
P6L45

A PHILIPPE GILLE

en sympathie et en remerciement

Un Confesseur



Un Confesseur

Madame la baronne douairière de Carnoules à monsieur l'abbé Jobin, de la confrérie des Missions d'Afrique, à Paris.

Nice, 13 décembre.

Mon cher abbé, vous êtes un saint, c'est une affaire entendue, et j'ai le plus grand respect pour vous, encore que vous soyez un jeune homme et que je sois, moi, une très vieille femme, mère et grand'mère. Personne n'est mieux instruite que moi de vos mé-

rites et de vos vertus; c'est moi qui vous ai fait entrer au séminaire, voilà tantôt dix ans; c'est moi qui vous ai présenté et recommandé aux Missions d'Afrique, quand il a été constant que votre idée fixe était de vous faire martyriser le plus tôt possible.

Je vous ai suivi attentivement, — grâce à vos lettres et aux *Annales de la Propagation de la Foi,* — dans votre campagne de Madagascar et dans celle du Dahomey; vous avez été admirable, — ah! il n'y a pas d'autre mot, admirable! A moitié scalpé, tailladé, roué, brûlé, il a fallu l'ordre formel de vos supérieurs pour vous ramener à Paris, où vous ne consentez à demeurer que le temps de guérir vos fièvres, et encore, malgré vous.

Je sais tout cela, et, je le répète, je vous respecte et je vous admire comme missionnaire. Mais je viens d'apprendre, non sans surprise, que, comme confesseur, vous êtes le dernier des maladroits.

Comme confesseur de jeunes femmes, du moins. Moi, vous m'avez confessée deux ou trois fois, et tout s'est fort bien passé: mais qu'est-ce que

la confession d'une vieille de mon âge? « Avoir eu des distractions pendant les offices; avoir dit du mal de ma bonne amie Mme d'Escoubres; avoir fait enrager mon gendre Laroche-Desnoyers; etc... » Je ne peux jamais trouver autre chose à vous raconter, et n'y ai pas grand mérite : le temps n'est plus (j'allais dire « hélas! » oubliant que je parle à un saint) le temps n'est plus pour moi des vrais gros péchés féminins.

... Vous attendiez-vous, par hasard, à recueillir des confidences aussi anodines quand je vous adressai ma petite-fille Lucienne, récemment mariée au vicomte Luc de Lafaille? Espériez-vous mes radotages inoffensifs sur ces lèvres de dix-neuf ans, — et, dans ce petit cœur si neuf, si vivant, si palpitant, mes pauvres froides vertus de pénitente sexagénaire? On le croirait vraiment : car vous avez si cruellement morigéné la chère enfant qu'en sortant de votre confessionnal elle n'a pas osé affronter de nouveau cette intimité conjugale dont vous lui avez dépeint les périls. Elle a pris le premier train pour Nice et elle est venue se jeter, toute troublée, toute pleurante, dans les bras de sa vieille grand'mère...

Je l'ai baisée, caressée, calmée de mon mieux; je croyais d'abord à un événement d'importance, à une frasque prématurée de ce scélérat de Lafaille, surprise par Lucienne.

Quand ma chérie s'est un peu apaisée, je l'ai questionnée très délicatement : nous autres vieilles femmes, nos paroles, comme nos doigts, savent effleurer les blessures sans les froisser.

D'abord, je n'ai obtenu que des exclamations vagues... « Ah! grand'maman, quel malheur!... Je ne savais pas que c'était mal, moi!... On m'avait dit qu'une femme doit obéissance à son mari!... Mon Dieu! mon Dieu! comment vivre auprès de Luc, désormais!... » Peu à peu, cependant, je voyais plus clair dans la pénombre de ce petit cœur houleux. Je comprenais à merveille le cas de Lucienne; vous, mon cher abbé, j'ai le regret de vous le dire, vous n'y aviez rien entendu. Laissez-moi donc vous l'expliquer.

Lucienne s'est mariée à dix-neuf ans, après deux années de cette vie de bals, de rallyes, de tennis, de plages et de villes d'eaux, qui est, paraît-il, le *sport* nécessaire à nos filles, maintenant, pour les préparer au mariage. Tout cela entre-

mêlé de beaucoup de fadeurs dites par de jolis messieurs, de beaucoup de paroles scabreuses entendues d'une oreille, mal comprises à coup sûr, mais éveillant dans l'âme cependant une certaine inquiétude, — enfin, la meilleure éducation du monde pour exaspérer les curiosités d'une vierge en la laissant, en somme, ignorante.

Quant à Luc de Lafaille, son fiancé, ç'avait été, depuis sa sortie de chez les Bons Pères jusqu'aux trente ans qu'il atteignait presque, un de nos plus enragés *fêteurs,* comme ils disent aujourd'hui à Paris. Des coups de tête, des coups de cœur et des coups d'épée, voilà le résumé de sa vie de garçon. Il me séduisit justement par là et me rassura. Ne faites pas la mine, l'abbé. Un fêteur dégoûté de la fête, s'il est encore robuste et gai (le cas du vicomte, justement), est tout préparé pour rendre une honnête fille heureuse en ménage. Il vient bien de le prouver, le brigand!

Luc, qui me plaisait fort et qui (j'ai la faiblesse de le croire) ne s'ennuyait pas en ma compagnie, m'avait, bien avant son mariage, exposé la conduite qu'il comptait tenir avec la future vicomtesse.

— Je veux, disait-il, que nulle de mes maîtresses passées n'ait été aussi toquée de moi que ma femme; et réciproquement, je veux n'avoir jamais été *emballé* sur une femme comme sur la mienne.

Ce sont ses expressions que je vous cite. Moi, je riais et, regardant du coin de l'œil ce vigoureux garçon, si brillant, si en train, je pensais : — « La vicomtesse ne s'ennuiera pas ! » Quand j'ai vu le vicomte tourner autour de ma petite Lucienne, quand j'ai vu celle-ci flattée de la cour qu'il lui faisait, puis rêveuse, puis gentiment amoureuse, j'ai jeté les deux jeunes gens dans les bras l'un de l'autre et je leur ai dit : — « Mariez-vous, mes enfants, et donnez-moi vite des petits Lafaille. J'ai une grosse envie d'être bisaïeule. »

... Luc de Lafaille n'a pas plus tôt été marié qu'il a mis en pratique ses résolutions de célibataire... Ah! non, la vicomtesse n'a pas eu le temps de s'ennuyer pendant le voyage de noces. Vous a-t-elle tout raconté, l'abbé? J'en doute. D'abord, c'est bien plus difficile d'expliquer ça, même derrière une grille de bois, à un jeune missionnaire comme vous qu'à une vieille mère-grand comme

moi. Et puis, moi, pendant qu'elle me faisait sa petite confession, je l'encourageais, je la caressais, je l'embrassais, et... cela venait tout seul. Tandis que vous, mon cher abbé, il paraît que vous poussiez des exclamations, que vous tapiez sur la grille, et que vous inventiez des pénitences! Quel péché a-t-elle donc commis, la chère mignonne? Elle s'est laissé adorer par son mari, elle l'a adoré de tout son cœur; elle lui a appartenu âme et corps, comme une maîtresse. Tout ce qu'il a demandé d'elle, elle le lui a donné; elle n'y a pas eu de répugnances, parce que Luc lui plaisait infiniment; elle n'en a pas eu de remords, parce que c'était son mari et qu'on lui avait dit : « Laisse-toi guider par ton mari! » Même, elle ne vous aurait point soufflé mot de tout cela si vos questions bizarres ne lui eussent arraché son secret, lambeau par lambeau...

Vous rendez-vous compte, à présent, de l'effet produit sur cette âme sincère et toute naïve par votre indignation d'apôtre, mon cher abbé?... Lucienne est entrée dans votre confessionnal, la conscience en repos, convaincue qu'elle était une parfaite honnête femme... Elle en est sortie épou-

vantée, ne sachant plus ce qui était permis ni ce qui était défendu entre époux, adorant encore Luc et en ayant peur, à tel point qu'elle n'a trouvé d'autre refuge contre ses terreurs et son chagrin que l'affection de son aïeule... Si je n'avais pas été là, pourtant?...

Vos théories en matière conjugale, mon bon abbé, n'auront pas aussi facilement raison de moi que de ma petite-fille, je vous en préviens : — car j'ai beaucoup vécu et je suis fort entêtée. Vous ne me persuaderez jamais que deux jeunes gens tels que Luc et Lucienne doivent s'acquitter de leurs fonctions d'époux avec autant de gravité guindée que si M. le maire les surveillait encore, ceint de son écharpe.

Ma parole, je ris toute seule en pensant à la scène que vous rêvez entre deux jeunes mariés :

— « Madame, s'il vous plaît, nous allons donner le jour à un chrétien, ou du moins nous y efforcer.

— Monsieur, je suis votre servante obéissante... Quand il vous plaira.

— Avant d'unir nos efforts, madame, rappelez-vous bien, je vous prie, qu'ils n'ont d'autre

but que la perpétuation de notre espèce. Pour moi, je me propose, au cours de cette œuvre commune, de fixer mes réflexions sur les diverses carrières que pourra suivre notre fils, dans quelques années, — si toutefois Dieu nous accorde un fils.

— Moi, monsieur, tout en coopérant de mon mieux avec vous, je me remémorerai quelques propos de Fénelon sur l'éducation des filles, que j'ai relus ce matin. »

Tel serait, n'est-ce pas, mon cher missionnaire, la conversation idéale entre deux époux qui vont accomplir ce que vous nommez d'un nom si vilain, si brutal : l'œuvre de chair?... Vous ajoutez même (m'a dit Lucienne) que toute lumière doit être soigneusement éteinte, que les lèvres doivent être closes et ne pas se chercher, que les mains doivent demeurer chastes et inoccupées... Abandonner les vêtements légers de la nuit vous semble une affreuse indécence; vous en conseillez même de particuliers, très épais, avec des dispositions spéciales : il paraît qu'on fabrique de pareilles horreurs dans certains ouvroirs!... Quant aux familiarités tendres, à tout ce qui est l'enjolive-

ment, l'enguirlandement de l'amour, le seul récit en excite chez vous la fureur de Moïse devant le veau d'or...

Et ma pauvre mignonne Lucienne avait tant de ces familiarités-là à confesser!

Eh bien! l'abbé, quoique vous soyez un saint et moi une pécheresse, je vous déclare que vous vous trompez au point de vue de la nature et de la morale, entendez-vous? et je suis sûre d'avoir raison. Lorsqu'un ménage s'adore à la façon de Luc et de Lucienne, c'est pain bénit : et vous devriez vous en réjouir, car un pareil exemple prêche contre l'adultère mieux que le plus éloquent de vos sermons. Quant à la « foôôrme » de cet amour, peu importe, à mon avis. Depuis que le monde est monde, l'amour existe et ses lois ne changent guère; les bras cherchent les tailles, les lèvres cherchent les lèvres, avec tant de spontanéité que c'est évidemment la faute au bon Dieu, et qu'il aurait mauvaise grâce à s'en fâcher...

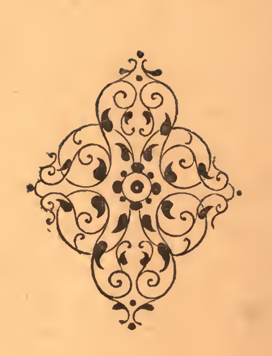
Voilà ce que j'ai dit à ma petite-fille, mon cher abbé; et comme elle a confiance en sa mère-grand, j'ai eu la joie de la renvoyer ce soir même,

rassurée et joyeuse, à son mari déjà inquiet. Ne vous étonnez pas si elle ne se confesse plus à vous désormais; je l'adresse à un père jésuite de mes amis qui a la spécialité des jeunes femmes et qu'on dit rempli d'indulgence. Moi, je vous reste fidèle, et vous pourrez, revenue à Paris, me gronder et me damner à votre aise.

Jusque-là, méditez les conseils que votre vieille pénitente se permet de vous donner. Ce qui vous perd, comme confesseur, j'en suis bien sûre, c'est d'avoir été missionnaire. Vous vous imaginez toujours avoir affaire à vos négrillons d'Afrique : de pareils singes dans les moments de passion, ça doit être horriblement répugnant, je l'avoue, et, à votre place, je leur défendrais même de se reproduire...

Mais Luc et Lucienne, mon cher abbé! si gentils tous les deux! ils doivent être à croquer dans ces moments-là!...





Au Cabaret



Au Cabaret

Mademoiselle Cécile Lhéritier à sœur Albanie, au couvent des Dames Ursulines, à Châtellerault.

Paris, 27 février.

AH! chère sœur Albanie! que d'imprévu dans ma vie depuis hier matin, — depuis l'heure où vous m'avez accompagnée à la gare de Châtellerault, installée dans le compartiment des dames, embrassée et quittée! Figurez-vous que je suis toute seule à Paris, dans le grand hôtel triste de la rue Vaneau!... toute seule avec les domestiques, bien entendu. Mais

ni papa, ni maman, ni tante Luce. Il paraît qu'une tempête de neige a bloqué les trains du côté d'Annecy, sur la route qu'ils avaient prise en revenant d'Italie. Deux dépêches détaillées m'ont renseignée et rassurée. J'assisterai donc sans eux au mariage de ma cousine d'Herbly, pour lequel ils devaient rentrer à Paris en même temps que moi : premier imprévu. Mais l'imprévu bien plus imprévu encore, c'est mon aventure d'hier soir... Faut-il vous la raconter? Oui. Vous êtes la meilleure, la plus indulgente des mères... Vous ne me gronderez pas trop si j'ai mal fait, — ce que j'ignore.

... Vous rappelez-vous, ma chère sœur, qu'au moment où je suis montée dans le compartiment des *dames seules,* une seule personne s'y trouvait : une voyageuse blonde, très simple et très élégante : robe bleu de fer, jaquette d'astrakan, petite capote grise, voilette épaisse... Elle semblait sommeiller dans son coin, tenant du bout des doigts un mignon livre relié en maroquin brun; nous jugeâmes que c'était un livre de prières, et je me souvins que vous me dîtes :

— Vous allez voyager avec une personne pieuse... Faites comme elle, mon enfant, et tirez

votre eucologe de votre valise... Le voyage passe vite quand on prie.

Jusqu'à Tours, nous demeurâmes en tête-à-tête, l'inconnue et moi; elle continuait à dormir. A Tours, une dame âgée monta, portant un panier : des cris rauques sortaient de ce panier, qui contenait un vieux perroquet blanc. L'inconnue parut se réveiller, regarda autour d'elle... Nous échangeâmes un sourire discret. Elle releva complètement sa voilette : je constatai qu'elle était très jolie, trop pâle, cependant, à mon goût, avec des yeux extraordinairement brillants. Elle se mit à lire son petit livre : sur le plat de droite, j'aperçus une couronne de comtesse.

La vieille dame au perroquet descendit à Blois, aussitôt la comtesse (je la désignerai ainsi, faute de connaître son nom) ferma son livre et engagea la conversation avec moi... Que me dit-elle ? Rien de bien notable. Nous causâmes de la température, de la vitesse du train, de la dame au perroquet. Après une heure de silence forcé, j'étais bien aise de me délier un peu la langue. Cela ne vous surprendra pas, chère sœur Albanie, qui me reprochez si souvent mon bavardage!...

Me voyez-vous allant de Châtellerault à Paris sans dire un mot? J'en serais morte, bien sûr.

Au bout d'une heure, ma compagne de voyage et moi, nous étions les meilleures amies du monde. Elle me dit qu'elle habitait Paris, environ trois mois par an, d'avril au grand prix. L'hiver, elle allait à Nice; l'été, à la campagne, à la mer. Moi, je dis comment je m'appelais; je racontai que ma cousine d'Herbly se mariait, que j'étais sa demoiselle d'honneur, qu'à Paris je trouverais mes parents, rentrés sans doute depuis la veille.

La comtesse parut s'intéresser vivement à tout cela; elle me questionna sur le couvent, me demanda si j'y avais de bonnes amies, si elles étaient jolies, comment les dortoirs étaient installés, si les grandes et les petites étaient ensemble : je commençais à croire qu'elle dirigeait un pensionnat, tant elle voulait de détails... En même temps, elle me regardait dans les yeux, si fixement que cela me faisait un peu peur. Mais, à un moment, je ne sais quelle parole en l'air que j'avais dite la fit rire aux éclats; elle se pencha sur moi, et m'embrassa si gentiment, que je vis bien que c'était une bonne personne.

Nous descendîmes aux Aubrays pour collationner. Je fus heureuse d'avoir une compagne qui entrât dans le buffet avec moi, s'assît près de moi, parlât aux garçons : toute seule, je n'aurais jamais osé, et vraiment, je mourais de faim... Elle voulut absolument payer. Quand nous eûmes regagné le train, elle me fit asseoir à côté d'elle. Nous nous serrâmes bien l'une contre l'autre pour ne pas avoir froid, nous donnant le bras. Quelques personnes étaient montées dans notre compartiment, aux Aubrays; nous ne pouvions plus causer librement, comme avant... D'ailleurs, j'avais sommeil; je m'endormis, la tête appuyée sur l'épaule de la comtesse.

C'est à Paris que je me réveillai... Vous vous figurez aisément ma surprise et mon ennui en ne trouvant sur le quai de la gare ni papa, ni maman!... Enfin j'aperçus Victor, notre maître d'hôtel, qui me faisait des signaux désespérés à travers les grilles des salles d'arrivée. Je courus à lui, accompagnée par la vicomtesse. Il me remit la dépêche annonçant l'accident d'Annecy. Que faire?... Ma compagne prit immédiatement son parti.

— Emportez les bagages de Mademoiselle, dit-elle à Victor d'un ton d'autorité. Mademoiselle dînera avec moi; je la ramènerai ce soir chez elle.

Je baissais les yeux : Victor obéit après un instant d'hésitation. Je suivis la comtesse; je l'entendis jeter au cocher du fiacre où nous montâmes cette adresse : — « Chez Voisin!... » et vingt minutes après, nous nous trouvions dans une petite salle carrée, très éclairée, ornée de glaces et de divans; j'étais assise devant une table servie, à côté de la comtesse qui donnait des ordres au garçon.

... Ne me faites pas les gros yeux, chère sœur Albanie... Il me semblait bien, à ce moment, que j'avais eu tort de suivre si aisément cette dame inconnue. Elle avait ôté sa capote et sa jaquette d'astrakan; je la voyais maintenant vêtue d'une sorte de veston avec un gilet, un plastron empesé, un col; de plus, ses cheveux blonds étaient coupés courts et tout frisés : elle avait un air singulier, pas féminin, mais très élégant et très distingué tout de même. Moi, la glace me renvoyait l'image d'une petite pensionnaire assez gauche, en robe noire, en corsage noir : et quelle robe! quel cor-

sage! Ce n'est pas pour dire du mal de la couturière du couvent, sœur Albanie! mais vraiment on ne devrait pas nous laisser sortir ainsi fagotées... La comtesse me vit toute triste; elle devina probablement la cause de mon ennui, car elle m'attira dans ses bras, me dit que j'étais jolie, que j'avais des yeux charmants, la plus mignonne bouche et les plus beaux cheveux du monde... Enfin elle fut si aimable, si maternelle, que je rougis de ma maussaderie, que je renfonçai mes larmes, tout près de couler, et que je commençai à dîner de bon appétit.

A partir d'ici, je suis obligée d'avouer que je ne me souviens plus très nettement... Était-ce l'énervement causé par une demi-journée de voyage? Était-ce l'effet d'un dîner plus copieux qu'au couvent, — du champagne remplaçant l'abondance habituelle?... Je ne sais. Il est certain que je fus vite très gaie, que je bavardai comme une pie; que j'embrassai à mon tour la comtesse comme si je l'avais connue depuis dix ans... Je dus faire mille autres extravagances, dont je n'ai pas gardé le souvenir... Grondez votre fille, sœur Albanie : elle s'est un peu grisée hier soir...

La comtesse, au contraire, paraissait de plus en plus préoccupée à mesure qu'avançait le repas... Elle me regardait, m'écoutait parler. Sans doute elle s'inquiétait de voir la paisible petite pensionnaire devenir peu à peu si folle.

En effet, au dessert, quand elle eut renvoyé le garçon en lui disant : « Laissez-nous!... » elle alla fermer le verrou de la porte, et, revenant à moi :

— Vous êtes bien rouge, ma chère enfant... N'êtes-vous pas souffrante?...

J'avouai que j'étais un peu oppressée.

— Mettez-vous à l'aise, poursuivit-elle; nous sommes seules. Personne ne nous dérangera.

Et, s'asseyant auprès de moi, l'excellente femme se mit à déboutonner mon corsage; puis elle m'enleva mon corset, et cela avec de gentilles paroles, avec des caresses; une vraie sœur de charité... Je me sentais mieux, ainsi débarrassée; je m'appuyai contre la poitrine de ma compagne, en murmurant :

— Comme vous êtes bonne!

Elle s'amusait à regarder ma chemise d'uniforme, disant :

— Peut-on faire porter à des fillettes des chemises aussi grosses et aussi montantes!... Jamais je n'en souffrirais de pareilles sur la peau...

Comme ses doigts tâtaient l'épaisseur de la toile, ils rencontrèrent le lacet au bout duquel j'attache mes petites dévotions. Elle le tira, avant que j'eusse pu l'en empêcher. Elle amena les deux médailles que vous m'avez données : Notre-Dame de Lourdes et le Sacré-Cœur, avec mon scapulaire bleu...

Quelque temps elle les garda dans sa main; elle semblait pensive. Elle me demanda :

— Vous ne les ôtez jamais?

— Non, répondis-je... J'ai fait vœu de ne jamais les ôter.

— On fait ces vœux-là au couvent, dit-elle... Et puis un jour vient où on n'ose plus... où on ne peut plus... Moi aussi, j'ai porté le scapulaire bleu...

Et elle ajouta, d'une voix toute changée :

— Même, je voudrais bien le porter encore.

Nous restâmes une bonne minute sans parler. Puis, tout d'un coup, elle se leva.

— Rhabillez-vous! fit-elle brusquement...

Étonnée, je remis mon corset, je reboutonnai mon corsage, je repris mon chapeau et mon manteau. Pendant ce temps-là, mon amie me tournait le dos, appuyée à la fenêtre, le front contre les carreaux. Elle revint, se vêtit à son tour, sonna le garçon, paya la note... Tout cela sans parler.

J'avais un peu peur de ce silence. Nous quittâmes le restaurant, nous montâmes dans un fiacre qui stationnait devant la porte. Je ne commençai à me rassurer que quand la comtesse me dit :

— Donnez votre adresse au cocher.

Tant que dura le trajet, elle ne parla pas. Malgré le froid, elle avait ouvert une des vitres, et tendait son visage à l'air glacé. Moi, je me tenais immobile dans mon coin, me demandant intérieurement : « Pourquoi est-elle fâchée ? Que lui ai-je fait ? »

Arrivées rue Vaneau, la comtesse descendit avec moi, sonna, me remit aux mains de Victor, qui m'attendait, assez inquiet. Avant de s'éloigner, elle m'embrassa légèrement sur les joues, et me dit :

— Ma chère enfant, continuez à porter le scapulaire bleu : cela est fort bien. Seulement, dites

à vos parents de ne plus vous laisser voyager seule. On fait parfois en wagon des rencontres dangereuses.

... Elle s'éloigna sur ces mots, remonta en voiture et partit, me laissant très interloquée... Malgré ma fatigue, je n'ai presque pas dormi cette nuit, tant le souvenir de cette aventure me hante. Ce matin, je suis plus calme. J'examine ma conscience; il me semble que je n'ai rien fait de mal: et pourtant, j'ai comme un remords sourd. Voilà pourquoi j'ai voulu me confesser, tout de suite et très sincèrement, à ma chère sœur Albanie, qui m'éclairera, qui me dira ce qu'il faut penser de cette dame et si j'ai été bien coupable en dînant avec elle.

... Ah! un renseignement que j'oubliais! Le petit livre de maroquin brun est bien un livre de piété. La vicomtesse, en ôtant sa jaquette, l'a laissé tomber par terre, au restaurant; j'ai regardé le titre, en le ramassant. C'est sans doute l'histoire d'un saint frère convers. Cela s'appelle: *le Portier des Carmes*, je crois, ou *le Portier des Cordeliers*...





Grâce !



Grâce !

Madame Dufresne à monsieur Jacques de Lalaube.

Mon Dieu! comme j'ai hésité à vous écrire, monsieur Jacques! Combien de lettres j'ai déjà commencées, puis déchirées, avant celle-ci, que je ne mènerai probablement pas jusqu'au bout... D'abord, je vous préviens que je fais des fautes d'orthographe, pas des petites fautes sans conséquence : des grosses, des fautes de participe... Et des fautes de français aussi, sans doute; mais celles-là, c'est

moins grave, il me semble?... Et puis, vous m'intimidez tellement, monsieur Jacques! Quand vous me regardez en face avec vos grands yeux (ils sont bien beaux, vos yeux!), je ne sais plus du tout ce que je dis, je n'ai même plus de pensée : je suis heureuse d'être près de vous, et pourtant je voudrais me sauver, disparaître dans un petit coin noir où vous ne me verriez pas... Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi en lisant cette lettre!

Voyez-vous, monsieur Jacques, j'y ai bien réfléchi : ç'a été un grand malheur pour mon mari, — mon pauvre Louis, — et pour moi aussi, que vous vous soyez rencontrés tous les deux à Calais pendant vos treize jours. Là-bas, vous n'aviez que lui avec qui causer; et il est si bon, si complaisant, et il vous admire tant! Forcément vous deviez faire amitié ensemble. Et puis, des sous-lieutenants de territoriale, c'est tous de la même condition pendant le service, n'est-ce pas? Seulement, quand les treize jours sont finis, quand chacun reprend sa vie civile, dame! on s'aperçoit qu'on n'est pas de la même société, qu'on n'a pas la même fortune, etc... Oh! je ne suis qu'une

petite bête, mais j'ai bien vu que vous étiez surpris de notre position modeste, quand vous êtes venu dîner chez nous, la première fois. Nous avions fait de notre mieux, cependant: il y avait huit jours que nous ne cessions pas de parler de ce dîner avec Louis. Malheureusement, nous ne pouvions pas changer l'appartement, les meubles, la bonne, bien entendu! Et Louis n'a que quatre mille francs au ministère, vous savez!

J'ai bien souffert ce soir-là, je vous assure. Il me semblait qu'en sortant de chez nous, vous alliez rire de Louis et de moi, et du dîner, et de l'appartement, et de la bonne. Louis craignait cela aussi; nous n'osions pas nous le dire l'un à l'autre, et nous étions tristes; nous pensions: « Il s'est ennuyé; il nous a trouvés trop petites gens, lui qui est tous les jours avec des ambassadeurs!... Il ne reviendra pas... »

Et voilà que vous êtes revenu, au contraire, et souvent même. Nous avons été bien contents, tous les deux. Louis surtout, parce que, dans les commencements, j'étais si fort intimidée par vous que cela me faisait mal, presque... Mais ensuite,

quand j'ai été un peu habituée, je crois bien que c'est à moi que vos visites faisaient le plus de plaisir... Je ne pouvais pas comprendre comment vous, qui allez dans le monde, qui allez au Bois, qui voyez probablement tant de femmes spirituelles, instruites, belles, vous consentiez à perdre des heures d'après-midi près de moi si ignorante, si peu élégante... Quand, un jour, vous m'avez pris la main, quand vous m'avez dit des choses douces, — que vous me trouviez jolie, que vous pensiez à moi, que vous m'aimiez, — vraiment j'ai cru rêver et mon rêve était si beau que j'aurais voulu ne jamais m'éveiller... Vous me parliez si tendrement! Vous disiez que vous me respectiez, que vous saviez bien que j'étais une honnête femme; que pour rien au monde vous ne voudriez me faire tomber, et que, du reste, vous aimiez trop Louis pour lui prendre son honneur. Seulement vous me demandiez de vous permettre de m'aimer... Comment vous aurais-je refusé, moi? Je croyais que cela se pouvait, d'être raisonnables tout en s'aimant, parce que nous aimions bien Louis l'un et l'autre.

Et, tout doucement, sans me brusquer jamais,

vous avez obtenu de moi des choses que je n'aurais jamais accordées la veille. Ah! comme vous connaissez les femmes, monsieur Jacques! Entre vos mains, je sens que je ne suis plus moi: je suis un pauvre petit être dépourvu de volonté; dès que vous n'êtes plus là, au contraire, je suis folle de remords... Ai-je encore le droit de dire que je suis une honnête femme? Il me semble que non, tant je me juge coupable pour toutes mes complaisances; mais du moins je n'ai pas commis la dernière faute, celle après laquelle je n'oserais plus regarder Louis. Et je viens vous demander en grâce de m'épargner, de ne pas me déshonorer tout à fait...

Il ne faut plus revenir me voir, monsieur Jacques, voyez-vous. Je suis trop amoureuse de vous; je n'ai plus de force, et je sens que je vous appartiendrais maintenant, la première fois que vous essaieriez de m'avoir... Et ce serait si mal! Mon pauvre Louis m'aime tant, il vous aime tant aussi! Il est si bon; il travaille tant pour moi! Qu'est-ce que je suis pour un homme comme vous? Un caprice, une fantaisie à laquelle vous ne tenez pas beaucoup, au fond: tandis que je

suis tout pour Louis, qui n'a que moi à aimer. Même s'il ne devait jamais savoir, je mourrais de chagrin de l'avoir trompé; et s'il savait la vérité, c'est lui qui en mourrait, bien sûr, — et nous l'aurions tué tous les deux.

Et puis, écoutez-moi, monsieur Jacques : en ce moment-ci vous avez un peu de goût pour moi, je le crois; mais ce serait tout de suite passé après, j'en suis sûre; vous vous en iriez bien vite et cela me ferait trop de mal. Les grandes dames que vous aimez vous retiennent parce qu'elles sont élégantes, parce qu'elles causent bien, parce qu'elles savent toutes sortes de choses, m'a-t-on dit, que je n'ai jamais apprises... Moi, je suis une petite maladroite, qui ne sais que bien vous aimer...

Savez-vous ce que je me dis, la nuit, quand je ne dors pas et que je pense à ce que vous me demandez ? Je me dis : « M. Jacques ne m'aime pas vraiment : seulement, comme je lui résiste un peu plus que les autres femmes qu'il a poursuivies, dès qu'il m'aura eue aussi, il sera content. Il me veut par amour-propre. » C'est l'idée que vous me voulez pour cela qui me

donne la force de résister, de vous écrire aujourd'hui...

Eh bien! si c'est par amour-propre que vous me désirez, soyez content : n'est-ce pas comme si je vous avais appartenu, puisque c'est moi qui vous demande grâce aujourd'hui, et que mon honneur est entre vos mains? Épargnez-moi, monsieur Jacques, épargnez-nous... Vous serez toujours aimé et toujours heureux, vous : nous n'avons, Louis et moi, qu'un pauvre petit bonheur qui nous vient de ce que nous nous aimons. Songez comme ce serait mal de le détruire, et faites ce que je vous demande!

Vous le ferez, j'en suis sûre, parce que vous êtes très loyal et très bon... Il n'y a qu'une chose dont j'ai peur; je vais vous la dire, si vous promettez de ne pas rire de moi : j'ai peur que tout de même, au fond, vous ne m'aimiez un peu, et que cela ne vous fasse un peu de chagrin de ne pas me revoir... Oh! ne m'en veuillez pas, mon cher ami! La peine que je vous cause me désole plus que tout; mais je ne puis que vous demander pardon, en souffrant moi-même bien fort... Je vous en supplie, gardez tout de même à votre

petite amie un souvenir affectueux : elle vous aimait bien, elle aurait bien désiré vous appartenir, et elle pensera encore à vous, allez! longtemps, longtemps après que vous l'aurez oubliée...



Dévouement



Dévouement

Antoinette, femme de chambre, à madame la baronne de Rosemond.

Comme Madame la baronne me l'avait ordonné, et comme c'était convenu entre elle et M. le baron, j'ai accompagné M. le baron à Rouen, dans son voyage pour la succession de Mme la chanoinesse de Varangeville.

Madame aurait tort de croire que j'ai oublié ce qu'elle m'avait recommandé : de lui envoyer une dépêche si Monsieur changeait la date de

son retour, surtout s'il devait rentrer de nuit à Paris. Madame me permettra sûrement de le lui dire, puisqu'elle a confiance en moi : je pensais bien qu'elle profiterait de l'absence de M. le baron pour aller voir M. le capitaine à Fontainebleau : Madame a si peu de liberté!

Seulement tout ne s'est pas passé comme on croyait; je n'ai pas pu être informée à temps des projets de départ de Monsieur, et alors il est arrivé des choses qu'il faut que je raconte à Madame. Que Madame n'ait pas d'inquiétude, du reste, ni M. le capitaine non plus; M. le baron retarde son retour à Paris et il m'a dit ce matin : « On est bien ici; j'ai envie de rester encore deux ou trois jours. »

Il faut d'abord que Madame sache, pour qu'elle s'explique tout, que M. le baron me poursuit depuis longtemps, à la maison. Je ne l'ai pas dit à Madame, parce qu'une femme de chambre comme moi, ça ne tire pas à conséquence; du reste, ça n'est pas mon habitude de rapporter sur les maîtres; enfin, je ne me suis jamais rien laissé faire, Madame peut me croire. Pourtant, M. le baron était joliment ardent! Tellement que, quand je le

voyais dans une des pièces de l'hôtel, je n'osais plus y entrer. Il me prenait la taille, il m'embrassait, derrière Madame. Le soir que Monsieur et Madame m'avaient fait monter avec eux dans le coupé pour aller à la gare, à cause de la valise qui était près du cocher, si Madame savait toutes les peines que j'ai eues à m'empêcher de crier! Avec ça que je suis très chatouilleuse, Madame le sait bien !... Enfin, c'est pour dire qu'il y a des fois où la place de femme de chambre est bien difficile, surtout quand on est dévouée aux maîtres.

Aussi, c'est pour obliger Madame que j'ai fait le voyage de Rouen. Je me doutais bien que Monsieur allait profiter de ce que j'étais seule avec lui pour recommencer ses bêtises. Cela n'a pas manqué. D'abord il a voulu me faire monter en première classe avec lui; mais je m'étais précautionnée de prendre mon billet la veille au Terminus, et, pendant qu'il prenait le sien, je suis montée en seconde tout droit. Alors c'est lui qui est venu me retrouver. J'ai été obligée de batailler pour me défendre jusqu'à Mantes, parce que nous étions seuls dans le compartiment, Monsieur et moi. A Mantes, heureusement, il est

monté des religieuses, et Monsieur m'a quittée pour rentrer dans son compartiment.

Mais, à Rouen, dans la voiture que nous avons prise à la gare pour nous conduire à la maison de défunte Mme la chanoinesse, M. le baron s'est rattrapé... Je peux dire à Madame que je n'ai eu un peu de tranquillité que quand nous avons été rendus; devant les deux vieux domestiques de la défunte, Joachim et Ursule, M. le baron n'osait plus me taquiner. C'est qu'ils n'ont pas bonne figure, les deux vieux domestiques : on croirait un bedeau et une sœur converse. Je suis toute mal à l'aise de manger avec eux. Et M. le baron a eu tout de même bien raison de m'emmener, parce qu'ils n'ont pas l'idée de ce que c'est que le service d'une personne comme il faut. Madame croirait-elle qu'ils ont été tout étonnés que je porte de l'eau chaude à Monsieur, ce matin, pour son *tub* ?

J'ai servi Monsieur de mon mieux, naturellement; mais je me suis fait bien du mauvais sang à me défendre contre ses taquineries. Il voulait que je l'habille le matin, comme François l'habille à Paris, et que je lui verse l'eau, parce qu'il

n'y a pas d'appareils à douches dans la maison. Madame pense si c'était convenable pour moi!... L'après-midi je respirais un peu, parce que les affaires occupaient M. le baron qui ne rentrait guère que pour dîner. Mais voilà que dès la seconde nuit il m'a commandé de coucher dans la chambre à côté de la sienne, disant que parfois il avait des insomnies, qu'il avait mal à l'estomac, et qu'alors quelque chose de chaud lui faisait du bien... Il fallait voir la tête des vieux quand j'ai installé mon lit! Ils ne se retenaient plus, même en présence de M. le baron. Joachim grommelait : « C'est une horreur!... » Et la vieille : « C'est honteux qu'une traînée vienne coucher ici, près de la chambre de Madame, qui était une sainte. » Je faisais semblant de ne pas entendre; mais c'est dur tout de même d'être appelée traînée quand on est une honnête fille, comme Madame sait.

Je me doutais bien des intentions de M. le baron : aussi, la nuit, j'ai barricadé ma porte. Je dormais tranquillement, quand du bruit m'a réveillée : c'était lui qui frappait, qui essayait d'ouvrir. Je n'ai pas bougé. Il m'a appelée :

« Antoinette! Antoinette! » J'ai répondu : « Monsieur! » — « Antoinette, j'ai mal à l'estomac; faites-moi donc une tasse de camomille, mon enfant! » Je me suis dit : « C'est peut-être pas l'estomac qui tourmente Monsieur; mais je dois faire ce qu'il me commande. » Une demi-heure après, la camomille était prête. Il a bien fallu ouvrir la porte pour la donner à Monsieur. Comme j'entrais, Monsieur a encore voulu me taquiner, et il m'a tant tourmentée que la tasse m'a échappé et que toute la camomille est tombée à terre. Alors, comme j'avais envie de pleurer, Monsieur m'a pris les mains, m'a embrassée, m'a dit qu'il m'aimait depuis longtemps, qu'il se chargerait de mon avenir si je voulais être gentille avec lui, qu'il me meublerait un petit appartement tout près de son hôtel; que j'étais trop jolie fille pour rester femme de chambre, etc... J'ai remercié; j'ai dit que je ne pouvais pas.

— Sacrebleu! a répliqué Monsieur, qu'est-ce qu'il te faut donc? Est-ce que je te déplais?

— M. le baron sait bien que non; M. le baron est très bel homme, et il me plaît beaucoup, comme à tout le monde.

— Eh bien, alors ! Qu'est-ce que tu attends, si je te plais ?

— Monsieur oublie Mme la baronne; et puis je suis une honnête fille.

— Madame n'en saura rien, petite bête; et quant à être honnête fille, je ne te demande pas de rouler, au contraire; quand tu auras ton appartement, il faudra y rester bien sage, comme tu es à présent... Je te trouverai une petite occupation chez toi.

Et alors, Monsieur a encore été plus pressant. Mais il a bien vu que je ne me défendais pas pour rire, et qu'on n'a pas une honnête fille les fois où elle ne veut pas.

A la fin, il s'est fâché; il m'a dit des sottises; il m a renvoyée dans ma chambre et il a fermé la porte à clé, de son côté. J'étais ennuyée de l'avoir mécontenté, mais bien aise tout de même de pouvoir me coucher. J'ai barricadé encore ma porte, pour plus de sûreté; Madame sait comment sont les hommes !... Du reste, il ne m'a plus dérangée de toute la nuit.

Le lendemain — c'était lundi — il m'a boudée; il avait l'air furieux; il ne m'adressait même pas la parole. J'aurais voulu lui demander s'il comptait

toujours partir mardi matin : mais vraiment, que Madame m'excuse; il paraissait si fâché que je n'ai pas osé lui parler la première. Il s'est absenté toute l'après-midi, comme à l'ordinaire; il n'est pas rentré pour dîner. Huit heures et demie venaient de sonner quand je l'ai vu arriver dans ma chambre. Il m'a dit :

— Antoinette, préparez vos affaires et les miennes, nous partons par le train de dix heures.

— Demain matin, monsieur ?

— Non; ce soir : tout à l'heure... J'ai fini mes affaires et je n'ai pas envie de passer une nuit de plus dans cette sale ville...

Madame devine si j'étais ennuyée ! Plus de télégraphe, à cette heure-là, pour prévenir Madame; et puis je me doutais bien, comme j'ai déjà dit, que Madame serait avec M. le capitaine. Je nous voyais arrivant à l'hôtel, passé minuit, et ne trouvant pas Madame..., ou bien trouvant M. le capitaine...

M. le baron s'est aperçu que j'étais ennuyée. Il m'a dit :

— Eh bien ! Antoinette, vous n'avez pas compris... Qu'est-ce que vous avez ? Pourquoi faites-vous cette mine-là ?

Le bon Dieu m'a soufflé une idée. J'ai répondu :

— J'ai peur que M. le baron parte si vite parce qu'il est mécontent de moi... Je n'ai pas voulu déplaire à M. le baron... Si j'avais su que nous partions ce soir...

La figure de Monsieur s'est détendue :

— Eh bien! qu'est-ce que tu aurais fait si tu avais su ?... Tu aurais été moins mauvaise tête, dis ?

Et il me prenait le menton... Dame! cette fois, je n'osais pas me sauver; il valait mieux tout, n'est-ce pas, plutôt que d'arriver à temps pour le train ? Quand il a vu ça, il est redevenu comme la veille, il m'a pressée, pressée. Je ne le repoussais pas trop; je riais; je disais :

— Que Monsieur prenne garde! Monsieur va manquer son train!

— Je me fiche bien de mon train! répondait Monsieur.

Enfin, comment dire à Madame ?... Je n'ai pas pu tout le temps rire et plaisanter... Il a bien fallu en passer par où voulait M. le baron. Je puis assurer à Madame qu'il n'y avait plus d'autre moyen de lui faire manquer le train...

Je ne raconterai pas à Madame comment la

nuit a fini. Naturellement, M. le baron ne m'a pas laissée fermer la porte de ma chambre : et, du reste, ça n'avait plus d'importance. Je pensais que ce matin nous prendrions le train de huit heures ; mais voilà que Monsieur ne veut plus partir; il déclare que Rouen lui plaît; il veut m'emmener faire des parties à la campagne...

J'ai été franche avec Madame ; elle peut se dire qu'elle sait toute la vérité, et que j'ai agi pour lui rendre service. Si le vieux et la vieille écrivent autre chose à Madame, ce sera autant de menteries. Seulement, je voudrais que Madame me dise ce que je dois faire. Si elle me l'ordonne, je reviendrai tout de suite à Paris. Si elle préfère avoir encore un peu de liberté, je suis sûre de pouvoir retenir Monsieur ici...

Monsieur est très exigeant, et, avec le service du jour, c'est bien fatigant pour moi. Mais si Madame désire que je reste, je le ferai volontiers par amitié pour Madame, en pensant que Madame est heureuse ainsi que M. le Capitaine.



Nouveau Printemps



Nouveau Printemps

La marquise de Beauchamp à madame d'Ascq.

Ma chère Noémi, j'ai aujourd'hui quarante-deux ans; un peu plus que toi qui as à peine dépassé la quarantaine. J'ai quarante-deux ans; je suis deux fois mère et une fois grand'mère; me voici, comme toi-même, à cette étape de la vie où chaque mot qu'on lit ou qu'on entend, chaque regard jeté sur les êtres ou les objets qui nous entourent semblent nous avertir que c'est fini des heures illusion-

nantes, qu'il faut faire résolument retraite dans la charité et dans la dévotion.

Cependant, je ne suis ni triste ni chagrine; cependant, je salue le premier soleil de mars avec la même joie qu'il y a trente ans, lorsque, les mains enlaçant les tailles, nous allions ensemble guetter les bourgeons dans le parc du couvent. C'est que j'ai vraiment trente années de moins, vois-tu; c'est que je viens de redevenir jeune, plus jeune même qu'en ce temps-là. C'est que j'aime.

Oui, j'aime. Oh! je t'en supplie, ne me raille pas de cette confidence, toi la seule à qui j'ose la faire, à qui j'ai besoin de la faire; toi la chère amie qui, si longtemps, as rêvé, souffert, aimé cœur à cœur avec moi! J'aime sérieusement et follement, j'aime avec la chaleur de tendresse et la fougue de désir que peuvent apporter le cœur et les sens les plus neufs à la première passion de jeunesse. Faut-il le dire? Je m'aperçois que je n'ai jamais aimé qu'aujourd'hui.

Cela s'est fait insensiblement et brusquement; il me semble que cela date de jours très anciens et qu'en même temps cela a éclaté comme un

orage, tout d'un coup. Certes, la première fois que j'ai vu ce jeune homme — c'était l'an dernier, au commencement des vacances, il arrivait à Beauchamp pour préparer mon fils à son examen de Saint-Cyr, — l'on m'eût bien étonnée en me disant qu'un jour l'adolescent délicat, timide et grave que j'avais sous les yeux, me bouleverserait l'âme rien qu'en me regardant ou en me frôlant la main. Et, cependant, dès cette minute de la présentation, j'ai senti qu'il existait entre l'étranger et moi une affinité secrète, un besoin de se connaître l'un et l'autre et de se pénétrer l'âme, pour ainsi dire; j'ai eu la certitude que nous serions amis, tendrement amis. Jamais alors je n'aurais pensé : amants. Car j'étais encore ce qu'on est convenu d'appeler une honnête femme; tu le sais bien, toi!

Oh! Noémi! ces journées de vacances de juillet à septembre brillent dans mon passé comme des lumières. Nous avions vite fait connaissance, Robert et moi; j'avais désarmé sa timidité par les menues paroles douces dont nous savons le secret, nous autres femmes, comme aussi nous connaissons les mots brefs qui glacent le courage

des plus hardis et brisent les tentatives au premier effort. Dix ans plus tôt, j'aurais sans doute joué la coquetterie avec cet enfant inexpérimenté : j'aurais cherché à allumer son désir, puis à le surexciter par de brusques froideurs et des refus savants, à l'amener à cet état de folie et d'exaspération qui nous donne à nous-mêmes la preuve de notre pouvoir. Je ne fis rien de tout cela, ma chère. Il me paraissait que le temps m'était mesuré, trop court pour en perdre les précieuses minutes à des feintes inutiles. Je manifestai avec abandon au précepteur de mon fils, que je me plaisais auprès de lui; je ne lui dissimulai point que son visage, son esprit et le son même de sa voix m'étaient aimables; je l'engageai à me consacrer les instants que lui laissaient libres les leçons qu'il donnait à mon fils et les études qu'il poursuivait lui-même. S'il eût eu moins d'inexpérience ou plus de perversité, vingt fois en ces trois mois il eût pu me prendre, et je me serais abandonnée avec reconnaissance. Il se contenta de se laisser aimer, indécis, pensif, heureux en somme. Alors je l'adorai.

Je l'adorai, et ce fut moi qui devins inquiète, presque timide. M'aimait-il, lui ? Certainement il se plaisait à mes côtés, il avait de la reconnaissance pour l'affection que je lui témoignais. Mais, est-ce qu'il m'aimait comme doit aimer un amant; me désirait-il, enfin ? J'interrogeais, quand je me trouvais seule, tous les miroirs du château. J'essayais de juger mon visage avec indifférence et sincérité, comme on juge un visage étranger. Hélas! je me rendais compte que j'étais belle encore, mais d'une beauté meurtrie par les années, par la maternité, par les chagrins et les désillusions. Pourquoi ces meurtrissures nous marquent-elles d'abord au visage, ma chère ? Pourquoi vieillissons-nous d'abord par cette portion de notre corps que les yeux des autres voient sans voile, tandis que nous sommes contraintes de cacher tout le reste, tout ce qui demeure parfois désirable, jeune, jusqu'au seuil de la vieillesse ? Ces mots t'étonnent, dits par moi, par une femme demeurée rigoureusement honnête jusqu'à quarante ans passés, et qui, jusque-là, s'est jalousement voilée, même aux yeux de son mari ? Eh bien! telle était ma peur de ne point

sembler jeune à Robert, tel était mon *désir d'être désirée* que je souhaitais un hasard lui découvrant ce que cache le mystère des robes et des corsages, ce corps qui, lui, n'avait pas vieilli, j'en étais sûre! qui, de la gorge aux chevilles, était plus souhaitable, plus fait pour l'amour que le corps incertain d'une vierge! Oui, moi, moi honnête femme, moi mère et grand'mère, j'ai usé d'artifices de courtisane pour dévoiler à Robert mes épaules, mes bras, ma poitrine... Je me suis laissé voir, sortant de l'eau, la flanelle claire du vêtement de bain collée sur ma chair et devenue transparente... Que m'importe d'avouer cela! Je l'aimais!

Cependant, ces jours de vacances coulaient avec une rapidité effrayante; déjà septembre s'achevait. Mon fils venait d'être reçu à Saint-Cyr: Robert ne restait plus à Beauchamp que comme invité, — comme ami; il allait nous quitter, et aucun aveu n'avait été échangé entre lui et moi. Quand je pensais que bientôt je ne le verrais plus, que cette vie un instant vécue près de la mienne allait se continuer ailleurs, que bientôt d'autres femmes tiendraient cet enfant

adoré dans leurs bras, auraient ses confidences et ses baisers, il me semblait que ma propre vie était près de finir, que je voyais mon cercueil ouvert devant moi. Je me consumais à chercher un moyen de le garder ou du moins de le revoir. Mais je ne trouvais rien...

Eh bien! ce moyen existait; il était simple entre tous; mais ce fut mon mari qui le trouva.

Le 22 septembre, le marquis, qui se présentait à la députation dans notre arrondissement, par pur dévouement monarchique et par nécessité de situation, fut élu, contre toute attente. Le premier contentement du succès amorti, quand nous en vînmes aux projets de vie à Paris, il me prit à part et me dit :

— Ma chère amie, me voilà nommé, c'est fort bien. Je ne compte pas faire de bruit à la Chambre, ni rivaliser avec nos amis Mun et Freppel. Mais, tout en se tenant à l'écart, le mandataire d'un arrondissement est forcé d'accomplir une certaine besogne : ne fût-ce que les travaux de commission et les relations avec ses électeurs. Or, je veux bien être député, mais je ne veux point, à mon âge, commencer à travailler dans

des paperasses. Il me faut un secrétaire. Que diriez-vous du jeune Robert? Il est intelligent, laborieux; il n'a point encore de position; celle que je lui offre peut lui être utile, en lui créant des relations, et je suis sûr qu'il s'en tirera parfaitement.

Il est des grâces d'état. Je fis bonne contenance. J'opposai même quelques objections. Le marquis les leva toutes et finit par me dire en me quittant :

— Vous connaissez ce garçon mieux que moi. Parlez-lui la première de ce projet, et tâchez qu'il accepte.

Il était alors dix heures et demie du soir. J'avais le cœur si plein et si bouleversé que je ne pus tenir au château. Je jetai un châle sur mes épaules, je descendis dans le parc, tout obscur, tout silencieux. Dès que je fus dehors, je levai les yeux : une lumière brillait derrière les vitres de la chambre habitée par Robert; il ne dormait pas encore. Brusquement une idée me vint, et, tout de suite, elle me posséda : monter jusqu'à cette chambre, voir le cher enfant sans retard, lui soumettre le projet du marquis, obtenir son

assentiment. Toutes les objections de convenance, toutes les révoltes de pudeur, je les repoussai. L'instant d'après je frappais à sa porte; il dit : « Entrez! » d'une voix distraite, croyant sans doute que c'était quelque domestique... Et j'entrai... Mais à peine le seuil franchi, quand j'aperçus Robert assis devant sa table de travail, vêtu seulement d'une chemise de nuit mal fermée et d'un pantalon, son adorable visage éclairé par la lampe, mon courage m'abandonna : l'étrangeté, l'impudeur de ma démarche m'apparurent. Je sentis que le plancher fuyait sous mes pieds; mes doigts se crispèrent au chambranle, et je serais tombée si Robert ne s'était élancé vers moi et ne m'avait reçue dans ses bras.

Oh! le réveil après cet évanouissement! Robert agenouillé près de moi, meurtrissant ses doigts aux agrafes de mon corset, ses cheveux dorés tout près de mes lèvres! Je demeurai quelques secondes ainsi, sans bouger, me laissant faire; puis je saisis la tête blonde, je la relevai doucement, je baisai les yeux frémissants, la bouche entr'ouverte... Et comme il me rendait mes baisers, je murmurai à son oreille : « Que

pensez-vous de moi, maintenant ? » Il me répondit : « Je vous adore... Ne me repoussez pas!... Je vous en supplie ! »

Va! je n'ai guère résisté. Tout ce qu'il a imploré de moi, je le lui ai donné sans lutte dans cette divine nuit de tendresse. Celles qui dosent leur abandon, qui cèdent par étapes, celles-là n'aiment pas véritablement. Savais-je seulement en de telles minutes où regardaient ses yeux, — où ses lèvres se posaient ? J'oubliais tout, sinon que mon rêve le plus ardent était exaucé; que Robert me désirait, m'aimait, me possédait... Et ce ne fut qu'à l'heure où il fallut nous séparer que je songeai à lui transmettre la proposition du marquis.

Il l'a acceptée, par tendresse pour moi. Il nous a suivis à Paris...

Et voilà. Ce rêve dure depuis plus de quatre mois, et mon bonheur n'a pas diminué, et il me semble que je suis toujours autant aimée. Robert et moi, nous vivons sous le même toit, comme vivraient des amants libres ou des époux. Je t'entends protester, crier à l'immoralité; tu te demandes si c'est bien moi, moi qui n'ai jamais eu

d'amant à l'heure où j'étais le plus courtisée, moi qui me livre ainsi, dans ma maison, à un enfant à peine majeur? Oui, c'est moi; je le fais et n'en ai point de remords. J'aimerais assez Robert pour affronter, à cause de lui, le mépris et le scandale du monde! Mais, grâce à Dieu, je ne fais tort ni honte à personne; mes enfants sont loin de moi. Au temps où je les avais à mes côtés, je ne leur ai jamais donné que de chastes exemples. Mon mari, depuis dix ans, ne m'est qu'un ami discret et dévoué; — je ne lui vole donc rien de ce qui lui est dû. Quant à l'adolescent dont je suis la maîtresse, je lui donne le bien le plus désirable: le souvenir d'un amour sincère, désintéressé, absolu, — c'est-à-dire de quoi tremper son cœur pour la vie, de quoi lui préparer un refuge pour toutes les mauvaises heures de l'avenir...

Non, je n'ai point de remords... Et je m'en veux d'avoir, tout à l'heure, cherché des excuses.

Je l'adore, te dis-je!





Vingt-huit jours



Vingt-huit jours

Madame Coutelier à monsieur Coutelier.

4 avril.

OH! mon chéri, comme je suis triste, toute seule avec la bonne, comme je m'ennuie, comme je m'énerve! Dire que tu n'es parti que depuis deux jours, et qu'il y en a encore vingt-six à rester séparés, vingt-sept même, en comptant le jour du voyage!... Le gouvernement n'est vraiment pas raisonnable. On ne prend pas un mari aimé à sa petite femme, trois mois après le mariage. Et pourquoi faire, je

te le demande un peu? A quoi sers-tu, là-bas, à Brest, dans l'infanterie, pendant que je suis toute seule à Paris? Est-ce que c'est le métier d'un premier commis de ministère de faire l'exercice, d'avoir pour chefs des gens qui ne seraient même pas capables d'être surnuméraires? Et puis, tes vingt-huit jours à Brest, je les comprenais encore quand tu habitais en Bretagne avec ta mère... Mais maintenant que nous avons été nommés à Paris?... Vois-tu, chéri, tout ça est absurde et il est bien naturel qu'il y ait tant de gens pas contents de la République.

Tu sais, la chaise longue qui est dans ton cabinet de travail? Eh bien, elle s'ennuie, chéri, la chaise longue. Elle me l'a dit : nous avons causé ensemble, hier, toute l'après-midi... J'ai envie de rire et de pleurer quand je la regarde.

... Ton collègue Simon est venu me voir. Tu lui as demandé, paraît-il, de me faire quelques petites visites pendant ton absence pour me tenir compagnie et me raconter les potins du ministère, que je t'écrirais ensuite. Il a été bien gentil; il est très bien élevé. Mais moi, d'entendre parler du bureau, et des employés, et des

états de rendement, — comme par toi, — ça m'a donné un coup, et je me suis mise à pleurer, fort, fort. Le pauvre Simon ne savait plus quelle contenance tenir. Je ne crois pas qu'il revienne souvent. Sa première visite n'a pas été gaie pour lui...

Adieu, mon chéri, mon amour aimé. Ta petite femme t'embrasse bien fort sur le coin de ta moustache. Elle va aller se coucher et tâcher de rêver à son Jacques absent.

CHARLOTTE.

P.-S. — Je reçois une lettre de ta mère. Elle me dit qu'elle désire que tu viennes passer huit jours chez elle, ton service fini. Ah! mais non, non! par exemple!

---

12 avril (fragment).

... J'essaye bien de tromper mes insomnies en lisant. Mais, tu sais, je n'aime pas beaucoup la

lecture; ça me pique les yeux sans me donner envie de dormir. Et puis, quand il y a dans le livre des gens qui s'aiment et qui s'embrassent, je pense à nous deux, et ça me fait pleurer.

Dieu! que notre lit est donc large pour y être toute seule!

... Ton collègue Simon continue à venir me voir. Il vient maintenant tous les deux jours. J'ai beaucoup de plaisir à parler de toi avec lui; mais entre nous, chéri, ne crois-tu pas que ce soit un peu imprudent, ces visites fréquentes à une jeune femme? Non pas pour moi, bien sûr! L'homme qui me fera oublier mon Jacquot n'est pas né encore. Mais lui? Il est célibataire, ce garçon; il est jeune, je ne suis pas laide, n'est-ce pas? Il me semble, depuis quelque temps, qu'il me fait de drôles d'yeux. Ce ne serait pas la peine qu'il se rendît malheureux à cause de nous? Écris-moi ce qu'il faut faire, je le ferai.

. . . .

P.-S. — Je ne veux pas te dire quelque chose de désagréable; mais, vraiment, chéri, ta mère est crampon. Qu'est-ce qui l'empêche d'aller te

retrouver à Brest? Elle te verra tous les jours après ton service.

CHARLOTTE.

---

16 avril (fragment).

... Ce n'est pas gentil ce que tu me dis : que toutes les femmes s'imaginent qu'il n'y a qu'à les voir pour tomber amoureux d'elles. Je t'assure, moi, que ton collègue Simon commence à être amoureux de moi. Cela m'est bien indifférent, tu conçois; mais à quoi bon laisser ce garçon s'emballer pour rien? Ne vaudrait-il pas mieux lui dire bien gentiment de rester à son ministère? Enfin, comme tu voudras.

J'ai toujours des insomnies et des crises nerveuses. Je n'ai plus d'appétit : rien ne me tente. Je m'ennuie à la maison et pourtant je ne puis pas me décider à sortir. Oh! reviens vite, mon chéri adoré! J'ai besoin de te ravoir auprès de moi!... Si tu passais encore huit jours chez ta

mère après ton service, eh bien! en arrivant a Paris, tu ne trouverais plus ta petite Charlotte. Je serais morte, morte de chagrin. Alors, tu comprends, il ne faut pas aller chez ta mère. Tu me le promets?

. . . .

---

17 avril.

Je t'en prie, si ce petit mot te parvient à temps, permets-moi, dans ta réponse, de congédier ton collègue Simon. Je me hâte de dire qu'il n'a jamais été impertinent avec moi. Mais vrai, ses yeux m'effraient. Je ne puis pas m'empêcher de croire qu'il médite quelque chose. Je fais rester la bonne dans la salle à manger avec la porte entr'ouverte, maintenant, quand il est au salon avec moi.

Ta Charlotte.

---

22 avril (fragment).

... Là, c'est entendu, n'est-ce pas, et tu n'es plus fâché de mes trois jours de silence? Si tu savais comme j'ai été malheureuse pendant ces trois jours, mon ami!... Oh! *sans aucune raison*, crois-le bien... C'était le mauvais temps, c'était je ne sais quoi..., enfin, je pleurais, je pleurais, je ne pouvais pas me décider à t'écrire.

Reviens vite, chéri; nous serons encore bien heureux ensemble, dis? Écris-le-moi dans ta prochaine lettre, que nous serons encore aussi heureux qu'avant tes vingt-huit jours?...

Mille baisers de ta

CHARLOTTE.

P.-S. — J'ai augmenté la bonne de dix francs par mois. Tu sais, nous en avions parlé ensemble le mois dernier; et elle s'est montrée très dévouée, depuis que je suis seule avec elle. C'est une excellente fille. J'ai bien fait, n'est-ce pas?

27 avril (fragments).

... Encore une lettre de ta mère. La pauvre femme veut absolument t'avoir près d'elle pendant huit jours, à elle toute seule, « avant de mourir, » dit-elle. Sa lettre m'a touchée, vraiment. J'ai tant souffert de ton absence que je comprends qu'elle souffre, elle qui ne t'a pas vu depuis si longtemps... Fais pour le mieux, mon chéri, je ne veux pas avoir le remords, si ta mère mourait, de t'avoir empêché de l'embrasser...

. . . .

... Eh bien! oui, — es-tu content? — tu avais raison, là! ton collègue Simon n'était pas amoureux de moi. Il m'a même avoué qu'il pensait à se marier : c'est cela qui le préoccupait.

. . . .

---

4 mai (fragment).

... Du reste, je vais beaucoup mieux. Maintenant que je te sais chez ta bonne mère, chéri, je suis plus tranquille, tu comprends. Quand tu étais à Brest, je pensais aux soirées dans cette grande ville pleine de créatures, avec des camarades qui vous entraînent, et comme je sais mon Jacquot très beau garçon, je me figurais un tas de choses horribles; j'étais jalouse. A la campagne, avec ta maman, je suis plus rassurée. J'aime même mieux que tu prolonges ton séjour plutôt que de me quitter une seconde fois pour aller la revoir, dans quelques mois.

Adieu, chéri, chéri. Embrasse ta bonne mère pour moi et pense à ta petite femme qui t'adore.

CHARLOTTE.

P.-S. — Tu me reproches de ne plus te parler de ton collègue Simon. Mon Dieu, comme il t'in-

téresse, ton collègue Simon! Eh bien, il est en bonne santé, ton collègue Simon. Je le vois de temps en temps, mais beaucoup moins souvent qu'auparavant. Quand je pense que j'ai cru un instant qu'il était amoureux de moi! Étais-je folle!... N'en parle pas à ta mère, dis, chéri?



Le Choix d'un Amant



Le Choix d'un Amant

Madame la chanoinesse d'Estillac à madame Louise de Charolles.

Vous me mandez, ma petite nièce, en quelques mots fort agréablement tournés, que dix mois de vie commune vous ayant édifiée à l'endroit de votre mari, vous ne conservez aucune illusion sur les joies légitimes, et seriez bien aise de prendre un amant. D'ailleurs, comme votre gentil front frisé loge une cervelle de femme sérieuse, vous ne voudriez point prendre cet amant au hasard, parmi vos

nombreux courtisans, et vous souvenant à propos que votre vieille tante, qui vous éleva, passe pour posséder quelque expérience en la matière, vous lui soumettez le cas et lui demandez son avis, tout uniment.

Ah! que c'est là, ma mignonne, une aimable attention, et que j'en suis touchée! Depuis que le piéton est venu, ce matin, m'apporter votre lettre dans ma solitude d'Estillac, je me sens toute rajeunie et ragaillardie. Il me semble que vous êtes encore près de moi, vos dix-huit ans parant et égayant mes soixante-quinze ans, comme une fraîche vigne folle fait sourire un pauvre mur délabré en s'agrippant à ses pierres... Les vieux capitaines ont ainsi des regains d'ardeur guerrière en regardant défiler les conscrits: et je ne sais rien, pour ma part, de plus divertissant que de regarder les jeunes gens aimer, maintenant qu'il ne m'est plus loisible d'aimer moi-même.

Donc, chère petite, vous allez prendre un amant et ne voulez le prendre qu'à bon escient. C'est très bien vu. Je ne sais pas pourquoi on

dépenserait à ce choix moins de précautions qu'au choix d'un mari. On prend un mari pour le monde, tandis qu'on prend un amant pour soi. Le premier est un meuble de décoration, le second un meuble d'usage. Il est donc fort à propos de choisir celui-ci, bien plus que celui-là, élégant, commode et solide à la fois.

Or votre cas, me dites-vous, présente ceci de difficile que, de tous les prétendants à votre main gauche, nul n'a un mérite assez éclatant pour primer évidemment les autres. Vous en avez cependant distingué trois, ni plus ni moins, que vous appelez les trois mousquetaires, et qui ne demandent en effet qu'à commencer le feu. Nul des trois ne vous déplaît; nul ne vous plaît sans réserve; chacun a sa qualité particulière qui, tour à tour, vous le ferait préférer. Le banquier Moïse Cramer n'est ni tout jeune, ni de très brillante allure; mais il est fou de vous; son égalité d'humeur est inaltérable, et sa magnificence proverbiale... Le baron Jean de Kerguen a pour lui sa candeur d'âme bretonne, la grâce et la vigueur quasi virginales de ses vingt-trois ans; par malheur il unit quelque lenteur d'esprit à un redou-

table entêtement... Enfin, le plus brillant des trois mousquetaires est le peintre Hector Sacreste, joli homme, élégant, spirituel, presque célèbre : mais affreusement fat, grand coureur de jupes, et d'ailleurs fortement éprouvé par dix ans de fête.

Lequel choisir ?...

Premièrement, ma toute belle, je me hâte de vous répondre : Ne laissez pas échapper le baron Jean de Kerguen. L'esprit et la libéralité procurent d'agréables passe-temps : mais on ne m'ôtera pas de l'idée que la grande affaire d'un amant, c'est justement l'amour. Une de mes amies d'enfance (voilà tantôt quinze ans qu'elle est morte) disait très bien à ce propos : « J'aime fort les petits gâteaux et les sucreries; mais je tiens à être sûre de dîner. » Or, le dîner de l'amour n'est convenablement préparé et servi que par un amant jeune, toujours disposé aux caprices de son amie et les devançant même. Avec de tels compagnons, on s'ennuie rarement, encore qu'on ne cause guère. Nos aïeux l'avaient bien compris, et ils désignaient du même mot

de « déduit » la conversation des honnêtes gens et les ébats des amoureux.

Mais j'entends d'ici vos objections. — « On ne saurait, à moins d'être sourd et muet, se contenter toujours d'une conversation par gestes. Que faire, pendant les entr'actes, d'un amant qui n'a point d'esprit ? Mille fois, j'en suis sûre, aux côtés de Jean, rassasiée de baisers, je regretterai les propos si joliment libertins d'Hector Sacreste ! »

Eh ! Louisette, qui vous empêche de demander à Hector Sacreste ce qu'il peut vous donner, c'est-à-dire l'amusement de son esprit ? Quand l'honnête Jean de Kerguen vous aura joué son petit air de bravoure, vous le mettrez poliment à la porte en lui fixant un rendez-vous pour le lendemain, — ou le surlendemain, si vous êtes lasse de sa musique... Alors vous ferez un signe à Hector Sacreste, qui, j'en suis sûre, s'empressera d'accourir et déploiera pour vous toutes les séductions de sa fantaisie... Vous souriez ? Je devine bien votre pensée. Vous vous dites : « Hector viendra, certes, et sera charmant... Mais c'est, sous des dehors d'artiste viveur, un

gentleman très pratique : et je m'étonnerais qu'il dépensât longtemps sa peine pour ne rien obtenir... Il sera pressant; je résisterai; il s'en ira, et je me retrouverai en tête-à-tête avec Jean... »

Le bel embarras, vraiment! Et pourquoi résisteriez-vous, je vous prie? N'est-il pas de simple honnêteté que ce garçon soit récompensé de son temps et de sa peine? — « Mais, dites-vous, je devrai donc tromper mon pauvre Jean! » — Assurément, vous le devrez, et ce sera sa faute : pourquoi n'a-t-il pas d'esprit? Au surplus, puisque l'aimable peintre a largement usé de la vie, il n'est plus, sans doute, très dangereux, et je soupçonne que vous n'aurez pas trop souvent le remords d'avoir ajouté un rameau à la coiffure du baron. Vos infidélités se borneront d'ordinaire à quelques jolies fantaisies tendres. A parler proprement, ce ne sont point là de véritables infidélités.

Vous voilà donc, ma mignonne, pourvue d'un amant, et cet amant pourvu lui-même d'un... remplaçant. Êtes-vous satisfaite? Non. Je vois bien que vous hésitez sur le choix du remplaçant. Vous vous dites : « Puisque, de toute façon, je

dois être infidèle à ce pauvre Jean, ne vaudrait-il pas mieux l'être avec Cramer? Cramer est si généreux, si patient, il m'aime tant, il supporte si bien tous mes caprices... Ce serait le compagnon des jours où j'ai mes nerfs... » Et vous êtes tout près de sacrifier Hector au banquier. Ah! de grâce, chère nièce, ne commettez pas cette imprudence : les hommes élégants et spirituels sont rares à cette heure : et le peintre vous entretiendra, j'en suis sûre, de bien jolies choses, où le baron Jean et le banquier Moïse ne connaissent rien.

— « Il me faudra donc renvoyer Cramer? »

Ai-je dit cela?... Point!... Il est agréable de posséder un ami sûr, très dévoué, qui fasse vos commissions, qui vous veille comme un bon chien; il est agréable aussi, quand on passe devant les vitrines d'un joaillier, de n'être séparée des merveilles que l'on voit que par l'expression d'un désir... Gardez donc Cramer, chère enfant, montrez-vous complaisante pour lui, de temps en temps, pas trop souvent, de façon que son plus grand plaisir soit toujours de satisfaire vos fantaisies.

Vous répliquez :

— « Tout cela est fort bien. J'ai mes trois amants. Je suis parfaitement et de tout point contentée. Mais eux, seront-ils aussi satisfaits ? Je chercherai en vain à donner le change à tous les trois. Et, dès lors, ne risqué-je pas de les perdre tous ensemble pour avoir voulu n'en sacrifier aucun ? »

Il est vrai, ma chère, que vous auriez mauvaise grâce à vouloir trop dissimuler. Il faut tromper, en amour, mais avec mesure et discernement. Toute votre conduite à cet égard est tracée dans cet axiome de deux lignes que je livre à vos méditations : — *L'amant à qui une femme doit le plus mentir est celui qu'elle aime le plus.* Par exemple, de vos trois amants, il est clair que celui que vous préférerez sera le baron de Kerguen : celui-là ne devra rien savoir, car, l'aimant, vous voudrez être à ses yeux la maîtresse irréprochable ; et certes, vous réussirez facilement à l'en convaincre. Quant aux deux autres, ils devront être prévenus que Jean est votre amant : ils auront ainsi la joie de lui voler sa maîtresse, ce qui flattera leur vanité ; ils ne s'étonneront pas que la discrétion

leur soit recommandée et n'auront pas l'idée de se surveiller l'un l'autre. Est-il rien de plus facile, en de telles conditions, que de conduire à trois ?...

— « Ma tante, vous écriez-vous, ce que vous me conseillez là est bien immoral! »

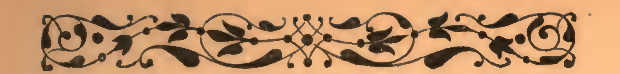
Eh quoi? petite! vous vous en apercevez à présent? Certes il est immoral d'avoir trois amants; mais est-il donc moral d'en avoir un seul?

Croyez-moi : il n'y a qu'une façon d'être honnête femme, voyez-vous, c'est de s'en tenir à son bonhomme de mari... Je vous ai dit un moyen de mettre d'accord vos trois amoureux : c'est de les accueillir tous trois. Pour la fin de ma lettre, je vous en réservais un autre, qui serait de les congédier... tous trois.





Deux Innocentes



Deux Innocentes

Au célèbre pensionnat de Vernon, pendant la récréation du milieu de la journée. Deux élèves de la plus haute classe — ceinture nacarat uni — ont quitté le parc et sont rentrées à l'étude en donnant à la dame surveillante le prétexte d'écrire à leurs parents.

Actuellement, elles sont assises l'une près de l'autre, dans la grande salle déserte, appuyées du coude sur leurs pupitres, et causent.

Toutes deux sont blondes, toutes deux sont jolies, mais elles ont chacune sa façon d'être jolie et d'être blonde. Lucile est grande, mince, un peu pâle; les yeux gris-bleu, les cheveux couleur de cendre et de poudre d'or mêlées, l'air anglais. Juliette est petite, grasse, yeux verts, chignon roux, mouvements brusques...

Une bonne tiédeur de printemps, parfumée aux lilas du parc, pénètre dans l'étude par les fenêtres ouvertes.

JULIETTE.

Je te dis que nous pouvons recevoir la lettre de Marguerite cette après-midi. Compte un peu : elle s'est mariée lundi; elle a pris le soir même le train pour Nice; elle est arrivée mardi vers trois heures; mercredi matin,

elle avait déjà passé plus de vingt-quatre heures avec son mari... Elle a dû, par conséquent, nous écrire mercredi matin; la lettre est arrivée jeudi soir à Vernon. Alice Letellier (tu sais, la petite externe qui a de si jolis yeux noirs) passera à la poste, avec sa bonne, en rentrant de déjeuner. S'il y a une lettre aux initiales convenues, elle nous l'apportera tout à l'heure, avant la classe.

LUCILE, *pensive.*

Tu as raison. Je ne réfléchissais pas que nous étions déjà à vendredi.

JULIETTE, *agitée.*

Oh! je voudrais la tenir, cette lettre!... Pourvu que Marguerite nous explique bien tout... Ça doit être assez difficile à comprendre, puisque personne, même les grandes, ne sait au juste comment ça se passe...

LUCILE.

Tu crois que personne ne sait?...

JULIETTE.

Dame! Personne ne l'avoue, au moins... Et s'il y en a qui le savent, pourquoi ne nous le

diraient-elles pas? Je t'assure que si je le savais, moi, je mettrais bien vite les autres au courant; et toi?

LUCILE.

Moi aussi, bien sûr...

(Silence. Les deux jeunes filles réfléchissent.)

JULIETTE, *à mi-voix.*

Tu n'as aucune idée là-dessus, toi, Lucile?

LUCILE.

Mon Dieu, non!... Je t'avoue que je n'y pense pas bien souvent. A quoi bon nous creuser la tête pour deviner une chose que nous apprendrons forcément dans deux ou trois ans au plus?

JULIETTE.

Tu n'es pas curieuse... Alors tu te marieras comme ça, à l'aveuglette?... Merci! moi je veux être fixée. *(Avec une certaine fierté.)* Du reste, il y a bien des petites choses que je sais déjà!

LUCILE.

Vraiment! Lesquelles?...

JULIETTE.

Oh! à quoi bon te le dire, puisque tu prétends que ça ne t'intéresse pas?

LUCILE, *embrassant Juliette.*

Que tu es bête! Mais si, ça m'intéresse... Seulement, je suis énervée de ne pas comprendre... Alors j'aime mieux penser à autre chose. Voyons, dis-moi ce que tu sais.

JULIETTE.

C'est que... *(elle rougit)* ça n'est pas très commode à dire... Et puis, je ne suis pas sûre, sûre... Enfin, tu ne te moqueras pas de moi si nous voyons dans la lettre de Marguerite que je me suis trompée?

LUCILE, *intéressée.*

Mais non, petite nigaude. *(Les deux jeunes filles se rapprochent; Lucile passe un bras autour du cou de Juliette; Juliette, toute rose, parle bas, très bas, en regardant par terre. Les yeux gris-bleu de Lucile s'étoilent de fibrilles d'or.)*

JULIETTE.

Eh bien..., voilà... D'abord, je sais que... cette chose-là ne peut se faire que la nuit.

LUCILE.

Pourquoi ça?

JULIETTE.

Je ne sais pas pourquoi; mais sûr, sûr, ça ne se fait pas dans le jour. Tu as bien remarqué qu'on dit toujours : « Une nuit de noces, » et jamais : « Une après-midi. » Pourtant, on se marie quelquefois le matin, comme Marguerite. Qu'est-ce qui empêcherait alors de faire... ce que nous ne savons pas... tout de suite, après le lunch?... Et puis, dans les romances, dans les opéras, dans les livres, on dit toujours : « Nuit d'amour, » et jamais : « Jour d'amour » ou « matin d'amour. »

LUCILE, *convaincue.*

C'est vrai.

JULIETTE, *enhardie par cet assentiment, poursuit ses révélations avec plus de désinvolture.*

Et puis, je sais encore qu'il faut être couchés et déshabillés...

LUCILE, *inquiète.*

Déshabillés... tout à fait?

JULIETTE.

Oh! non. En chemise. Tu as bien vu qu'il y avait des chemises dans le trousseau de Marguerite. Elle m'en a montré une, plus belle que les autres, cintrée, avec des entre-deux de dentelles en haut, et elle m'a dit : « C'est ma chemise de noces... » Si on ne gardait pas cette chemise au moment en question, on ne la ferait pas faire si belle, tu comprends?

LUCILE.

Et puis ce serait horrible... Être dans un lit, à côté d'un monsieur, sans chemise!

(Elle cache sa tête dans la poitrine de Juliette... Petits rires nerveux, baisers, etc.)

LUCILE.

Et puis?...

JULIETTE.

Et puis il faut de l'eau de mélisse. Ah! par exemple, je ne m'explique pas à quoi sert l'eau de mélisse, mais bien sûr, il en faut. J'ai entendu, le jour du mariage de Marguerite, sa mère dire à sa tante : « N'oublie pas l'eau de mélisse dans le nécessaire de la petite! » La tante lui a répondu :

« Je crois bien, pauvre chérie!... J'en mettrais plutôt deux flacons. » Et elles se sont jetées dans les bras l'une de l'autre, et elles se sont mises à pleurer. *(Silence.)*

LUCILE, *hésitante.*

Mais quand on est déshabillée et couchée avec son mari, il doit se passer quelque chose..., c'est justement là ce qu'il faudrait savoir...

JULIETTE.

Ah! voilà..., moi, je ne sais pas. Évidemment, le monsieur vous embrasse, vous caresse les bras... *(Silence.)* As-tu jamais rêvé que tu étais couchée avec un monsieur?

LUCILE, *rougissant.*

Oui, une fois.

JULIETTE.

Avec qui?...

LUCILE.

Oh! tu ne le connais pas... Et puis, c'était absurde, c'était un cauchemar, j'ai été contente de me réveiller.

JULIETTE.

Dis-moi avec qui, Lucile chérie..., je t'en prie..., je te dirai quelque chose après, moi aussi.

LUCILE.

Eh bien... *(hésitation)* c'était..., c'était avec un baigneur!

JULIETTE, *très surprise.*

Un baigneur!

LUCILE.

Oui..., un baigneur de Cabourg..., un gros baigneur, un vieux, de cinquante ans au moins, tout gris... Il m'apprenait à nager; pour faire la planche il me passait son bras sous la taille. Alors une nuit, j'ai rêvé que nous étions couchés ensemble. C'était horrible... *(Silence.)* Et toi?... avec qui as-tu rêvé? Je suis sûre que c'était avec ton cousin Henri, qui te faisait tant la cour pendant les vacances.

JULIETTE, *rougissant.*

Mais non! que tu es bête! c'était avec un écuyer que j'avais vu au Cirque d'Été... Mais un

écuyer joli, joli, comme tu n'en as pas l'idée. Il s'appelait Jims-Jims. Il avait de beaux cheveux noirs partagés sur le front, une figure très distinguée, des yeux bruns superbes, des moustaches. On aurait dit qu'il n'avait rien sur le corps qu'un petit caleçon de velours noir, tant son maillot imitait bien la chair... Il me plaisait beaucoup; seulement je n'osais pas trop le regarder, parce qu'il avait l'air tout nu.

LUCILE.

Et le soir, tu as rêvé qu'il était couché avec toi.

JULIETTE.

Oui.

LUCILE.

N'est-ce pas que c'est horrible?

JULIETTE, *simplement.*

Mais non, je ne trouve pas.

(Silence prolongé.)

LUCILE.

Est-ce que tu crois que c'est mal de parler de ces choses-là?

JULIETTE, *geste des épaules.*

Mal... Non... Ça ne peut pas être mal, puisqu'il s'agit de mariage et que nous finirons toujours par nous marier. D'ailleurs, ça m'est égal. L'aumônier d'ici est sourd comme un pot, on peut lui raconter tout ce qu'on veut. Ce n'est pas comme le jeune curé de Saint-Vincent, à Rouen, qui m'a confessée pendant les vacances! Oh! celui-là, par exemple, il ne perd pas un mot... Et il fait des sermons! Je n'osais même plus penser, tant j'avais peur de me confesser.

LUCILE.

Tiens! voilà la petite Alice.

(La petite Alice, douze ans, ceinture bleue, est reçue par les deux jeunes filles avec de vives démonstrations d'amitié. On l'embrasse, on la prend sur les genoux, on se la passe comme une poupée. « Et la lettre, petite? » demande Juliette. La petite Alice déclare qu'elle l'a. Elle la tire laborieusement de sa poche et la remet. On renvoie l'enfant en lui donnant de gros baisers et une tablette de chocolat.)

JULIETTE, *sérieuse, ouvrant l'enveloppe.*

Enfin, nous allons savoir... C'est drôle comme je suis émue! *(Dépliant la lettre.)* Quatre pages! *(Les deux jeunes filles lisent en même temps, front contre front, cheveux mêlés, les bras enlaçant les tailles.)*

« Ma chère Juliette,

« Tu vois que je tiens ma promesse... Arrivée à Nice hier soir, je t'écris ce matin au saut du lit, même avant d'écrire à maman. C'est que je n'ai pas oublié ma chère mignonne Liette, et notre bon temps de Vernon, etc. *(Protestations de tendresse, évocation classique des souvenirs de pension : le parc, la chapelle, etc.)*

« ... Mon voyage s'est fait dans les meilleures conditions ; j'ai bien dormi dans le *sleeping*, et, en m'éveillant, mes yeux ont été frappés par ce beau paysage du Midi, que je ne connaissais pas. Figure-toi..., etc... *(Description de la côte entre Marseille et Nice ; belle rhétorique de pension, méandres, ciel d'azur, Méditerranée bleue, rochers abruptes, etc... Lucile et Juliette passent rapidement.)*

« ... Jacques est charmant pour moi. *(Lucile et Juliette, ensemble : « Ah ! Enfin ! »)* C'est le compagnon de voyage le plus affectueux, le plus gai..., etc. *(Suite des mérites de Jacques.)*

Nous sommes descendus à l'hôtel des Anglais, où nous sommes bien, etc. *(Détails prolixes, numéro de la chambre, heure des repas, etc...)*

« Enfin, ma petite Juliette chérie, Nice est

bien beau, Jacques est bien bon et je suis bien heureuse. Marie-toi bien vite pour être aussi heureuse que moi.

« Je t'embrasse mille fois.

« TA MARGUERITE. »

(Les deux jeunes filles se regardent quelque temps en silence.)

JULIETTE.

Eh bien! elle est jolie, sa lettre... Je me moque bien de la Méditerranée, de Jacques, et de l'hôtel des Anglais. Il n'y a pas un mot de ce qu'elle avait promis de dire.

LUCILE.

Elle aura oublié.

JULIETTE.

Non! elle a fait comme les autres!... Une fois mariée, aucune ne veut plus rien dire! *(Froissant la lettre avec dépit.)* Eh bien, n'importe! je le saurai tout de même..., quand il faudrait que je le demande à mon cousin Henri!



La Blague



La Blague

Mademoiselle Cécile Coutard à monsieur Louis de Listrac.

Vous m'intimidez tellement, mon Louis aimé, j'ai si peur d'un certain rire que vous avez devant ce que vous appelez « les bêtises sentimentales » que je me trouve tout embarrassée, toute confuse, pour vous dire ce que j'ai à vous dire aujourd'hui. — Je ne suis, moi, qu'une petite bête, bien tendre, bien banale, bien pareille à toutes les autres femmes... Les expressions de tout le monde me viennent aux

lèvres, ou à la plume, pour exprimer ce que je ressens, et je ne ressens jamais que des choses naturelles, des choses comme en ressentent tous les gens qui aiment, je crois... Comment faire, avec vous, qui prenez tout, c'est votre mot, — *à la blague ?*... Ainsi, j'allais commencer cette lettre par une phrase que j'ai entendue, que j'ai lue, bien sûr, qui est celle de toutes les petites sottes dans mon cas : — « Mon ami, quand vous lirez ces lignes, j'aurai cessé de vivre... » Et puis, j'ai pensé qu'à première vue cette phrase vous ferait rire, que vous la trouveriez poncive, mélodrame, roman à un sou, — toutes vos expressions, que je connais, hélas! Alors, je n'ose plus; je ne sais que mettre... C'est pourtant vrai, m'ami, que votre Cécile sera morte, bien morte, quand vous lirez cette lettre...

Ne riez donc pas, cette fois, de grâce, mon Louiset chéri... Ce n'est pas gai de mourir à mon âge, en pleine santé, parce qu'on veut mourir, parce qu'on est trop malheureuse, simplement! Cela vaut bien que l'ami aimé ait un peu de chagrin; que, même s'il n'en a pas beaucoup, beaucoup, s'il ne pleure pas celle qui s'en va,

au moins il prenne l'accident au sérieux, qu'il ne rie pas, qu'il ne « blague » pas!... Je ne vous demande que ça, m'ami; pour cette fois, laissez-moi dire toutes les bêtises d'amour, tous les poncifs, tous les romans à un sou que j'ai dans le cœur... Et n'en riez pas..., ce sera la dernière fois que je vous agacerai; vous pouvez bien accorder cela à votre amie?...

Voyez-vous, Louiset, vous ne vous êtes jamais douté de la tendresse, de la folie de tendresse qui me tenait pour vous... Quand vous m'avez prise, je n'étais pas une innocente, certainement; on n'est pas innocente à vingt ans, quand on est née à Paris, chez de pauvres gens comme mes parents... Seulement, je n'avais jamais appartenu à personne, je vous le jure devant le bon Dieu qui va me juger; j'étais tout à fait intacte, mon chéri, et c'était mon corps tout neuf, comme mon cœur, que je vous apportais... Vous ne vous en êtes même pas aperçu : vous vous étiez moqué de ma résistance avec des mots si cruels, avec un parti pris de « blague » si dur que je n'aurais jamais osé vous dire, après : « Vous savez, Louis,

vous êtes le premier!... » Ah! Dieu! auriez-vous ri! Auriez-vous assez dit: « que vous la connaissiez, celle-là! qu'on vous l'avait déjà faite; que vous en demandiez une autre, plus drôle! » Je vous adorais déjà; je voulais être à vous, et tout m'était égal, hors ça... Vous avez mené la chose comme il vous a convenu... Certes, j'aurais bien désiré être prise avec des mots tendres, avec des caresses un peu gentilles et dans un coin discret, à la campagne, par exemple: une petite maison, rien que nous deux dedans, des arbres autour; on y aurait été comme mari et femme, huit jours seulement, deux jours, — le temps que vous auriez voulu... Mais quand je me suis risquée à vous soumettre ce désir, vous m'avez demandé, avec un rire qui m'a effrayée (je n'y étais pas encore habituée), — « si je ne préférais pas une chaumière, et si je ne voulais pas que vous missiez un habit de berger Louis XVI pour la circonstance... » Alors, je me suis tenue tranquille, vous comprenez... Je vous ai appartenu dans un cabinet de restaurant, sur un canapé où des filles se donnaient tous les soirs pour de l'argent. Pouah!... Si je ne vous avais pas adoré, malgré

tout, cette nuit du café Anglais serait le plus abominable souvenir de ma vie!...

... Mais je la bénis, cette affreuse nuit, puisqu'elle m'a permis de vous donner un peu de joie et que je me suis sentie, cette fois au moins, violemment aimée de vous! Aimée? Faut-il écrire ce mot-là, qui a le don de vous énerver, quand il ne vous fait pas rire aux éclats? Sans cesse il me venait aux lèvres, les premiers temps de notre liaison, mais vous m'avez vite désaccoutumée de le prononcer... Chaque fois qu'un élan de tendresse jetait mes bras autour de votre cou et que les: « Je t'aime, mon chéri! » débordaient de mon cœur..., vous accueilliez ces pauvres aveux — inutiles, c'est vrai, mais si sincères! — par les exclamations de votre « blague » familière. Vous répondiez: « Miousic! » ou bien: « Chante ta petite romance, mon amour! » ou bien encore: « Et moi donc! C'est-à-dire que c'est du délire. » Je ne sais pas si les mots que vous disiez là étaient drôles, s'ils auraient fait rire d'autres femmes: moi, ils me transperçaient comme le froid d'un couteau... Vous n'êtes pas méchant, pourtant, Louiset. Pourquoi me faisiez-

vous du mal comme ça ? C'est donc que vous ne voyiez goutte dans mon cœur?

Vous n'y voyiez goutte, ou plutôt vous ne vous êtes jamais soucié de regarder ce qui s'y passait. Vous étiez convaincu que vous me rendiez très heureuse. Ne me faisiez-vous pas une vie enviable et gaie, une vie de fête, de théâtre, de courses, de voyages à Monte-Carlo, de soupers, — que sais-je ?... Oh! l'affreuse vie et combien elle m'a coûté de larmes que je vous cachais! J'étais née petite bourgeoise, sans une once d'esprit, mais avec plus de cœur, plus de désir de tendresse que vingt autres ensemble : et voilà qu'il me fallait cacher ma tendresse comme un vice, et souffrir à chaque heure de ma disette d'esprit. J'en souffrais, non pour moi, mais pour vous, que je voyais à la fois séduit par la « blague » amusante de tant d'autres femmes et mécontent de la timidité silencieuse de votre maîtresse... Ah! les mots que vous m'avez dits, m'ami, après chacune de ces expériences où vous constatiez mon irrémédiable absence d'esprit! Je m'excusais en disant (et c'était maladroit, et je

le sentais!) : « Une autre sera plus spirituelle, mais vous aimera moins, Louiset!... » Vous avez eu le courage de me répondre un jour : — « Je me fiche bien qu'on m'aime!... L'amour à grandes phrases, avec une maîtresse, sans un peu de blague pour l'assaisonner... Zut! autant se marier! »

... Vous ne vous êtes pas marié, mon ami chéri : seulement vous avez trompé votre pauvre Cécile avec des femmes un peu plus amusantes qu'elle. Je dois vous rendre ce témoignage que vous l'avez fait avec une franchise admirable, sans essayer une seule fois de me dissimuler vos infidélités. Vous me les racontiez presque, ou du moins, vous surveilliez si peu vos paroles, que je devinais tout, chaque fois!... Et j'étais si lâche que, le cœur brisé, je n'osais pas pleurer, je n'osais pas vous faire un reproche!... La seule fois que j'ai eu l'imprudence de montrer un peu de tristesse, vous m'avez regardée avec une surprise qui n'était vraiment pas jouée, et vous m'avez dit :

— Comment! de la jalousie, maintenant? Est-ce que nous nous sommes juré fidélité?

Est-ce que nous ne sommes pas libres tous les deux ? Vous me plaisez, je vous plais ; nous nous associons pour marcher côte à côte dans cette vallée de larmes, en essayant de nous y embêter le moins possible ; mais, Dieu merci ! nous gardons notre indépendance.

J'ai essayé de vous contenter, mon ami. J'ai essayé, je vous le jure, d'être raisonnable, de prendre la vie et l'amour comme vous les prenez si heureusement... à la blague. J'ai tâché d'être indifférente, de ne pas pleurer parce que j'étais trompée, de ne pas souffrir. J'ai tenté d'être gaie, de rire quand j'avais dans le cœur la mort et pis que la mort. J'ai joué près d'un an avec vous, avec moi, cette douloureuse comédie. J'ai obtenu l'affreux succès de vous y prendre vous-même. Vous m'avez crue définitivement guérie du sentiment de la passion, du « roman à un sou. » Vous m'avez crue définitivement conquise à la blague, et vous m'en avez félicitée...

Eh bien, non !... Je n'ai plus la force de lutter et de mentir... Mon rôle m'excède. Je le rejette avec horreur ; je me reprends. Une fois au moins,

je vous aurai dit ma vraie pensée, montré ma vraie âme. Vous saurez que j'ai souffert, que chacune de vos fantaisies m'a arraché un lambeau de cœur; que vous avez, une année durant, piétiné sur ce pauvre cœur tant meurtri, sans même le panser, de temps en temps, par un mot de tendresse sérieuse...

Ce n'est pas votre faute, je le sais; c'est la faute du hasard qui nous a unis, si peu faits l'un pour l'autre que nous étions. Vous serez bien surpris, j'en suis sûre, d'apprendre que votre petite Cécile s'est tuée de chagrin, pour quitter la vie cruellement amusante et gaie que vous lui avez faite... Vous comprendrez peut-être, alors, qu'il existe un autre amour que celui que vous connaissez, un amour qui ne « blague » pas, mais qui souffre, qui saigne, qui meurt... Et vous ne ferez plus à d'autres, dans la vie, le mal que vous m'avez fait...

Adieu, m'ami. Je m'en vais sans vous en vouloir, mon pauvre cœur à vous, comme toujours. Une allumette dans un réchaud, une heure sur un lit, et ce sera fini; je ne vous agacerai plus jamais... N'est-ce pas que je pars à votre goût,

sans faire de bruit chez vous, sans cris dans la rue, sans que personne, sinon vous, puisse connaître la cause de ma mort? Puisque je meurs bien discrètement, bien humblement, vous ne blaguerez pas cette mort, vous ne la trouverez pas trop romanesque? Hélas! chéri, je voudrais bien partir avec moins d'éclat encore, me faire encore plus petite, toute petite pour mourir... Mais comment faire? Ne m'en veuillez pas. Ne vous moquez pas de moi... Ne m'oubliez pas trop vite... Moi, je vous aime... Adieu, m'ami!



Au feu!



Au feu !

Madame Raoul Dambrine à monsieur Raoul Dambrine.

OUI, mon cher Raoul, tournez et retournez bien le papier entre vos doigts; vérifiez la signature : c'est moi, votre légitime épouse, qui vous écris. Avant d'aller me coucher dans ce grand lit Louis XV, qui fut à nous deux, et qui maintenant est à moi toute seule, je suis entrée discrètement dans votre chambre; j'ai disposé l'enveloppe bien en évidence sur le chiffonnier voisin de votre cou-

chette. Il vous a donc été impossible de ne pas l'apercevoir en rentrant du Cercle..., puisqu'il est convenu que vous rentrez du Cercle, si tard, chaque nuit... A présent que vous êtes fixé sur l'authenticité de ma lettre, lisez-la attentivement et méditez-la : ce n'est pas une plaisanterie.

... Voilà trois ans, jour pour jour, mon cher ami, que nous sommes mariés. Avouez que vous ne vous étiez point aperçu de l'anniversaire ?... Moi, je ne l'aurais pas laissé passer sans rêver un peu, même s'il n'avait pas été marqué aujourd'hui par un petit incident dont vous apprécierez l'importance tout à l'heure. Trois ans ! C'est beaucoup et ce n'est guère ! Pour vos parents et pour les miens, pour nos amis, pour le monde, nous sommes de jeunes mariés... Vous avez trente-deux ans ; j'en ai vingt-trois ; vous êtes élégant, je suis jolie ; ne serait-il pas naturel que notre amour eût duré l'espace d'une liaison ordinaire ?... Voilà ce que pense le monde... Et pourtant, nous qui sommes dans les coulisses de la comédie, nous savons que, depuis plus d'une année, nous ne sommes plus des amants et que (ne vous récriez pas, j'ai marqué les jours sur le

calendrier, au cours de cette dernière année) nous avons été des époux neuf fois, ni plus ni moins. Ces neuf pauvres fois vont d'ailleurs s'espaçant de plus en plus, et depuis le mois d'octobre..., vous m'entendez?... Et nous sommes en janvier, près de la fin de janvier!...

C'est sur ce point que je me permets d'appeler votre attention, mon cher époux. Observez combien votre conduite à mon endroit fut déraisonnable.

Vous m'avez prise dans ma famille, vierge de corps et d'esprit, je vous l'assure, ne sachant rien de rien de l'amour. A ce moment-là, vous m'auriez simplement installée dans le lit Louis XV, vous m'auriez baisée sur le front et vous vous seriez retiré dans votre chambre, que — ma parole — je n'y aurais rien trouvé à redire; cette vie de bons camarades m'eût enchantée... Au lieu de cela, qu'avez-vous fait?... Vous avez, dès le premier soir, piétiné mes ignorances; j'ai appris l'amour sans que rien m'y eût préparée... Remarquez que je ne m'en plains pas : il paraît que c'est l'usage. Triste usage qui fait du mariage une sorte de viol, quand il serait si facile d'en

faire au moins une séduction!... Mais passons: la nature est là, heureusement, qui répare, et vite, les maladresses des hommes.

Il me fallut peu de temps, je le confesse, pour vous aimer, Raoul, non plus en jeune fille, mais en femme. Vous daigniez même déclarer, en ces jours heureux, que j'avais « du tempérament »: c'était votre mot. Seulement, à mesure que je m'animais, vous sembliez, vous, devenir moins amoureux, plus distrait. La nouveauté de tenir une vierge entre vos bras n'amusait plus votre imagination blasée, et déjà vous compariez, sans doute, les pauvres caresses naïves de votre femme aux caresses savantes des maîtresses d'antan.

Quand arriva le second anniversaire de notre mariage, vous aviez une maîtresse.

Vous avez une maîtresse: tout Paris le sait, et moi comme tout Paris. C'est une cabotine que vous payez; elle vous trompe: tout Paris sait également ceci, hormis vous, bien entendu. Apprenez, d'ailleurs, de mon expérience déjà mûrie par les confidences des autres femmes, cette vérité: *Toute femme qu'un homme paye trompe cet*

homme; et en le trompant, en se donnant *pour rien* à un autre, elle se relève à ses propres yeux...

Mais cela m'importe peu. Ce qui m'importe, c'est le délaissement où je suis depuis le commencement de cette belle liaison. Presque du jour au lendemain, il m'a fallu changer de régime : passer d'un ordinaire abondant et succulent à la frugalité et à la diète. Comment vous imaginez-vous donc, cher ami, que j'ai l'estomac fait pour m'infliger une pareille épreuve? Espérez-vous régler mon appétit à volonté? Mais, mon cher ami, vous êtes, pour la prudence, au-dessous de ce bourgeois dont l'aventure ridicule vient d'être contée aux juges, et qui, défiant de ses moyens, administrait du moins des calmants à sa compagne!...

Je suis une honnête femme; je désire respecter votre honneur : la lettre que je vous écris en ce moment en est la preuve; j'ai supporté mon abandon sans me plaindre et de mon mieux, tant que ma volonté y a suffi : mais cette fois je vous avertis, je vous crie : « Au feu! » parce qu'un petit incident m'a montré aujourd'hui même que

ma volonté m'échappe, et que mes résolutions d'honnêteté sont à la merci d'une ardeur de sang, d'un éblouissement passager... J'ai promis de vous raconter cet incident. Le voici :

Vous savez peut-être que je reçois le lundi : j'ai donc reçu aujourd'hui. Il vient chez moi nos amis que vous connaissez, et aussi un certain nombre de jeunes gens que vous connaissez peu. Que voulez-vous ? N'importe qui, pour avoir dîné dans le monde à côté d'une femme, se croit en droit de déposer le lendemain un carton chez cette femme, et de s'y présenter dans la semaine. Les relations masculines s'étendent rapidement ainsi, surtout quand la jeune femme est notoirement délaissée par son mari, et c'est mon cas, mon cher Raoul. J'ai donc bon nombre de jeunes visiteurs le lundi ; et je dois leur rendre ce témoignage, que tous me font une cour assidue et s'offrent généreusement à vous remplacer le jour où je me déciderai à vous tromper.

Or, aujourd'hui, vers six heures et demie, — par un de ces hasards qui vident tout d'un coup un salon plein l'instant d'avant, je me suis trouvée en tête-à-tête avec l'un des candidats...

Ne montez pas sur vos grands chevaux ; vous ne saurez pas son nom, et vous ne pouvez guère provoquer tous ceux qui sont venus, n'est-ce pas ?... Donc, le candidat en question, après une minute de silence embarrassé, a pris subitement un parti inconcevable, un parti de timide enragé : il s'est précipité sur moi, m'a enlacé la taille et m'a dévoré les lèvres de baisers.

Vous croyez peut-être que j'ai résisté ? Eh bien ! mon cher, pas du tout. Il y avait en moi, à mon insu, un tel besoin de caresses que j'ai perdu le vouloir au premier contact. J'ai été, une seconde, à la merci de cet homme que je n'aime pas. Il l'a bien vu ; il allait profiter de ses avantages et déjà s'égarait quand, par bonheur pour vous..., on a sonné... C'était une de mes amies de pension... Le jeune conquérant, rouge comme un coquelicot, a regagné prestement son fauteuil. Il était temps ; si l'amie était entrée cinq minutes plus tard, votre compte était réglé, mon pauvre Raoul...

... L'homme qui a failli devenir par surprise l'amant de votre femme ne remettra plus les pieds chez moi, je vous le promets... Ce que je ne puis pas vous promettre, c'est de ne pas

courir une seconde fois le danger couru aujourd'hui, et, dame! l'amie de pension n'arrivera peut-être plus si à propos. Je vous confesse loyalement ma faiblesse : je me sens actuellement à la merci d'un audacieux... Le feu est à votre maison, cher ami : s'il vous est indifférent qu'elle brûle, continuez votre vie d'amour extra-conjugal... Sinon, comme, Dieu merci! l'incendie n'a pas fait beaucoup de ravages, vous pourriez peut-être l'éteindre... cette nuit encore..



Journal de Simone



Journal de Simone

I

ANNIVERSAIRE

SUR ce même petit cahier rouge, mon confident intime, bien délaissé depuis quelques mois, je lis, à la date du 20 mai 18.., ces trois lignes griffonnées à la hâte au retour de la messe de mariage :

« C'est fait. Me voilà mariée, mariée, mariée! Papa a pleuré pendant le discours de l'évêque. Ma robe, tissée exprès pour moi par nos amis

les Martin, de Lyon, a produit un grand effet, surtout sur ceux qui ont vu de près l'étoffe, dans le chœur. Mon mari (cher Jean) m'a embrassée dans la sacristie (je crois que ce n'est pas l'usage) en me disant à l'oreille : « Je vous adore! »

« Et maintenant, serai-je heureuse? Il me semble que j'ai tout pour l'être. Nous sommes jeunes, suffisamment riches... Et nous nous aimons...

« Mon Dieu, faites que je sois heureuse!

« Rendez-vous avec moi-même, l'an prochain, à pareille date. »

... Toute une année a passé sur les souvenirs de cette journée. Et il me semble que vraiment deux *moi* différents se rencontrent en ce moment : l'un est la blanche et ignorante épousée que j'étais l'an dernier à pareille époque; l'autre est la femme qu'un an de mariage a instruite de tout ce qu'elle ignorait en ce temps-là, qui sait à peu près au juste ce qu'il donne de joies et de peines. Ces deux images de moi-même, fidèlement accourues au rendez-vous, se parlent, s'interrogent et se répondent.

— Me voici, dit la jeune fille aux bouquets

d'oranger. Je viens te demander compte de l'année échue. Et d'abord, dis-moi, es-tu heureuse?

La jeune femme, mon *moi* d'aujourd'hui, répond :

— Ne prononce pas ce mot. Il est trop grand et trop obscur. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que je ne suis pas malheureuse. Seulement, tu le vois, je suis triste.

— Regrettes-tu donc de t'être mariée?

— Non. Je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je serais encore une enfant pareille à toi, que je me marierais assurément, parce que notre raison d'être, à nous, c'est d'être épouses. Ce que je regrette, vois-tu, c'est mon cœur de jeune fille.

— Ton cœur a-t-il donc tant changé?

— Il a changé. Il a perdu les deux grâces d'état du cœur des jeunes filles : l'espoir et l'ignorance.

— L'espoir?

— Oui. Je ne dis pas, entends-moi, que je n'espère plus rien de l'avenir. Je dis que j'ai perdu cet espoir sans limite (comme sans objet précis) qui réside au fond d'une âme de vierge. Il est encore permis à celle-ci d'aspirer à

toutes les joies. Qui sait si son fiancé ne sera pas le plus beau, le plus intelligent, le plus tendre des époux? : le fiancé n'existe pas encore. Ajoutons que, même très innocentes, nous devinons que le mariage renferme des félicités nouvelles : ces félicités, nous les rêvons indéfinies, capables de combler le cœur éternellement. En un mot, à la façon dont les jeunes filles regardent l'avenir, l'avenir ne peut jamais réaliser que la moitié de leur rêve. Il n'existe pas de bonheur humain qui vaille une pareille faculté d'espoir. De même, la réalité de l'amour ne contient pas de satisfaction qui vaille notre ignorance.

— Comment se peut-il que l'ignorance soit un bonheur?

— Un bonheur immense : le plus grand de tous. Ne vivre qu'avec son esprit et son cœur, comme j'ai vécu vingt ans; ignorer son corps; ne jamais être effleurée par l'ombre d'un désir, ne savoir pas même *ce que pourrait désirer ce désir;* passer à côté de la vie sans la comprendre, sans soupçonner les vils appétits qui, en réalité, mènent le monde. Ah! je te le jure, nul bonheur n'est comparable à celui-là.

— Soit. J'admets que l'espérance indéfinie, que l'ignorance absolue soient des privilèges enviables. Mais ce sont, pour ainsi dire, des avantages négatifs : dans la réalisation, même partielle, de nos rêves de jeunes filles, et dans la révélation de ces secrets de l'amour que nous ne connaissions pas, n'y a-t-il pas au moins un peu de bonheur positif?

— Si. Il y a dans le mariage une source de bonheur réel : moins pur que notre bonheur de vierges, mais plus poignant, et qui remue davantage tout notre être. D'abord la joie d'être des femmes, de commencer à tenir un rôle social : une joie de vanité. La joie, ensuite, d'avoir un compagnon et un ami qui nous appartienne exclusivement : une joie d'affection. Enfin, — et c'est ici un aveu que je n'oserais faire qu'à moi-même, — le plaisir pervers de cesser d'être chastes... Oui. Il y a une mauvaise jouissance à sentir notre chère innocence peu à peu se tacher, se flétrir et mourir. Quel abîme est-ce donc, quel abîme plein de nuit que notre cœur! Pour moi, je le confesse, après les premières hésitations, après les premières révoltes d'une pu-

deur qui agonisait, j'ai été prise comme d'une fièvre d'impureté conjugale; il me semblait que mes sens, à peine révélés à moi-même, ne seraient jamais apaisés, ni ma curiosité, née de la veille, satisfaite. C'était moi qui dérangeais mon mari, qui le sollicitais, qui le menais avec adresse vers des épreuves que, de lui-même, il n'aurait peut-être pas tentées... Aujourd'hui, en repassant dans ma mémoire une certaine période de cette année (entre juillet et janvier, à peu près), je me sens les joues rouges de honte. Il me semble que j'ai été trop la maîtresse de mon mari, trop la Dalila usant de son corps pour séduire l'homme étendu près d'elle. Je pense que Jean, après ces minutes troubles, devait me mépriser un peu.

— Et cette fièvre s'est apaisée? Qu'est-il donc survenu?

— Il n'est rien survenu que l'apaisement... Oui, vers la fin de janvier (j'en trouve les dates sur ce même journal), mon cerveau et mon corps se sont sentis las en même temps. Et alors a commencé pour moi une douce série de journées : j'aimais autant mon mari, mais je lui donnais une meilleure tendresse, moins entachée de sen-

sualité. La pudeur me revenait insensiblement, et aussi la réflexion et la pensée. Ce fut alors que nous commençâmes à causer vraiment, Jean et moi, et que nous pénétrâmes réciproquement dans nos âmes.

— Et puis ?

— Et puis, après avoir échangé beaucoup de paroles, mon mari s'est aperçu qu'il avait fait le tour de mon esprit, et moi j'ai vu que j'étais au bout du sien. Nous ne pouvions plus rien nous dire que nous ne nous fussions dit déjà; s'il faut écrire la vraie vérité, nous nous *ennuyions* l'un l'autre. Restait la joie de chair, le plaisir d'amour. Nous essayâmes, par un accord secret qui ne fut pas traduit en paroles, de nous y réfugier. Hélas! de ce côté-là encore, nous nous heurtions à l'impossibilité de faire revivre les sensations mortes... Ce n'était qu'un accident, quand nos étreintes nous électrisaient comme jadis; et alors il nous semblait que, brusquement, s'entr'ouvrait, puis se refermait pour nous un paradis dont nous étions désormais exclus.

— Et aujourd'hui, de l'ancienne tendresse et de l'ancien désir, que reste-t-il ?

8

— Il reste un goût réel à vivre l'un près de l'autre, goût fait, je crois, d'habitude, et de reconnaissance réciproque pour les joies que nous avons goûtées l'un par l'autre. Quant à espérer le retour de ces joies défuntes, nous n'y comptons pas... Nous sommes un bon ménage, qui ne se dispute ni ne s'amuse en tête-à-tête. Si l'un de nous abandonnait l'autre, l'abandonné serait pourtant très malheureux, au moins pendant quelque temps.

— Et cela durera toute la vie?

— Ah! voilà le péril, je le sens bien. Nous sommes mariés pour la vie : et, en un an, nous avons mangé toute notre part de bonheur à deux. Si nous savions qu'il ne tient qu'à nous de nous séparer, comme deux voyageurs qui ont fait route ensemble, et qui, arrivés au terme, se saluent et s'en vont chacun de son côté, je crois que nous aurions moins de mélancolie et d'inquiétude. Mais toute la vie!... toute la vie!... Et je pense que nous finirons comme les autres ménages, ayant commencé comme eux. Jean aura des maîtresses et moi des amants... Et par moments je me demande s'il ne vaudrait pas mieux

qu'il en fût ainsi, si tout ne serait pas préférable à cet état d'attente ennuyée et honnête où nous vivons...

Ne me questionne donc plus, ô ma chère image abolie, — jeune fille aux bouquets d'oranger. J'ai peur de me questionner moi-même et peur de répondre. J'aime mieux attendre l'avenir avec une résignation désarmée. Que fera de moi cette seconde année de mariage, alors que la première m'a déjà tant changée?

... Rendez-vous avec moi-même, l'an prochain à la même date... Hélas! je n'ose plus ajouter : « Mon Dieu! faites que je sois heureuse! »

. . . .

II

LE SOIR D'UNE PREMIÈRE FAUTE.

... Mon mari est couché. Il dort. Par la porte ouverte entre nos deux chambres, j'entends sa respiration rythmée, interrompue de temps en temps par un ronflement léger, qui ne dure guère. Nous nous sommes quittés, tout à l'heure, devant le seuil mitoyen, avec un échange de : « Bonsoir! » paisibles, et un effleurement distrait de mon front par ses lèvres, — le fantôme d'un baiser...

Maintenant, comme chaque soir, je griffonne le bilan de ma journée sur mon petit cahier confidentiel. J'ai un peu de fièvre dans les doigts. C'est qu'aujourd'hui, pour la première fois, après

trente mois de mariage honnête, j'ai trompé mon mari. J'ai un amant.

Pourquoi cet événement, si considérable dans la vie d'une femme, n'a-t-il d'autre effet sur moi que de m'ébranler les nerfs à fleur de peau? Pourquoi ai-je si peu d'enthousiasme, ou si peu de remords? Peut-être savais-je trop bien et depuis trop longtemps où j'allais pour m'étonner d'être arrivée : les pages précédentes de mon journal, depuis la fin de l'été, enregistrent les étapes de ma course à l'adultère comme un vrai livre de bord. Peut-être aussi mon adultère a-t-il été trop facile, trop sûr, trop banal, trop sans incidents. Peut-être enfin n'ai-je pas un cœur fait comme celui des autres femmes; peut-être suis-je dépourvue de tempérament. Pourtant j'ai bien aimé mon mari, il y a deux ans!

... J'espère que la nuit tamisera mes sensations et que je saurai, demain, à mon réveil, si je dois rire ou pleurer, me féliciter ou me mépriser. Ce soir, je me bornerai à noter le récit fidèle de l'aventure, bien certaine de le relire plus tard avec curiosité.

... Donc, aujourd'hui, vers trois heures, j'ai

quitté la maison conjugale pour me rendre avenue Montaigne, à la fameuse garçonnière dont Ludovic me vantait depuis si longtemps les avantages : rez-de-chaussée, entrée sombre, rien à demander au concierge, etc... L'après-midi était mélancolique et tiède, sans pluie, pourtant. J'ai fait route à pied, afin de me donner le loisir des réflexions. Réflexions qui, d'ailleurs, ont tourné autour de cette pensée unique : « Si, par hasard, Ludovic avait été forcé de s'absenter, s'il n'était pas au rendez-vous pour un motif quelconque, en serais-je contente ou fâchée? »

De moi à moi, sincèrement, je crois que j'eusse été contente.

Mais Ludovic était chez lui; il guettait mon arrivée par la porte entre-bâillée de son rez-de-chaussée : cette porte s'est d'elle-même ouverte devant moi, et je me suis trouvée en tête-à-tête avec mon « futur, » dans une pièce drapée à l'orientale, horriblement Louvre, Bon-Marché, Place Clichy, petite cocotte. Quant à Ludovic, il avait revêtu un complet d'intérieur en drap gros-bleu qui ne lui allait pas mal, et il sentait très

fort l'ambre gris. Il n'a pas manqué de me dire le mot que j'attendais : — « Comme c'est gentil à vous d'être venue! » — et de me serrer immédiatement dans ses bras en embrassant ma voilette et le nœud de ma capote... Après, nous nous sommes assis sur le divan oriental (cent vingt-cinq francs), et nous avons échangé quelques propos sur la température. Ludovic m'a enlevé mon mantelet, ma capote et ma voilette, les a portés et déposés sur une table voisine avec les mêmes précautions que si ces objets eussent été des explosifs dangereux, et est revenu s'asseoir près de moi... Il y a eu un silence... Pour y mettre fin, Ludovic m'a proposé de visiter l'appartement. Je l'ai suivi dans la chambre à coucher, — toujours orientale, hélas! — mais vaste et confortable; puis, dans le cabinet de toilette.

Ludovic m'a priée de remarquer que celui-ci contenait « tout ce qu'il faut ».

— Il y a encore un cabinet de débarras où je mets mes malles et mes pardessus, a dit Ludovic; je suppose que vous ne tenez pas à le voir?

Effectivement, je n'y tenais pas le moins du monde. Nous avons regagné la chambre à cou-

cher. Ludovic a regardé la pendule : elle marquait quatre heures moins cinq. Cette constatation a paru avoir quelque influence sur son énergie. Je l'ai laissé faire. J'estimais qu'après nos promenades en fiacre des jours précédents, la résistance eût été ridicule.

Toute ma pensée, à ce moment, se concentrait dans une sorte de curiosité tranquille pour la « façon dont ça se passerait. » Ça s'est bien passé, sans aucun de ces incidents grotesques que je redoutais, et qui m'eussent empêchée de revenir. Ludovic, à coup sûr, n'en est pas à sa première maîtresse mariée. Il s'est bien comporté, suffisamment tendre, discret, ardent. Malheureusement, mon invincible conviction était qu'il jouait un rôle, et sans doute je la laissais apparaître sur mon visage, car il m'a dit : — « Vous ne m'aimez pas, Simone! » d'un ton assez triste. Il m'a semblé que cette tristesse, au moins, était sincère, et pour l'en remercier je l'ai embrassé affectueusement en lui disant : — « Si je ne vous aimais pas, mon ami, je ne serais pas ici. »

A un certain moment, j'ai, à mon tour, regardé la pendule. Elle marquait quatre heures et demie

un peu passées... J'avais cessé d'être une honnête femme, au sens physiologico-social du mot.

Les « après » immédiats de l'aventure ont été évidemment gênants pour moi; mais, en somme, ils sont les mêmes dans le mariage, les premières fois, et il ne faut pas en mettre l'ennui au compte de l'adultère. Mon impression totale, du reste, est que l'adultère, ou tout au moins « mon adultère, » ressemble extraordinairement à un mariage. Mon « futur » illégitime m'avait fait la cour pendant quelques semaines comme l'autre; la date de l'union a été fixée à l'avance, comme pour l'autre; quant aux gestes et aux paroles, ils ont été identiques. Il n'y a que le petit voyage de moins, cette fois.

Nous nous sommes quittés, Ludovic et moi, un peu embarrassés, et, j'en suis convaincue, avec une commune sensation d'allégeance. Ludovic a protesté qu'il voulait me revoir demain : je l'ai prié d'attendre jusqu'à jeudi : il s'est résigné, en sollicitant au moins, pour demain, l'aumône d'un petit bleu, « bien tendre. »

Et voilà tout. Tout cela n'est ni très émouvant, ni très drôle.

Rentrée chez moi, je n'ai vu mon mari qu'au moment du dîner. Pauvre Jean! J'ai eu d'abord envie de rire. Comme disait Réjane dans je ne sais plus quel vaudeville, on a beau en voir beaucoup, ça paraît toujours drôle d'en voir un de plus... Et puis, mon envie de rire a passé subitement, a fait place à une sorte d'apitoiement doux, bizarre, que mon mari ne m'avait jamais inspiré... Il a des façons de boire, de sucrer son café, de peler les poires qui m'exaspéraient, dans ces derniers temps où j'étais si nerveuse. Eh bien! ce soir, toutes ces petites manies ne m'irritaient plus. Je me disais, en le voyant casser ses morceaux de sucre en menus fragments, ou couper sa poire en lanières, ou boire en levant le petit doigt : « Quel bon garçon, tout de même! Comme je l'ai fait enrager depuis un an!... Et puis, je suis vraiment coupable envers lui, à présent... Tromper son mari, c'est grave... Pauvre garçon! Je ferai tout ce que je pourrai pour qu'on ne le sache pas! »

Nous avons causé amicalement pendant la soirée. Jean est beaucoup plus intelligent que Ludovic (un petit jouisseur qui n'a jamais su

augmenter les quinze mille livres de rentes héritées de son père). Mais Ludovic est gentil! Il a de jolis yeux! C'est un amant très enviable.

Quand nous sommes montés dans nos chambres, pour nous coucher, j'étais dans un état de nerfs bien singulier. Il m'eût été agréable que Jean fût galant, entreprenant... Il n'a pas même essayé... J'ai si mal accueilli ses dernières tentatives!... S'il m'avait prise dans ses bras et un peu caressée, à cet instant-là, je fondais en larmes et j'avouais tout...

Il vaut mieux qu'il ne l'ait pas fait.

. . . .

... Je viens d'aller, à pas de loup, dans la chambre de Jean, près de son lit. Je me suis assise à son chevet; je l'ai regardé dormir, dans la pénombre éclaircie seulement par la lumière venue de ma chambre... Tous nos chers souvenirs communs me remontaient du cœur; les premières nuits d'initiations, le voyage en Italie, notre chère année d'amour. Ah! oui, je l'ai bien aimé! Et voilà que nous ne nous aimons plus, sans qu'aucun événement nommable nous ait séparés! Pourquoi? Pourquoi?

... J'avais des larmes aux yeux. Je me suis penchée sur l'oreiller; j'ai embrassé mon mari dans les cheveux; puis je me suis enfuie chez moi.

... En ce moment, je n'aime plus Ludovic; je lui en veux de m'avoir possédée...

Hélas! et je sais bien pourtant que jeudi, après-demain, je retournerai tout de même avenue Montaigne!...

. . . .

III

LE CAS DE L'ENFANT

... Depuis le jour où j'ai trompé mon mari avec Ludovic, je n'en ai pas vécu de plus rempli d'événements que celui-ci, ni qui m'ait mieux éclairée sur l'état de mon cœur.

Dès le matin, comme je me l'étais promis hier, je me suis habillée pour sortir. J'ai dit à Jean, qui me demandait distraitement où j'allais : — « Je vais au Louvre, mon chéri. » Et je l'ai embrassé sur le front, comme tous les matins.

J'ai pris un fiacre au bout de notre rue; je me suis fait conduire chez le docteur Garnier : c'est lui qui a soigné ma pauvre amie Rosine l'an

passé, lorsqu'elle a eu des couches si difficiles... Il m'a fait attendre au moins une heure et demie. Tout le temps que j'attendais, il arrivait d'autres dames, jeunes et vieilles. Les vieilles, que venaient-elles faire là ?

Enfin, ça été mon tour. Quand je me suis trouvée en face de cet homme de quarante ans, grisonnant, mais solide et alerte, et qu'il a fallu me déshabiller, j'ai eu plus de honte que je n'aurais cru... Qu'est-ce donc que la pudeur ? Je me promène dans une chambre, sans gêne, devant mon mari ou devant Ludovic... Décidément cette folle de Rosine a raison, quand elle dit, de son petit air impertinent :

— La pudeur, c'est les hommes dont on n'a pas l'habitude...

Le docteur m'a étendue sur une chaise longue, m'a auscultée, m'a palpée (j'avais été autorisée à garder ma chemise) et m'a déclaré que j'étais enceinte. Je suis d'ailleurs, paraît-il, admirablement conformée pour la maternité; la grossesse et l'accouchement seront « presque un plaisir. » Ce sont les mots du docteur Garnier. Je voudrais bien l'y voir!

... Je suis sortie de cette consultation plutôt contente. Après deux ans et demi de mariage infécond, je n'osais plus espérer d'être mère. Seulement, ce petit vient dix mois trop tard. S'il était arrivé à temps, je crois que je serais demeurée honnête femme. Enfin, ne récriminons pas; ce qui est fait est fait.

J'éprouvais le besoin de confier mon secret à quelqu'un, tout de suite. J'ai dit au cocher : « Vingt-deux, avenue Montaigne. » Il n'était que onze heures. Ludovic devait être chez lui.

Effectivement, je l'ai trouvé; je l'ai même trouvé au lit, un peu surpris de me voir arriver si matin. Il s'est efforcé de paraître très satisfait de ma visite : au fond, je crois qu'elle dérangeait quelque plan, car il consultait souvent la pendule. Mais auprès d'un homme très jeune, encore au lit, et qui vient de s'éveiller, l'absente a toujours tort... Je l'ai prié de se tenir tranquille et d'écouter les choses graves que j'avais à lui dire.

Ces choses graves, il faut l'avouer, ne l'ont pas mis en bonne humeur. Quand j'ai eu conté ma consultation, et son résultat, Ludovic était redevenu sérieux. Il fronçait le sourcil, il murmu-

rait : « En voilà une tuile! » Je l'observais, sans plus rien dire. Il s'est risqué à me demander :

— Et... que comptes-tu faire?...

— Mais, mon ami... Je ferai comme toutes les femmes..., j'attendrai neuf mois...

— Et ton mari, qu'est-ce qu'il dira ?

(Ludovic est persuadé que je n'ai plus de rapports avec Jean. C'est absurde, et je ne comprends pas comment un garçon qui n'est pas à sa première maîtresse mariée s'imagine qu'une femme peut se refuser à son mari et continuer de vivre en bonne intelligence avec lui. Mais n'importe. Dès le début de nos amours, il m'a fait promettre de ne plus me donner à Jean. J'ai tenu parole un mois. C'est tout ce que j'ai pu faire, et j'estime que peu de femmes en eussent fait autant à ma place.)

J'ai bien vu qu'aujourd'hui Ludovic envoyait au diable ma fidélité supposée.

— Eh bien, disait-il, nous voilà dans de jolis draps!

Toutes sortes de vilaines propositions étaient sur ses lèvres; je les devinais : supprimer le petit être qui n'avait pas encore d'existence propre;

ou bien me livrer une fois à mon mari, pour lui faire endosser l'enfant.

Dieu! que les hommes sont lâches, et bas, et prêts à toutes les infamies que la loi n'atteint pas!

Je me suis donné le plaisir de ne pas dissiper ses inquiétudes. Je les ai redoublées au contraire en affirmant ma volonté de rester éternellement à lui, à lui seul, et ma décision de ne point recourir aux sages-femmes complaisantes. Il faisait une tête!... une tête qui me vengeait!

Alors, j'ai voulu tenter une expérience. Je me suis levée, je me suis à demi étendue sur le lit; j'ai appuyé ma joue contre la joue de Ludovic. Avant la confidence, ça n'eût pas été long... Mais voilà! Maintenant il me savait enceinte, et je crois, outre ses inquiétudes, que cela lui répugnait un peu... Il a fait semblant d'être tendre, mais tous ses efforts sincères (l'amour-propre s'en mêlait) n'ont réussi qu'à manifester son inertie...

Triste, tout cela!

Je suis remontée dans mon fiacre passablement

écœurée; j'ai dit au cocher de presser son cheval, car déjà il était l'heure du déjeuner, à la maison.

En route, je réfléchissais. Est-il vraiment de Ludovic, mon enfant? Oui, probablement; car Ludovic m'a aimée, cette année, dix fois plus que Jean... Mais la vérité vraie, je ne la sais pas. Il n'y a pas de signe indiscutable, pour une femme livrée à deux hommes, qui manifeste la paternité de l'un d'eux. Il n'y a qu'un sentiment; je reconnais qu'il est assez fort, assez pressant, et le mien tend à me persuader que Ludovic est le vrai père...

A la maison, j'ai trouvé Jean qui m'attendait. J'étais en retard d'une demi-heure; le pauvre garçon, cependant, n'a pas eu un mot de reproche : il a été gai et affectueux, comme toujours. Quel charmant mari! Mais voilà : c'est un mari.

Nous avons déjeuné de bon appétit et de bonne humeur. Je lui avais dit en commençant : — « J'ai quelque chose d'important à te raconter; je te le raconterai quand nous en serons au café. » Il insistait pour savoir tout de suite; mais j'ai tenu bon, m'amusant de son impatience.

Lorsque le café a été servi, je me suis assise sur ses genoux et, dans l'oreille, par petites phrases entrecoupées de baisers, je lui ai versé ma confidence.

J'ai cru qu'il allait se trouver mal d'émotion... Il m'embrassait, il riait, il pleurait, il sautait dans la salle à manger comme un gamin... « Ma petite femme chérie! Comment! c'est vrai! c'est vrai que tu as un bébé! Et tu ne me l'as pas dit plus tôt, cachottière!... Moi qui ne me doutais de rien!... »

Il me tâtait, il me faisait tenir debout, de profil, pour s'assurer si « ça se voyait » (à un mois!).

Toute la journée il a été adorable pour moi, caressant, aux petits soins. On eût dit que nous étions revenus à la lune de miel. Je devine bien que ce soir il va vouloir partager ma chambre.

Et je pense que c'est d'une ironie douloureuse et touchante en même temps, ce qui m'arrive : l'enfant que je porte, qui probablement n'est pas de mon mari, va me rapprocher de lui et me séparer de mon amant...

IV

DEUX PÈRES

Depuis que je lui avais annoncé ma grossesse, je n'allais plus chez Ludovic. Notre dernière entrevue avait été si triste, elle m'avait montré mon amant sous un jour si fâcheux, que je n'éprouvais nulle envie de le revoir. Même toute correspondance avait cessé entre nous, et je croyais l'aventure à laquelle je dois d'être mère finie, bien finie.

Mais voilà qu'hier soir, mon mari, rentrant de sa promenade quotidienne, m'a dit :

— J'ai passé avenue Montaigne voir ce que devenait notre ami Ludovic.

Je n'ai pas bronché. J'ai demandé :

— Eh bien ! que devient-il ?

— Il m'a paru assez embarrassé de se justifier, quand je l'ai accusé de nous laisser complètement de côté depuis un mois... Il a prétexté une absence qu'il a dû faire pour recueillir une petite succession. Entre nous, je crois qu'il y a une femme dans son cas et qu'il nous oubliait à roucouler. C'est un homme à bonnes fortunes... Il m'a accompagné jusqu'à la porte du cercle ; je le regardais au grand jour : il est vraiment très joli garçon.

Et comme je ne répondais rien, Jean a ajouté :

— Je l'ai invité à déjeuner pour demain.

Est-ce bête ? Ce garçon que je n'aimais plus, qui s'est plutôt mal conduit avec moi, cela m'a fait plaisir de savoir qu'il allait revenir, qu'il s'assoirait à notre table, comme autrefois, que je le verrais, que je l'entendrais parler et rire. Et puis, j'étais satisfaite de n'être pas revenue la première. Mon mari s'est spontanément chargé de le ramener : c'est plus convenable ainsi, me semble-t-il.

J'ai songé à ce retour toute la soirée, et ce

matin, en me réveillant, c'est la même pensée qui m'est venue d'abord. J'ai donné à la composition du menu, à la surveillance de la cuisinière, des soins auxquels je n'étais plus accoutumée depuis la rupture : Jean a si peu d'exigences!... Ensuite, j'ai fait ma toilette, et je confesse que j'y ai mis quelque coquetterie... Heureusement, à ma taille on ne voit encore rien de ma grossesse; j'ai seulement la poitrine un peu plus forte; mon teint est toujours aussi clair.

Ludovic est arrivé quelques minutes avant midi. La femme de chambre l'a fait entrer au salon, puis est venue me dire avec son accent d'autrefois, que j'ai reconnu, et qui m'a réjouie comme si je récupérais un morceau perdu de ma vie :

— M'ame... C'est m'sieu Ludovic.

— Prévenez Monsieur qu'il aille lui tenir compagnie, ai-je répondu. Je serai prête dans un instant.

La vérité, c'est que j'étais prête, mais je ne voulais pas me trouver du premier coup seule à seul avec Ludovic.

Je suis descendue juste au moment du dé-

jeuner. Jean et Ludovic causaient amicalement. En me voyant entrer, Ludovic s'est arrêté au milieu d'une phrase; il m'a semblé qu'il pâlissait. Nous nous sommes donné la main; j'ai annoncé que le déjeuner nous attendait, et j'ai pris son bras. Dans le corridor, il m'a serrée vivement contre lui... Jean nous suivait.

Le déjeuner n'a pas été très gai. Jean s'obstinait à vouloir faire expliquer à son ami les motifs de son mois d'absence; il les attribuait toujours à quelque histoire de femme; naturellement Ludovic n'osait pas dire oui devant moi. Puis Jean s'est mis à faire des allusions à mon état; il s'en réjouissait; je souffrais qu'il se rendît ainsi ridicule. Enfin, la conversation est tombée sur une grande affaire de Bourse; l'un soutenant que les mines d'or du sud de l'Afrique étaient un excellent placement, l'autre, qu'elles ne valaient absolument rien... Je n'avais pas d'opinion là-dessus; je ne parlais pas; j'observais Ludovic. Quel joli garçon! comme il a de beaux yeux, de belles dents, des mains fines! comme il est élégant, surtout à côté de mon pauvre Jean, qui ne se soigne plus du tout! Franchement, si Bébé doit res-

sembler à l'un des deux, je préfère que ce soit à Ludovic. Et pour qu'il lui ressemble, je me suis mise à le regarder fixement...

Quand le déjeuner a été terminé, mon mari a dû partir pour la Bourse, presque aussitôt. Ludovic voulait le suivre, par discrétion : mais Jean a insisté pour qu'il demeurât à me tenir compagnie, lui qui n'a rien à faire de sa journée. J'ai lu dans les yeux de mon ancien ami une interrogation, une prière assez humble : et mes yeux lui ont répondu : Reste !

Nos premiers moments de solitude, au salon, ont été silencieux et embarrassés. Un roman d'Albert Delpit, *Thérésine*, que je viens d'achever et qui m'a fait beaucoup pleurer, était sur la table. Je l'ai pris, et j'ai demandé distraitement :

— Avez-vous lu cela ? C'est très joli.

Mais lui ne m'a pas répondu. Il est venu s'agenouiller près de moi, a détaché mes mains du livre qui a glissé par terre, et s'est mis à les couvrir de petits baisers pressés, pressés, en murmurant seulement mon nom : « Simone ! »

Et je m'apercevais, à sentir ses lèvres sur ma main, que j'étais heureuse de l'avoir tout contre

moi, que sûrement, sûrement nous n'avions pas fini de nous aimer, et que l'avenir nous gardait encore du bonheur... Lui, s'exaltait, et se croyant sans doute revenu au bon temps d'autrefois, perdait la tête. Quand j'eus réussi à le faire tenir tranquille, assis à côté de moi, nous causâmes gentiment. Il me dit qu'il avait bien souffert de notre mois de séparation; je lui dis que j'en avais bien souffert aussi. Ce n'est pas vrai; nous n'avons pas souffert, nous le savons : mais ce qui est vrai aussi, c'est que nous souffririons à présent de nous séparer à nouveau... Puis il m'a demandé avec embarras comment Jean avait accepté ma grossesse.

— Je lui ai persuadé, ai-je dit, qu'il avait commis ce péché un soir qu'il était rentré très tard, après un dîner de Sainte-Barbe.

Ludovic a cru cela. L'a-t-il cru ?... Il a fait semblant, du moins.

Et alors nous avons parlé de Bébé. Il me questionnait curieusement sur ce que j'éprouvais; je devinais qu'il était tout de même content, comme tous les hommes, du reste, content et un peu fier d'avoir un enfant. Nous nous embrassions bien fort, à certaines phrases. Si j'avais été plus

sûre de n'être pas dérangée, je ne sais trop ce qui se serait passé... Et comme je sentais ma volonté s'en aller, j'ai mis Ludovic à la porte, en lui promettant d'aller le voir demain matin.

Maintenant que je suis seule, le trouble de cette reprise d'amour n'est pas calmé. Je voudrais quelqu'un auprès de moi pour me caresser, pour me parler tendrement.

... Mais, tout de même, je suis bien contente que Ludovic aime Bébé à l'avance. Heureux Bébé! je prévois qu'il aura véritablement deux papas.

V

MATERNITÉ

... Pour la première fois depuis hier, depuis mon accouchement, j'ai obtenu d'être laissée seule, avec Bébé près de moi. J'ai dit que je me sentais bien, que je voulais profiter de ce que la fièvre me quittait pour écrire à maman. En réalité, j'avais envie de causer sérieusement avec moi-même, d'être un instant débarrassée du docteur, de la nourrice et surtout de mon mari.

Mon mari! Il a été bien excellent, pourtant, le cher garçon, pendant ces dernières épreuves. L'ai-je assez tourmenté, depuis des mois, avec mes bizarreries d'humeur! Il souriait toujours,

affectueusement, presque paternellement, comme si mes caprices le réjouissaient, en lui rappelant chaque fois que j'allais être mère, qu'il y aurait bientôt un petit être nouveau dans la maison, remuant, criant, vivant, — un petit être qu'il avait fait.

Car, pas un instant, le pauvre Jean n'a conçu de doutes sur sa paternité!

Et j'avoue que sa confiance, sa joie m'irritaient. Tous ses mots de tendresse et d'espoir revêtaient, du fait de son erreur, un aspect comique, ridicule, qui me les faisait prendre en haine, et un peu aussi celui qui les disait. Croirait-on que cette exaspération nerveuse a failli, deux ou trois fois, m'arracher mon secret? Oui, deux ou trois fois, j'ai failli lui crier :

— Tais-toi! Ce n'est pas de toi que je suis enceinte; c'est de Ludovic, entends-tu? De Ludovic, Ludovic, Ludovic!...

Et je me pelotonnais en boule dans ma chaise longue, pour ne plus entendre ce que me disait Jean, pour bien penser à l'absent...

C'était lui, pendant ces longues heures d'im-

mobilité et de claustration, lui, le vrai père, que j'aurais voulu près de moi; il m'aurait distraite et calmée en prononçant ces mêmes paroles qui me semblaient grotesques, presque odieuses, dans la bouche de Jean. Mais il était loin, lui. Comme chaque hiver, il avait quitté Paris; il est à Nice, à Cannes, à Hyères; je ne sais même pas où. Car il ne m'écrit pas, par prudence, dit-il. Il prétend que les lettres adressées à une femme mariée sont infailliblement découvertes par quelqu'un de la maison : les domestiques ou le mari. Sage réserve, peut-être; mais quelle désolation pour moi, pendant que j'étais énervée et malade, de ne recevoir aucune nouvelle du père de mon bébé!... Oh! l'horrible, l'horrible aventure, au fond, que la maternité dans l'adultère!...

Celles qui n'ont pas passé par là ne peuvent imaginer les souffrances qu'on endure. La joie d'être mère, lorsque l'enfant est encore une petite chose qu'on ne saurait aimer, n'est-ce pas surtout de sentir que le frisson de tendresse reçu de l'Ami s'est réalisé, s'est fait chair dans nos entrailles, qu'un peu de lui-même palpite en nous? Et l'on voudrait alors se réfugier dans ses bras, lui dire :

— Vois comme je suis nerveuse, comme j'ai mal, comme j'ai envie de pleurer!... C'est ton baiser, mon aimé, qui me travaille mystérieusement. Reprends-moi, serre-moi contre toi. Caresse-moi, embrasse-moi, console-moi. Je souffre à cause de toi; mais j'aime cette souffrance qui me vient de ce que nous nous sommes bien aimés!

Hélas! dans la maternité adultère, l'homme qui s'agite autour de notre souffrance, qui se fait honneur d'avoir, en nous, fait regermer sa propre vie, ne nous est rien, en tant que mère. Les propos de consolation ou de tendresse qu'il nous tient nous sont aussi indifférents que ceux du médecin, et encore le médecin ne les aggrave-t-il d'aucune prétention paternelle... Chaque mot que l'autre nous dit, où perce cette prétention odieuse, blesse les fibres les plus délicates de notre cœur; c'est un outrage à l'ami absent, une sorte de tentative de vol commise sur l'enfant, qui ne lui appartient pas, après tout... Et il faut refouler l'envie qu'on a de crier la vérité; pauvre être infirme qu'on est à ces moments-là, il faut encore se surveiller, être prudente!...

... J'ai largement payé, par ces derniers mois de grossesse, en tête-à-tête avec mon mari, les joies de mon infidélité.

Maigres joies, du reste! Quand j'y repense, je me moque de moi-même, ou bien je pleure!

Il faut que mon cœur ne soit pas pareil au cœur des autres femmes, ou bien qu'une malechance unique ait présidé à mon aventure. Car je ne puis pas croire que cette chose chantée par les poètes, décrite obstinément par les romanciers : l'amour adultère, soit la fonction bi-hebdomadaire que j'ai exercée durant six mois avec Ludovic.

Sur ma conscience, sur la tête de ma fille nouveau-née, je jure que ces six mois ne m'ont pas fait connaître une sensation de bonheur capable de payer la déchéance que j'acceptais et le danger que je courais. Le mariage, au moins, m'avait donné d'abord l'illusion d'être tendrement aimée; et maintenant encore, je sens bien que Jean me garde, malgré tout, l'affection la plus sérieuse que j'aie rencontrée hors de ma famille... Tandis que Ludovic!... Du premier jour

au dernier, je n'ai pas songé un instant à lui demander de la vraie tendresse, du dévouement; j'étais pour lui une distraction appréciée, voilà tout... De mes visites avenue Montaigne, il reste à l'actif des souvenirs quelques minutes de libertinage! — Je les goûtais alors, puisque, malgré l'affreux vide où cette liaison laissait mon cœur, j'y retournais!... Aujourd'hui, la souffrance morale, la douleur corporelle ont sans doute anémié mes sens... Car c'est avec dégoût, avec horreur presque, que je me souviens de cette prostitution...

J'ai retiré ma fille de son berceau; j'ai pris dans mes mains ce rouleau de chair et de langes; je lui ai parlé; je lui ai dit :

— Pauvre petite! te voilà venue au monde bien tristement, avec l'estampille d'un mensonge. Tu es née du caprice combiné d'un Parisien égoïste et d'une Parisienne désœuvrée... Je vois bien que, par bonheur, leur accouplement t'a fait un corps solide et sain : mais quelle âme t'aura-t-il faite, hélas! Nous ne pensions guère à toi le jour où nous t'avons conçue! Oh! pauvre

petite! maintenant que tu es née, je t'aime bien tout de même, et je voudrais me faire pardonner de toi toutes ces saletés compliquées qui t'enveloppent, dès ta naissance, plus étroitement que tes langes. Je t'élèverai de mon mieux, je te le promets. Je redeviendrai chaste, auprès de toi, pour que tu puisses respecter ta mère, quoiqu'elle ne mérite guère ton respect. Je m'efforcerai de te donner le goût de la vie simple et régulière : entre le libertinage et toi j'accumulerai tous les obstacles : surveillance étroite, conventions mondaines, religion... J'aime mieux que tu sois bornée, bourrée de préjugés, bigote, — pourvu que tu restes ce que ta mère n'est plus : une honnête femme!...







Le Petit Bordeaux



Le Petit Bordeaux

Mademoiselle Étiennette Leclerc (quatorze ans) à mademoiselle Clémentine Jouassier (même âge).

Il ne faut pas me gronder, ma petite Clément chérie, si je ne t'ai pas écrit depuis les prix du Conservatoire, cette séance où nous avons eu ensemble une si belle crise de nerfs, grâce à la rosserie du jury. Faut-il que ces serins-là n'aient pas de cœur, hein? pour faire pleurer des yeux comme les nôtres! Enfin, j'espère que tu es consolée à présent; moi, c'est fait. Un accessit de plus ou de moins ne vaut pas

une once de bile; d'autant qu'on ne m'ôtera pas de l'idée que notre avenir, à toi comme à moi, n'est pas dans le piano.

Où en étais-je? Ah! je te disais que je n'avais pas pu t'écrire plus tôt. C'est la faute à la tournée Machard, qui a commencé juste en même temps que les vacances, et dont fait partie la grrrande cantatrice Fausta Leclerc, ma sœur, que tu connais. Ma mère la suit, naturellement; elle dit que c'est plus convenable; ça dépend des points de vue, n'est-ce pas? La vérité, c'est qu'avec son caractère, Fausta n'a jamais pu garder une bonne pendant vingt-quatre heures; il n'y a que maman qui tienne le coup. Quant à moi, on m'a emmenée aussi, parce qu'on ne pouvait pas me laisser dans la rue, je pense; mais on ne perd pas une occasion de me rappeler que je coûte gros sans rien gagner; et je voyage en troisièmes avec maman, tandis que Fausta « se carre en sleeping-car », comme chantait Chose.

Nous avons déjà fait Orléans (pas gai, Orléans!), Angoulême (très gentil), Bordeaux et Toulouse. Oh! Bordeaux, par exemple, tout à fait chic! Des gommeux, des toilettes, des maga-

sins, un théâtre grand comme la Bourse. Toutes les cocottes ont un hôtel boulevard de Caudéran, ma chère! Voilà une ville qui me plairait pour y rester! Pleine de jeunes gens, d'abord. Ils disent qu'ils vendent du vin : c'est possible; mais alors ils se relèvent la nuit pour en vendre, car, le jour et le soir, tout le temps la grande fête...

Un de ces négociants extraordinaires, nommé Julien Colayrac, vingt-sept ans, l'air d'en avoir dix-neuf, mignon comme un amour, capitonné de billets de banque, s'est épris de la grrrande cantatrice Fausta Leclerc au cours d'une représentation du *Roi d'Ys*...

Comme, bon gré mal gré, il faut suivre le père Machard dans ses pérégrinations (cinquante mille francs de dédit; mince, alors!), — Fausta a emmené son amoureux avec elle à Toulouse, où nous sommes pour le quart d'heure. Nous faisons, elle, lui, maman et moi, un petit ménage à quatre, gentil comme tout. Pendant ce temps-là, on continue d'ailleurs à vendre les vins de la marque Julien Colayrac, rendus à domicile, logés en fûts ou en bouteilles, à volonté. Qui est-ce qui les vend? Mystère.

Or, tu n'as pas été sans remarquer que ma chère aînée est horriblement jalouse de moi. Elle a beau répéter sur tous les tons que je suis une gamine, que j'ai les mains rouges, que je n'ai pas de poitrine, que j'ai une grande bouche, etc..., elle est bien obligée de s'avouer *in petto* que je commence déjà à être plus jolie qu'elle; et ça la vexe! tu ne peux pas te faire une idée comme ça la vexe. Depuis que « le Petit Bordeaux » (c'est le nom d'amitié que maman a donné au jeune Colayrac) demeurait chez nous, Fausta était très rosse avec moi. Elle faisait tout le temps, devant Julien, des remarques désobligeantes sur mon compte : « Cette petite est plate comme une planche; » — « cette petite se peigne avec un clou, » — « cette petite s'habille comme une mendiante » (je voudrais bien voir les robes qu'elle avait à mon âge, la grrrande cantatrice). Moi, ça a fini par m'agacer. L'autre semaine, j'ai pris ma sœur à part et nous avons eu l'entretien suivant :

— Est-ce que tu as l'intention de continuer à me chiner devant « le Petit Bordeaux ? »

— J'ai l'intention de faire ce qui me plaira.

— Alors tu continueras?

— Je continuerai.

— Tu as donc bien peur qu'il ne s'aperçoive que je suis mieux que toi?

(Ici ma chère aînée a affecté la plus vive gaieté.)

— Mieux que moi? Il aurait du goût, vraiment... Est-ce que tu te figures que tu tires à conséquence, gamine?

— Je me figure que s'il me passait par la tête de te chiper ton « Petit Bordeaux, » ça ne me serait pas difficile.

— Eh bien, essaye!

— C'est entendu.

A partir de cette conversation, comme de juste, ma sœur m'a encore plus maltraitée qu'avant, devant Julien. Moi j'ai tout enduré avec une douceur d'ange, et j'ai fait celle qui est triste, triste parce qu'elle a un grand chagrin secret. De temps en temps, à table, quand le « Petit Bordeaux » me regardait, il trouvait mes yeux fixés sur lui (les *yeux de vierge,* tu sais, ceux que nous nous amusons à faire à Ambroise au Conservatoire, pour troubler ses nuits). Et je baissais bien vite les

paupières, comme si j'avais été surprise en flagrant délit d'adoration... Ça a fini par l'intéresser, ce jeune homme. Ajoute à cela les petits moyens vulgaires, très faciles à employer puisque nous vivons « sous le même toit; » j'entends les jarretières rajustées quand on sait qu'*il* regarde, montrer ses cheveux défaits (les miens sont jolis, tu les connais...). Même une fois, je me suis laissé surprendre par Julien au moment où je m'habillais... Ah! dame! ça a paru lui faire de l'effet : il a hésité un instant; je le voyais dans la glace sans qu'il s'en doutât; j'ai cru que ça y était... Eh bien! non, ma chère. Il a eu peur de la correctionnelle, je pense. Il s'est sauvé, et sais-tu ce qu'il a fait? Il a été trouver Fausta dans sa chambre... « Faut-il que les hommes soient polissons! » comme dit maman.

N'importe, ça commençait à mordre. Quand je me trouvais là, il n'osait plus embrasser ma sœur; il était gêné, ce garçon; il était distrait aussi. Puis il s'est rapproché de moi pendant les représentations, dans la loge et dans les coulisses, lorsque Fausta était en scène. A ces moments-là, il est tranquille du côté de Fausta. et,

quant à maman, tout le temps que sa fille chante, elle est hypnotisée; on lui piquerait des épingles dans les tibias qu'elle ne s'apercevrait de rien. Il s'est mis à me questionner, à me demander pourquoi j'étais triste, à risquer des compliments... Moi, je répondais par des soupirs, par des monosyllabes, quelquefois par une larme furtive que j'écrasais nerveusement dans le coin de mon œil. Au bout de quelques séances, j'ai fini par lui avouer la cause de mon « chagrin secret » : et ce qu'il a coupé, ma chère! Il terminait mes phrases!... En substance, je lui ai dit ceci : — Que j'étais très malheureuse chez moi, non pas parce qu'on m'habillait comme une Cendrillon, qu'on me faisait faire les courses du ménage, qu'on me donnait une gifle de temps à autre, — mais parce que je vivais des débordements de ma sœur et des complaisances de ma mère, — situation qui répugnait à mon âme délicate. J'étais bien décidée, lui disais-je, à quitter mes parents indignes le plus tôt possible, et à me réfugier dans un couvent où, d'ailleurs, la vocation m'appelait.

— Au couvent! interrompit « le Petit Bor-

deaux » ... Vous voulez renoncer au monde ? Vous n'aimez donc personne ici-bas ?

— Si, répondis-je à cet aimable jobard ; j'aime quelqu'un..., mais celui que j'aime ne pense pas à moi.

En prononçant ces mots je fixais sur lui mes yeux de vierge, les *yeux pour Ambroise.* Il a compris, il m'a prise dans ses bras ; il m'a couverte de baisers (même qu'il embrasse très bien, dirait maman). Il m'a déclaré que mes scrupules m'honoraient (je te crois), qu'il voulait être l'instrument de mon rachat, qu'il me mettrait dans un couvent pour achever mon éducation, qu'il me demandait seulement de continuer à l'aimer un peu, parce que lui m'adorait.

— Et Fausta ? soupirai-je...

— Fausta ? Elle n'est pas digne de dénouer vos souliers, mon enfant... Fausta est un passe-temps pour moi. Jamais je ne l'ai prise au sérieux !

Cette petite scène se passait précisément dans la loge de la grrrande cantatrice. Or, en ce moment, celle-ci, qui jouait Brunehild, de *Sigurd,* remontait dans sa loge pour se dépouiller « des présents de Gunther, » échanger ses oripeaux

rouges de reine contre la blanche robe de la Walkyrie, et se munir de

..... La verveine et la sauge pourprée
Qui rompent les enchantements.

Elle entra précisément à l'instant où « le Petit Bordeaux, » sans doute afin de commencer tout de suite l'œuvre de mon rachat, devenait entreprenant.

Tu vois d'ici l'effet : colère de Brunehild, crise de nerfs, maman qui arrive, le régisseur qui crie : — « Madame Fausta, en scène ! vite, vite ! » Fausta qui lui répond par un mot bref et héroïque, — et sur la scène, Sigurd, navré de ne pas voir revenir la Walkyrie, rentrant dans la coulisse, après avoir dit au public : « Je ne sais pas ce qu'elle fait là-haut, cette grue-là. » Les Toulousains, qui ont la tête chaude, se sont fâchés, et on a été obligé de baisser le rideau.

Et après ? diras-tu, petite Clément.

Après, tout s'est arrangé, naturellement. Fausta et Julien se sont réconciliés ; moi, maman m'a flanqué une tournée en rentrant, mais une tournée comme je n'en ai jamais reçu de pareille dans

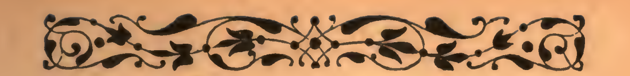
les meilleurs jours. Ça ne fait rien; j'ai eu du plaisir pour mon argent. La grande cantatrice ne me rase plus avec mes cheveux dépeignés, ma gorge plate, mes mains rouges; maman elle-même, calmée à présent, me tire l'oreille quand elle est de bonne humeur et me dit avec un rire satisfait : « Cette gamine, c'est qu'elle fait déjà ce qu'elle veut des hommes! Tu n'as pas honte, à ton âge? attends au moins que tu aies seize ans révolutionnés! »

... Quant à Julien, il a promis à Fausta et à maman d'être sage. Mais nous nous bécottons tout de même un peu dans les coins noirs.

C'est amusant.



Derniers Conseils



Derniers Conseils

Madame de Guyonnet à monsieur Paul Chamberlan.

JE suis rentrée à Paris hier, mon aimé, de cette petite plage hollandaise où j'ai fait une saison mélancolique : et voici que ce matin — (quelques amies invitées à déjeuner, pour potiner bien vite) — j'apprends que vous vous mariez... Je ne vais pas ajouter, comme dans la romance : « Tu sais que j'en vais mourir!... » Mais tout de même, je suis un peu triste.

Je suis triste parce que vous me quittez; je le suis davantage, je crois, parce que vous avez préparé silencieusement et sournoisement votre projet, sans en rien dire à votre vieille amie... Quoi! cinq ans de vie plus étroitement commune, à coup sûr, que celle dont vous vivrez avec votre femme (car, si nous ne nous voyions pas tous les jours, au moins avions-nous chaque fois quelque chose à nous dire), — cinq ans de bonne tendresse où j'ai partagé vos demi-joies et vos demi-chagrins d'homme du monde, ne valaient-ils pas un peu de franchise et de confiance? Au lieu de m'écrire, tous ces derniers jours, de jolis petits bouts de lettre jésuitiques où vous persistiez à m'embrasser sur les lèvres, en post-scriptum (qu'eût dit votre fiancée, cher?), ne pouviez-vous venir à moi, visage découvert, et me déclarer simplement : — « Jeanne, je fais une fin... Je me marie... Mais comme vous êtes la personne qui me connaît le mieux et qui m'aime le mieux ici-bas, je veux vous consulter avant toute autre?... »

Et bien, mon beau Paul, demandée ou non, vous n'échapperez pas à ma consultation... Puisque

me voilà, de par votre abandon, réduite à jouer les mères, — je prends mon rôle au sérieux, et je vais, s'il vous plaît, vous donner en même temps que mon avis sur votre mariage mes pronostics sur son avenir.

Il me semble que, lorsqu'on se marie, il faut assurément examiner avec attention le compagnon de route qu'on choisit, mais qu'il est avant tout indispensable de s'examiner soi-même. Avez-vous fait ce petit examen particulier?

Regardez-vous dans une glace, — mais regardez-vous sérieusement, en critique, et non pas de ce coup d'œil satisfait que je vous ai vu tant de fois jeter sur les miroirs au moment où, ganté et le chapeau déjà mis, vous alliez sortir... Regardez bien. Vous voyez un homme d'une prestance irréprochable, un peu chauve, les yeux légèrement troubles, la peau imperceptiblement fanée, quelques rides aux tempes, — toutes ces petites misères sauvées d'ailleurs et, mon Dieu, presque cachées, grâce à l'hygiène et à la tenue. De même l'estomac est un peu capricieux; le sommeil un peu fugace; les névralgies surviennent

une ou deux fois par semaine. N'importe : vous êtes, à tout prendre, ce qui s'appelle un homme « jeune *encore.* » Voilà pour le physique.

Au moral, vous êtes intelligent, vous avez l'esprit de tout le monde (de tout *notre* monde, si vous voulez), — mais vous êtes remarquablement paresseux, et par suite fort ignorant. Combien de fois, cher, vous ai-je servi de dictionnaire, d'atlas et de précis d'histoire, — moi qui ne suis qu'une pauvre femme serinée au couvent! Vous l'avouïez très gentiment, du reste; à ce point que vous faisiez presque toujours votre correspondance quand j'étais près de vous, pour lever vos doutes sur l'orthographe et les départements. Vous souvenez-vous de *Cauterets (Pyrénées-Orientales!)?* Vous écriviez cela à un ministre! Ah! le bon temps... J'ai envie de pleurer en y repensant!

D'autre part, vous possédez un cœur ordinaire, un cœur ni mauvais, ni bon, — plutôt pas mauvais. Comme la plupart des hommes, vous êtes capable de toutes les manifestations du dévouement pour une drôlesse qui vous couvrira de ridicule, — tandis que vous exploiterez avec un égoïsme inconscient et féroce une honnête

femme dont vous ne mettrez pas en doute l'amour et la fidélité. Mais, je le répète, la plupart des hommes sont ainsi. Vous, vous avez, de plus que les autres, une qualité qu'il faut noter : vous êtes *gentil*. Oui, gentil. Je ne trouve pas d'autre mot, et c'est bien cela que je veux dire. Vous avez des façons aimables, je ne sais quoi de caressant qui illusionne et qui captive quand on est près de vous; vous savez dire le mot qu'il faut pour être cru sincère, faire le compliment qu'il faut pour flatter. Vous trahissez le sourire aux lèvres, l'amour dans les yeux et, ma foi! peut-être dans le cœur. Je viens de relire les cinq ou six billets que j'ai reçus de vous à Scheveningen, — les derniers, écrits pendant que vous faisiez votre cour. — Il y a des fautes d'orthographe; mais n'importe, ils sont charmants.

... Tel est, en somme, l'époux qui va être proposé à l'admiration et à l'adoration de Mlle Claire Lavalette. Je vous entends d'ici me répondre d'un ton piqué :

— Que diable! ma chère, ne dites pas tant de mal de cet époux. Il ne vous a pas déplu à vous-même, il me semble!

— C'est vrai, Paul, vous m'avez plu; je ne cacherai même pas que j'ai été, comme vous dites, « très emballée sur vous. » Mais n'oubliez pas qu'en cet heureux temps, vous étiez jeune, jeune tout court, entendez-vous, et non pas « jeune *encore.* » Vous étiez un fort joli garçon, très solide, très ardent, la peau fraîche, l'œil vif, infatigable à tous les genres de sport... Vous aviez encore une espèce de virginité d'âme, un peu fripée, c'est vrai, tout de même capable de figurer honorablement à votre apport. J'ai été, mon cher, votre première « femme du monde. » Aujourd'hui, dame! toutes ces qualités se sont atténuées; je crois même qu'il en est de disparues. Moi, je ne vous en aimais pas moins, parbleu! Je vieillissais avec vous; vous étiez toujours le Paul du premier jour; il faut un choc brusque comme celui que je reçois pour me réveiller, me faire faire de vous un examen dont, hier, j'aurais repoussé même la pensée. En un mot, ce que j'aime en vous, aujourd'hui, c'est notre jeunesse, c'est notre amour.

Mais Elle, mon ami aimé? *Elle,* la petite pensionnaire toute fraîche issue du couvent de

l'avenue Hoche, qu'espère-t-elle, qu'attend-elle de vous? Tout justement ce que j'ai trouvé en vous quand je vous ai aimé, — ce que je vous pardonnais de n'avoir plus parce que vous l'avez dépensé avec moi : la jeunesse!... Elle vous demandera tout ce que vous m'avez donné, — tout ce que vous êtes hors d'état de lui donner, — puisque c'est moi qui vous l'ai pris : c'est-à-dire le goût de l'amour, l'insouciance de l'avenir, la fraîcheur physique, la gaieté. Et vous lui offrirez un amant délabré, tenant de ses baisers une comptabilité soucieuse, fermement résolu à faire passer l'hygiène avant l'amour, blasé d'ailleurs sur les femmes et ayant le plaisir ultra-mélancolique. Ne dites pas non! Si nous avions encore l'amour gai, c'est que nos souvenirs nous grisaient; c'est qu'il traînait tant d'éclats de rire, tant de francs baisers échangés de vos lèvres aux miennes, naguère, — dans votre cher petit appartement de la rue Ballu, — que nous n'avions point de peine à nous y retrouver jeunes! C'est pour cela que vous me reveniez toujours, ô coureur, après vos essais d'infidélité : et si vous aviez un peu raisonné vos sensations, vous vous seriez depuis

longtemps aperçu que je suis pour vous désormais la seule maîtresse possible.

Donc, qu'arrivera-t-il? Je connais à peine votre future : vous me rendrez ce témoignage que je n'ai pas cherché à vous en dire du mal, ce qui aurait pu me tenter. Mais quelque honnête et résignée qu'elle soit, l'éternel malentendu des mariages du monde va intervenir entre vous deux : elle, n'ayant pas encore aimé, vous, incapable d'aimer en dehors d'une vieille habitude. Je sais bien que vous ferez l'essai loyal de la tendresse conjugale, — mais je vous prédis que vous échouerez : le plus beau mari du monde ne peut donner que ce qu'il a, et vous n'avez plus la seule chose dont se soucie votre femme : l'amour jeune. Cependant, comme Claire Lavalette a, je veux le croire, l'âme honnête, elle essaiera de vous aimer tout de même, sinon pour le contentement physique que vous serez hors d'état de lui donner, au moins pour votre cœur et pour votre esprit. Mais que voulez-vous? Si la pauvre enfant n'est pas une petite cruche, elle n'ira pas longtemps sans connaître votre égoïsme irrémédiable et votre ignorance de tout ce qui

doit s'apprendre... Elle s'avouera que son mari est un être moral comme la Nature en fabrique à la douzaine : qu'il n'a jamais dû posséder qu'une supériorité : celle d'être plus jeune que les gens de trente-cinq ans quand il en avait vingt-cinq : et celle-là, hélas! il ne l'a plus!... De votre côté, votre femme, qui ne parlera pas la même langue que vous, dont la jeunesse troublera votre repos comme un reproche alors même qu'elle sera muette et ne demandera rien, — votre femme vous ennuiera : vous la fuirez. Ainsi, vous renoncerez, au bout d'un temps plus ou moins long, à l'entreprise si laborieusement commencée : elle se mettra en campagne pour trouver quelqu'un qui soit pareil au *vous* d'autrefois, au *vous* que j'ai aimé..., et vous, dame..., mon cher Paul, — vous reviendrez tout doucement à l'ancienne habitude, qui vous attendra.

Hé oui! vous me reviendrez, j'en suis sûre : et c'est cette certitude qui m'empêche d'être trop malheureuse aujourd'hui. Car, pourquoi le nier? Je suis un peu nerveuse en pensant à cette petite qui va vous tenir bientôt dans ses bras maigres, et que vous allez vous efforcer d'aimer pendant

quelques semaines... N'importe : je suis rassurée sur l'avenir. Mariez-vous, mon bon ami, tâchez d'être heureux ; je vous le permets. La seule chose que je vous demande, au nom de notre vieil amour, qui fut bien bon, n'est-ce pas ? c'est de penser tout de suite à moi le jour où vous serez décidé à tromper votre femme...

A quoi bon tenter des épreuves que vous savez d'avance inutiles ?... Croyez-moi, Paul, — dans votre intérêt comme dans le mien, — réservez à votre vieille amie votre première infidélité.



Le Revenant

TABLETTES D'UNE PROVINCIALE



Le Revenant

TABLETTES D'UNE PROVINCIALE

---

10 juin.

Hélas, qu'on est donc peu maîtresse de son cœur, et qu'on se connaît mal! Certes, je savais bien que le souvenir de Pierre vivait toujours en moi; j'aimais à me persuader qu'il n'y avait point de crime dans son culte persistant, puisqu'il me rappelait une faute unique, et si vieille, et qui n'avait pas eu ni jamais n'aurait de lendemain. Je me plaisais même à appeler du nom de remords ce souvenir ineffaçable qui, depuis dix ans et plus, ne m'a pas un seul jour abandonnée, qui m'a

hantée, possédée secrètement, sous mes calmes apparences de femme et de mère pareille aux autres. Souvenir d'amertume et de déchirement, je l'offrais à Dieu, en expiation de mon péché... Et voilà qu'un incident inattendu me découvre l'involontaire hypocrisie de ma conscience... Il a suffi d'un mot de mon mari : « Le général de Givry vient nous inspecter la semaine prochaine, » pour rouvrir la cicatrice et rendre la blessure cuisante comme autrefois... Pierre va revenir! Quelques jours encore et je le verrai ici, dans cette même ville où, lui parti, je suis demeurée onze années sans l'oublier un instant; où, — je m'en rends compte aujourd'hui, — j'ai vécu en l'attendant.

Une palpitation d'émoi, extraordinaire, inouïe, soulève ma poitrine à cette pensée. Ah! je suis une mère de famille indigne! Cet émoi n'est pas de la honte, ni du remords, ni de la peur... C'est le même qui m'exaltait autrefois, quand je rencontrais le capitaine de Givry dans un salon, ou quand je le croisais dans la rue, gris de poussière, ramenant sa compagnie au quartier après une marche matinale.

Je sais le vrai nom de cet émoi. Mais je n'ose pas le dire.

16 juin.

Comme tout est demeuré invariable autour de moi depuis cette époque troublée! Dois-je m'étonner si, dans ce milieu immobile, mon cœur aussi n'a pas changé, est resté mon cœur de jeunesse, malgré les années?

Depuis onze ans, mes après-midi se sont passées l'une pareille à l'autre, auprès de cette fenêtre de ma chambre qui donne sur l'Esplanade déserte. Elles se sont passées à travailler, à lire, parfois à recevoir la visite de quelques amis, toujours les mêmes. A la même heure, chaque jour, mon mari est entré dans ma chambre, revenant de l'intendance, et m'a embrassée sur le front. Comme au temps où Pierre de Givry m'aima, la maison est vide, car mes deux fils, nés en son absence, sont à La Flèche à présent...

Et la chambre est la même aussi. J'ai tenu à ce que pas un meuble, pas une tenture n'en fussent

changés. M'y tenant chaque jour de longues heures, je rêvais mieux à l'absent dans ce décor familier... Voici la porte par où il entra la veille de son départ, la chaise où il s'assit, en face de moi, assise dans cette même bergère. Un peu de rougeur animait ses joues mates; si maître de lui, sa voix tremblait pourtant en me disant les mots qui me transpercèrent, m'ôtèrent toute force de résistance :

— Je viens vous faire mes adieux. Je pars demain.

... Tout à l'heure, les yeux clos, renversée sur le dossier de la bergère, une hallucination nette comme la réalité m'a fait revivre cette scène. J'ai vraiment reçu dans l'oreille le choc de ces cruelles syllabes, et dans le cœur le froid mortel qu'elles y jetèrent... J'ai senti Pierre à mes genoux, me parlant avec une tendresse passionnée, me suppliant de tout quitter pour le suivre : j'ai senti le frôlement de ses mains, le goût de ses lèvres...

Oh ! mon Dieu, soutenez-moi ! Quand je serai de nouveau devant lui, que vais-je devenir ?

Même date, le soir.

Le passé m'obsède maintenant et me possède. Je ne résiste plus. Je m'abîme dans le souvenir de ma faute, et c'est affreusement doux... Oui, je me l'avoue à moi-même, durant les onze années échues, sous le masque de mon remords, je n'ai pas cessé de l'adorer. Il m'a tenue une seule fois dans ses bras, c'est vrai, et tout de suite nous avons été arrachés l'un à l'autre; mais depuis, chaque jour, chaque nuit, à chaque heure, je n'ai pas cessé de lui appartenir. Et de loin, à l'autre bout de la France, ou là-bas, là-bas, au delà de l'Océan, ma pensée le suivait et le veillait. Ses grades nouveaux, ses citations à l'ordre du jour pendant cette campagne d'Asie, où il conquérait la gloire, ses décorations furent mes succès, à moi. Pauvre isolée dans ce coin de province, j'ai vécu par le rêve la vie aventureuse de l'Absent.

Aujourd'hui, je me demande : « Pourquoi ne lui ai-je jamais écrit? » Ah! bien des fois j'ai commencé une lettre à son adresse..., quelques

lignes seulement : « Pensez à moi; moi, je ne puis vous oublier ! » Toujours j'ai déchiré la page à demi noircie. « A quoi bon ? me disais-je; la vie nous a séparés, jamais elle ne doit nous réunir; nous n'avons que le droit de penser l'un à l'autre, moi, avec remords, lui, peut-être avec tendresse. » De son âme à lui, j'étais bien sûre. Il m'avait trop aimée pour m'oublier jamais !

Le romanesque même de cette possession subite, sans lendemain, a sûrement garanti mon souvenir dans sa mémoire.

La preuve, c'est que, brillant, célèbre, adulé, il ne s'est pas marié. Oh ! le cher fidèle ami !

18 juin.

C'est demain qu'il arrive. Il ne passera qu'une journée dans la ville. L'inspection sera terminée à midi. Il déjeune avec l'état-major; le soir, il dîne à la préfecture. C'est après ce dîner qu'aura lieu la réception où je le verrai.

Maintenant que le moment de l'entrevue approche, je deviens inquiète.

Pierre a gardé dans son souvenir l'image d'une femme de vingt-cinq ans à peine passés. Aujourd'hui, j'en ai près de quarante. Quel chagrin de détruire en lui mon ancienne image, de la remplacer par l'image vieillie d'aujourd'hui.

J'ai cherché dans l'album une photographie de moi, qui date de cette époque, à peu près : En face d'un miroir, j'ai comparé ce portrait à ma figure présente... Je n'ai pas beaucoup changé, assurément, d'autant que je me coiffe toujours de même, et que je varie aussi peu que possible, tout en suivant les modes, la même façon de m'habiller. Non, je n'ai pas changé : ce sont les mêmes traits, c'est la même taille, la même coiffure, le même vêtement..., et j'ai dix ans de plus, visiblement, malgré tout. J'ai tâché de déchiffrer l'énigme de ce vieillissement. C'est la chair de mon visage, je crois, qui, gardant la même forme, semble aujourd'hui une autre substance qu'alors, moins solide, moins vivace... Et mon regard aussi a vieilli de dix ans...

Je ne sais plus si je suis heureuse ou triste de revoir Pierre.

19 juin.

Il est dix heures, je vais partir pour la Préfecture. Je n'ose plus penser à ce qui va m'arriver. Si Pierre allait me demander, comme jadis, de le suivre, de partir avec lui ?... Ce serait la vie brisée sous le mépris du monde... Mais ce serait la vie près de lui, pour qui, seul, je vis vraiment, depuis dix ans... Et que m'importe alors le mépris du monde ?

Oh ! mon Dieu ! soutenez-moi.

. . . .

Même date, la nuit.

On m'a ramenée en voiture, on m'a portée dans ma chambre et dans mon lit, après mon évanouissement... Il m'a fallu subir les soins effarés de mon mari et des domestiques. Enfin, je suis seule.

Il me semble que je viens de faire naufrage, de me noyer, qu'on m'a tirée de l'eau trop tard et que j'agonise lentement...

Comme le testament de mon cœur, je veux écrire le récit de ce qui s'est passé ce soir.

A peine entrée dans le salon de la Préfecture, je l'ai aperçu, reconnu. Il était adossé à une cheminée, causait en souriant avec le secrétaire général et les ingénieurs. Il n'a pas changé, lui! il est toujours élégant et jeune. Ses cheveux seuls sont devenus tout blancs. Bien drus, coupés en brosse, ils semblent le rajeunir encore.

Ah! comme j'aurais voulu m'abattre sur sa poitrine couverte de décorations, et lui dire à l'oreille : « C'est moi! Je t'aime toujours. Me reconnais-tu? »

Mais devant tout ce monde, je me sentais trop troublée pour subir même une présentation. J'allai m'asseoir auprès de quelques amies, et, sans me mêler à leurs conversations, j'observai. Toutes les nouvelles arrivantes se faisaient présenter à l'homme célèbre, qui les accueillait d'un sourire assez indifférent. Pourtant, il a prêté quelque attention au décolletage de la petite Mme Dauzat, à moitié nue, comme d'habitude.

Subitement, ses yeux se sont fixés sur moi. Je défaillais : j'ai pourtant eu la force de ne pas fuir

son regard... Il m'a fixée quelques secondes assez distraitement. Puis il s'est détourné, et, parfaitement calme, a continué à causer.

Était-ce possible qu'il ne m'eût pas reconnue? « Non..., me disais-je... Il m'a regardée sans me voir... Pourtant, il devait bien savoir que j'étais là?... » J'ai cruellement souffert pendant un instant. Le directeur des douanes est venu à moi, s'est assis à mes côtés, m'a dit ses fades amabilités habituelles. Je ne l'écoutais guère. Je regardais le général de Givry quitter la cheminée, s'éloigner vers les salles de jeu. Et j'avais hâte d'être seule.

Je n'y ai réussi que près d'une heure plus tard. Je me suis fait conduire sur la terrasse du petit salon par un des sous-lieutenants de mon mari; je lui ai dit de me laisser là, parce que j'avais la migraine. Un pressentiment m'annonçait que Pierre allait venir... Quelques instants après, de la terrasse, j'entendais sa voix dans le salon, mêlée à la voix pointue de Julie Dauzat.

Toute ma vie, je me rappellerai les moindres syllabes de cette conversation!...

— Est-ce qu'on s'ennuyait déjà ici, de votre

temps, général ? minaudait Julie. Car vous y avez été en garnison ?

— Oui, répliquait Pierre... Une garnison pas gaie, certes. Pourtant, je ne m'y suis pas déplu. J'aimais mon métier. Et, en cherchant bien, on trouvait tout de même de quoi se distraire.

— Des femmes, n'est-ce pas ? Vous avez donc toujours été le même don Juan ?

— Oh ! maintenant, je suis bien rangé... Il faut de très rares rencontres (il baisa la main de Julie) pour me faire oublier mon âge... Capitaine, j'étais moins exigeant. En somme, je me suis assez diverti ici, comme ailleurs.

— Oh! général, fit Mme Dauzat, je vous en prie, dites-moi les noms de vos conquêtes. Je serai si discrète! Et ça m'amuserait tant de savoir des potins sur les matrones d'ici.

— Vous me croirez si vous voulez, répliqua Pierre, mais je serais fort en peine. Tout à l'heure, j'ai passé l'inspection des matrones, comme vous dites... Je n'ai pas reconnu une seule figure. « Il doit y en avoir pourtant quatre ou cinq là dedans, pensais-je, que j'ai vues de près... »

— Mais les noms, général; vous vous rappelez bien un nom ?

Pierre réfléchit un instant.

— Ma foi, non, répliqua-t-il. Du diable si je saurais même dire un nom. En somme, aucune de mes aventures d'ici ne fut notable. Et puis, vous savez, madame, nos amours de capitaine : Sitôt partis, sitôt oubliés...

Et il fredonna le refrain :

Allons, chasseur, remonte en selle,
Fais tes adieux
Tout en piquant des deux!...

. . . .

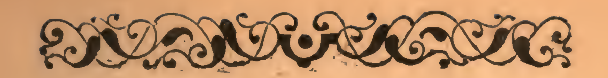
... C'est à ce moment que j'ai perdu connaissance.

Pourquoi suis-je revenue à moi ?

Pourquoi est-ce que je vis ?



Le Vitrail de Saint-Julien



Le Vitrail de Saint-Julien

Madame de Vineuil à monsieur Jacques Lethillier.

Lisez bien cette lettre-ci, mon cher ami. Ce n'est pas le simple petit billet qui fixe à l'ordinaire nos rendez-vous... Ce n'est pas non plus le griffonnage moins sympathique par lequel je vous ai trop souvent, depuis un mois, dénoncé des exigences de couturière ou de modiste. C'est, en deux pages, un petit plaidoyer de défense personnelle et aussi (pardonnez mon pédantisme : M. Bourget nous a toutes perverties!) — une petite leçon de psychologie à votre usage.

Voilà trois mois, cher, que nous nous aimons. Je garde, pour ma part, le meilleur souvenir de la façon dont nos relations se sont nouées. Nous nous connaissions depuis longtemps, vous notoirement homme à femmes, moi mariée à un vieux mari, et par conséquent autorisée par l'indulgence du monde à goûter ailleurs quelques compensations. Je ne m'étais jamais donnée pour une inaccessible vertu; on chuchotait, parfois un peu haut, le nom de mon ami d'alors: quand il m'abandonna pour se marier, on me plaignit assez ouvertement. Vous vous offrîtes à le remplacer, sans grandes phrases, en amant qui sait ce qu'il vaut, qui a, si j'ose ainsi dire, de bonnes références de tendresse. Vous me plaisiez; j'acceptai, plus vite peut-être que je ne l'eusse souhaité moi-même; mais je ne voulais pas jouer les Pénélope, et il se trouva que je vous aimai tout de suite.

Un de mes goûts les plus vifs, — toujours la faute à Bourget, — c'est d'observer sur mon nouvel ami les impressions qu'il ressent, à mesure qu'il me connaît mieux. Il y a, dans une aventure amoureuse quelconque, un certain nombre

d'étapes à parcourir : et chaque étape révèle un horizon changeant aux deux voyageurs. Mais vous êtes, vous, un grand explorateur, une façon de Stanley du pays de Tendre; les sites n'ont plus pour vous de surprises; à chacune des fameuses étapes, je devinais ces mots de blasé sur vos lèvres : « Très joli, ceci... Je connaissais... » Et moi qui de plus en plus m'attachais à vous, je m'inquiétais. Je pensais : « M'aime-t-il? ou seulement, sans même user de ce grand mot, tient-il un peu à moi? Ne suis-je dans sa vie amoureuse qu'une passante vite condamnée à l'oubli, comme les filles qu'il a favorisées de son désir? Et encore! Pour celles-ci, il s'est ruiné deux fois, il y tenait donc un peu... »

Me croirez-vous? Je me prenais à envier cette Blanche d'Aubrac, cette Georgette Descormiers (vous voyez que je sais leurs noms) pour qui vous avez sans compter, à deux reprises, dispersé votre fortune. Elles, au moins, avaient eu la certitude d'être désirées; elles avaient pu mesurer votre désir à l'étiage commun du dévouement humain : l'argent... Les sacrifices que vous avez faits pour elles, les eussiez-vous faits pour moi,

cher ami? Voilà ce que je me demandais, sans oser me répondre à moi-même... Peu à peu, cette pensée devint une obsession... Redouter d'être, pour l'homme qu'on aime, tout simplement une *liaison commode*, une sorte de « fauteuil voltaire » de l'amour, vous ne vous imaginez pas la torture que c'est. Je résolus de vous mettre à l'épreuve; et voici le calcul que je fis :

Mlles Blanche et Georgette, l'une dans l'autre, vous avaient — dit le monde — coûté environ douze cent mille francs : mises bout à bout, elles avaient duré trois ans : cela faisait quatre cent mille francs par an, soit environ trente mille francs par mois, si je sais compter. Il s'agissait de connaître si vous estimiez ma personne et ma tendresse autant que celles de Mlles Georgette et Blanche.

Je ramassai mon courage, et certain soir, après avoir mis tout mon amour dans un baiser, je vous déclarai que j'avais besoin de dix mille francs... Vous fûtes parfait, j'ai la joie d'en convenir... Sans demander aucune explication, vous répondîtes : « Demain, ma chère amie, vous les aurez : je vous remercie de vous adresser à moi... »

Vos lèvres disaient cela, Jacques, mais dans vos yeux luisait un arrière-sourire qui signifiait : « Ah! ah! l'y voilà venue... Je ne suis pas fâché de voir qu'elle est comme les autres. » Et, de ce jour, votre amour changea imperceptiblement d'allure. Oh! très imperceptible, ce changement; pourtant, il ne m'échappa point... Vous m'en vouliez un peu, je le devinais, de vous avoir donné le change au début de notre liaison; vous m'en vouliez, non pour mes exigences actuelles, mais pour ce désintéressement menteur auquel vous aviez cru un instant... J'en souffris, certes : il me fallut une volonté robuste pour continuer l'épreuve. Je la continuai. Durant tout un mois, je vous ai criblé de demandes d'argent, en les divisant le plus possible, de façon qu'elles fussent plus énervantes. Vous n'avez jamais hésité à les satisfaire; vous m'avez même offert discrètement un revenu fixe, comme à Mlles Georgette ou Blanche : il paraît qu'il y a des femmes du monde qui acceptent cela. Ce jour-là, j'étais furieuse et joyeuse; j'aurais voulu vous battre et vous embrasser.

Le mois est fini, Jacques : et avec lui, l'épreuve.

J'ai reçu de vous, durant ce mois, les mêmes trente mille francs que ces demoiselles : j'ai donc les mêmes droits qu'elles, au moins, à croire que je suis aimée. J'ôte mon masque avec joie, cher, et je vous déclare qu'à mon avis, l'argent souille l'amour; que donner à un homme la suprême faveur de notre corps, c'est nous interdire, si vraiment nous aimons, le droit de rien recevoir de lui. Avouez, grand voyageur, que cette fois vous êtes étonné, et que voilà une aventure peu semblable aux anciennes?

Mais non, vous n'êtes point étonné... Je vois d'ici, à la lecture de ces lignes, votre sourire de Parisien remuer vos moustaches... Vous vous dites : « Le tour est amusant, mais devinable; elle n'avait besoin que de trente mille francs. »

Sachez donc, ô Jacques le sceptique, sachez que ces trente mille francs ne sont plus entre mes mains. Dans le village de Laparade, tout près de notre château du Tronquay, il y a une belle église dédiée à saint Julien-l'Hospitalier, une église bâtie en vingt ans par les pieux efforts d'un curé... Elle est presque terminée : mais les verrières des fenêtres ogivales sont de simples

carreaux de vitre. Grâce à vos trente mille francs, un admirable vitrail moderne ornera bientôt la rosace du chœur... Il représente saint Julien criblant de ses flèches d'innombrables bêtes fauves entassées dans un vallon...

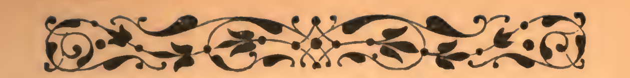
... Entre nous, cher aimé, je suis très satisfaite de ma petite épreuve, qui m'a permis à la fois de connaître votre amour et de vous faire faire œuvre pie. Si jamais — Dieu nous en garde! — nous devions être désunis, si jamais je devais appartenir à un autre qu'à vous, je me promets bien d'user du même artifice pour me renseigner.

Mais, pour peu qu'il vous plaise, mon Jacques adoré, bien longtemps encore il n'y aura qu'un seul vitrail à l'église de Saint-Julien...





Renseignements



Renseignements

I

Mademoiselle Solange d'Arques
à mademoiselle Nina Ninette, des Bouffes.

Vous me connaissez de vue seulement, mademoiselle, pour m'avoir aperçue au Bois, aux bains de mer et dans les rares théâtres où me mènent mes parents. Aussi ai-je peur que ma lettre ne vous semble un peu impertinente, ou tout au moins qu'elle ne vous surprenne. Mon Dieu! le cas est bien simple. On veut me faire épouser le vicomte Pasquier. Lui se

déclare fort épris de moi; j'avoue qu'il ne me déplaît point. Mais que peut savoir une jeune fille de la valeur réelle d'un homme rencontré dans le monde, et qui s'est toujours montré à elle sous son masque de courtisan ? J'ai fait cette observation à mes chers parents : ils ont été aussitôt trouver le notaire du vicomte, son médecin et le père recteur de Vaugirard (!) — c'est-à-dire tous les gens ayant pour premier devoir le mensonge professionnel... Naturellement, les renseignements ont été excellents... et vagues. Alors j'ai pensé :

— « Il existe à Paris une jeune femme charmante, à peine plus âgée que moi, pour qui Raoul — vous permettez que je l'appelle Raoul! — a été pendant ces deux dernières années ce qu'il aspire à être aujourd'hui pour moi, à quelques cérémonies près. Voilà quelqu'un qui doit être joliment fixée sur son compte! Voilà quelqu'un qui me donnerait des renseignements précis sur les points qui m'intéressent!... »

Et je me suis décidée à vous écrire... J'ajoute que je n'aurais pas écrit ainsi à n'importe qui, bien que je me flatte d'être une jeune fille sans

préjugés, tout à fait du dernier train, — du train supplémentaire, même. A force de m'ennuyer avec ce grand mot : les convenances, ma famille a fini par m'ôter tout respect pour celles des convenances qui ne me conviennent pas. Cependant, je le répète, je ne me serais pas risquée à demander mes petits renseignements au hasard, à Mlle X... ou à Mlle Y... Mais vous, mademoiselle, je vous connais. Le vicomte m'a souvent parlé de vous, car Raoul parle aux jeunes filles de tout ce qu'elles ne doivent pas savoir, et voilà pourquoi il a tant de succès auprès d'elles. Il vantait, entre autres qualités, la loyauté de votre caractère ; il disait de vous : — « Cette charmante fille est un ami très sûr. » C'est à « l'ami très sûr » que j'écris. Vous êtes au courant des projets de Raoul ; je sais que vous ne vous y opposez pas ; vous avez même pris l'initiative de la séparation en signant un engagement de deux ans pour l'Amérique... Si vous me répondez, vous pouvez être assurée de ma discrétion absolue. Et, dans tous les cas, je vous demande la vôtre.

... Il y a trois qualités, mademoiselle, que je

souhaiterais trouver en mon mari; si je les trouvais, je crois que je passerais condamnation sur tout le reste. Je voudrais qu'il fût généreux, qu'il ne fût pas jaloux (j'entends de la façon agressive et bête), et qu'il fût — comment dire cela sans manquer aux fameuses convenances? — qu'il fût... un mari tout à fait satisfaisant.

Le vicomte Pasquier est dépensier, c'est incontestable; il a été déjà deux fois à peu près ruiné, et il ne ferait pas grande figure aujourd'hui sans la mort intelligente de son oncle maternel... Mais qui dit dépensier ne dit pas nécessairement généreux. Une de mes plus chères amies de couvent est mariée à un homme à la fois avare et prodigue : avare pour les autres et prodigue pour soi. Il donne à peine à sa femme de quoi subvenir aux besoins de la maison. Elle s'habille à faire pitié; la table est d'une maigreur affreuse. Cependant, le mari dîne chez Joseph avec des demoiselles fort élégantes...

Or, moi, je ne veux pas qu'il soit parlé d'argent dans mon intérieur. Je suis riche; Raoul l'est aussi. Nous appartenons l'un et l'autre à cette heureuse variété de familles qui ont des

parents à héritage échelonnés dans l'avenir à cinq ou six ans d'intervalle probable. Un grand tiroir plein de billets bleus; une clé pour Raoul, une clé pour moi : voilà comment je comprends la comptabilité de mon ménage... Raoul sera-t-il du même avis?

Vous le savez mieux que personne. Dites-le-moi.

Mieux que personne aussi, vous pouvez me dire pertinemment s'il est jaloux. J'ai horreur de la jalousie. Vous m'entendez bien : je ne parle pas de la *jalousie-passion,* de la colère très naturelle d'un mari contre une femme qui l'a rendu ridicule. Je veux parler de la *jalousie-tendance,* de celle qui s'alarme à l'avance, qui épie, qui espionne, qui fait des scènes... Oh! de celle-là, par exemple, je n'en veux à aucun prix. Il me plaît que mon mari me laisse « flirter » à l'aise avec les gens qui m'agréent; car j'ai un goût très vif pour le flirt. S'entendre dire des choses spirituellement tendres, à peu près respectueuses tout de même, par quelqu'un qui nous désire évidemment et d'une façon évidemment illégi-

time, je trouve que c'est une des plus amusantes sensations de la vie mondaine. Il y a certains mots demi-lestes, dits d'une certaine manière par certains hommes que je connais, qui me procurent une vibration nerveuse spéciale, analogue à celle que fait naître en moi la très bonne musique — et tout à fait exquise. Pour rien au monde, je ne renoncerais à ce plaisir. J'imagine même que le mariage doit permettre un autre genre de flirt, plus pressant et plus osé que le flirt de jeunes filles; je me promets d'en goûter, fortement, et j'entends ne pas en être empêchée par mon mari, tant qu'il ne sera pas démontré que son honneur est atteint.

Raoul est-il homme à accepter ces conditions? Si je les lui pose, je sais bien qu'il répondra : — « Oui!... » Mais c'est votre opinion que je veux. Tout le temps qu'a duré votre liaison avec lui, vous n'avez pas cessé d'être poursuivie, courtisée, adulée, comme l'est nécessairement une jolie femme au théâtre... Une seule fois je vous ai vue, dans une opérette d'Audran; vous avez reçu cinq bouquets, et, après vos couplets, il n'y avait presque plus d'habits noirs dans les loges;

tous ces messieurs étaient sur la scène à étaler leurs grâces auprès de vous... Comment Raoul prenait-il ces grâces et ces bouquets?... Vous faisait-il des scènes en rentrant? Pouviez-vous recevoir qui vous vouliez dans votre loge et chez vous? Vous aurait-il laissée souper seule avec un autre monsieur?...

Comme vous serez gentille, si vous répondez à toutes ces questions!

... Me voici arrivée au troisième point de mon petit discours, et ce n'est pas le plus facile à traiter. — Permettez-moi de prendre des précautions oratoires :

Je ne suis nullement une jeune fille dévergondée, je vous prie de le croire. Je suis même, au fond, assez ignorante, comme le sont, il me semble, la plupart des jeunes filles de mon monde. Vous ne vous imaginez pas, mademoiselle, combien ces choses qu'on appelle si vaguement dans les livres les « choses de l'amour, » sont difficiles à deviner pour qui manque de documents.

Je sais bien, assurément, que le mariage ne

consiste pas à rêver à deux, à se tenir par la main, à s'embrasser tendrement; je soupçonne même quel genre de privautés il autorise; mais, en conscience, une infinité de détails m'échappent...

Cela posé, j'ai, en me mariant, des inquiétudes qui vont peut-être vous faire sourire, mais qui ne m'en préoccupent pas moins. Mes petites observations personnelles m'ont démontré que bien des femmes sont à plaindre dans le mariage, précisément du côté de l'amour. Une certaine chose agréable que j'ignore, ou du moins que je ne devine qu'à moitié, — une chose agréable qui dépend du mari, que le mari leur doit, — leur est refusée tout à fait ou du moins parcimonieusement dispensée...

J'ai remarqué encore que les jeunes femmes qui épousent des viveurs inspirent généralement la pitié à cet égard. On dit d'elles : « Pauvre petite! Il ne la fatiguera pas!... » J'ai entendu prononcer ce mot au sujet d'une jeune fille de ma connaissance; il m'a vivement frappée, et je me suis bien juré qu'on ne le dirait pas de moi le jour de mon mariage...

Puisqu'on est à plaindre quand on n'est pas

« fatiguée » par son mari, je veux ne pas être plainte et par conséquent je désire être « fatiguée. » Or, Raoul a beaucoup vécu, comme l'on dit. Peu de Parisiens ont aussi notoirement fait la fête. J'avoue que je suis pleine d'anxiété sur son compte. Si c'était lui, en somme, qui allait être le premier « fatigué ? »

Vous seule, mademoiselle, qui avez expérimenté la tendresse... pratique de mon fiancé, pouvez me renseigner là-dessus.

Et voilà...

J'ai écrit cette lettre au courant de ma plume; je n'ose pas la relire, sûre que je la déchirerais... J'hésite pourtant à vous l'envoyer telle quelle, si franche et probablement si naïve. Il faut, pour m'y décider, que je me rappelle le mot de Raoul : — « Nina est un ami très sûr... »

Répondez-moi bien vite, de grâce, et ne pensez pas trop de mal d'une petite fille qui n'a peut-être, au fond, qu'une seule inquiétude : celle de n'être pas assez séduisante pour vous succéder sans péril...

II

*Mademoiselle Nina Ninette, des Bouffes,
à mademoiselle Solange d'Arques.*

Vous ne vous trompiez pas, mademoiselle, en pensant qu'une pauvre chanteuse comme moi serait étonnée de recevoir une lettre signée d'une jeune fille du plus grand monde. Certes, je suis fort accoutumée à la correspondance des mondaines : dans mon tiroir aux secrets, je conserve bon nombre de pattes de mouche féminines excessivement armoriées. Pourtant, je le confesse, c'est la première fois qu'une fiancée m'interroge sur les qualités de son fiancé. J'ai même, un instant, soupçonné une mystification, tout au moins une épreuve concertée entre vous et « notre »

Raoul... Mais la lettre était bien de vous; je n'eus, pour m'en convaincre, qu'à me faire montrer par le vicomte une de celles que vous lui avez écrites... (Vous voyez, entre parenthèses, qu'il n'est pas plus discret auprès de moi qu'auprès de vous.) Et quelques questions plus ou moins adroites me démontrèrent qu'il ignorait votre démarche.

Mon embarras redoubla. Avais-je vraiment le droit de vous renseigner? Ne devais-je pas imiter cette discrétion professionnelle dont avaient donné l'exemple, disiez-vous, le médecin, le notaire et le père recteur de Vaugirard? Mon rôle auprès du vicomte, pour avoir été moins officiel que celui de ces trois personnages, n'avait-il pas été plus confidentiel encore et plus intime?

Une réflexion me décida à vous répondre : je n'ai que du bien à vous dire de Raoul. Sur les trois points qui vous inquiètent, je dois, pour être juste, lui délivrer trois diplômes d'excellence. Avec moi, Raoul a été généreux jusqu'à la prodigalité; avec moi il a été d'une égalité d'humeur admirable, pas jaloux pour un sou; avec moi enfin, il a été l'amant le plus infatigable et le plus ingénieux. Voilà, je crois, tout ce que vous

me demandiez. Je pourrais donc regarder comme terminé mon rôle de *renseigneuse,* vous tirer ici ma révérence et signer de ma plus belle main...

Mais, je ne sais trop pourquoi, j'ai quelque répugnance à vous laisser dans une erreur grave, une erreur de principe que trahit votre lettre. Cette erreur m'a touchée; elle prouve votre innocence réelle, mademoiselle, bien que vous vous déclariez du « train supplémentaire. »

Votre erreur, la voici :

Vous croyez, parce qu'un homme a été généreux, point jaloux, ardent auprès de sa maîtresse, qu'il sera ardent, point jaloux, généreux avec sa femme?

C'est presque le contraire qui est la vérité.

Notez bien que je ne mets à cette affirmation aucune fatuité féminine. Vous êtes à tous les égards infiniment plus désirable que moi. Premièrement, vous êtes plus jolie, beaucoup plus jolie : je sais à quoi m'en tenir là-dessus, car je ne vous ai pas seulement « aperçue », comme vous le croyez, au Bois, au théâtre, aux courses, mais longuement regardée à chaque rencontre. Raoul me tenait au courant de ses projets, et je

n'eusse pas été femme si le visage de « ma rivale » n'eût pas excité ma curiosité. J'ai fait tous mes compliments au vicomte, vous êtes ravissante, et si l'on nous mettait à côté l'une de l'autre, j'aurais l'air, moi, avec ma frimousse de chat, d'être votre soubrette, tout au plus. Ajoutez à cela votre éducation, votre esprit et la qualité que je n'ai plus depuis longtemps d'être... une primeur : vous voyez que la lutte entre nous serait trop inégale.

Et cependant, je persiste à craindre que Raoul, qui a été pour moi, deux années durant, un amant adorable, ne perde auprès de vous la plupart de ses vertus.

Prenons, par exemple, sa générosité... Lorsque j'avais une fantaisie, le vicomte, pour coûteuse qu'elle fût, n'hésitait pas à la satisfaire. Mais, en agissant ainsi, il remplissait simplement les clauses du contrat tacite qui règle les rapports entre un homme du monde et sa maîtresse, lorsqu'il la choisit hors du monde. Ce contrat, le jour où l'on voudrait l'écrire, pourrait se résumer en deux articles :

Article I. — M. X*** s'engage à subvenir à tous les besoins de Mlle Z***, ainsi qu'à toutes ses fantaisies.

Art. II. — Moyennant l'accomplissement de cette condition, M. X*** pourra se proclamer l'amant en titre de Mlle Z***, — c'est-à-dire que lui seul aura le droit de se dire *trompé* parmi ceux à qui Mlle Z*** accordera simultanément ses faveurs.

Il est donc entendu à l'avance que le jour où M. X*** aura résisté à un caprice de Mlle Z***, — l'union sera rompue de plein droit, et que Mlle Z*** sera libre d'aller chercher ailleurs le candidat assez généreux pour la satisfaire. Dans la pratique, elle le cherchera toujours; et si elle demeure la maîtresse de M. X***, c'est qu'elle n'aura pas trouvé mieux... Sans recourir même à cette extrémité, elle possède mille moyens pour punir M. X*** de son avarice : par exemple en lui tenant la dragée haute jusqu'à ce qu'il vienne à composition.

Vous me direz qu'une femme légitime peut

en faire autant. Non, elle ne le peut pas. Le mari est protégé par des lois qui ne défendent pas l'amant. Il a le droit de commander. Il a le droit d'exiger l'amour de sa femme aux heures qui lui plaisent. Et quand sa femme lui dit : « Si vous ne me donnez pas ces dormeuses que j'ai vues aux vitrines de Fontana, je vais passer la nuit chez votre ami Trois-Étoiles, » le mari a le droit de faire enfermer sa femme et de laisser les dormeuses à Fontana.

Ah ! s'il y avait une loi semblable pour soumettre les actrices aux clubmen, soyez sûre, mademoiselle, que les actrices n'auraient ni coupé, ni hôtel, ni diamants, ni toilettes chères. Mais voilà, la loi n'existe pas, et il faut que les clubmen en passent par où veulent les actrices, — ou qu'ils se passent des actrices...

Aussi, dès qu'il se marie, dès qu'il se sent protégé par la loi, le clubman se venge. Et chaque fois qu'il refuse un bijou à sa femme, il lui semble qu'il récupère un de ceux qu'il a donnés jadis à ses maîtresses.

La situation ne sera pas moins différente, de

vous à moi, sur le point de cette vilaine jalousie que vous redoutez.

L'amant d'une femme de théâtre, lorsqu'il n'est pas jaloux, prouve seulement qu'il est intelligent.

Permettez-moi de me prendre pour exemple. Quand Raoul a bien voulu m'honorer de son choix, j'avais eu déjà cinq amants en titre; — plus toutes les complaisances nécessaires à une débutante, savoir : les commanditaires, les directeurs, les journalistes, les auteurs... et dans l'opérette, vous n'ignorez pas qu'il y a jusqu'à trois ou quatre auteurs par pièce.

Raoul n'avait d'ailleurs pas l'intention de me garder plus de deux ans, puisque dès cette époque il pensait au mariage.

Je vous demande un peu quelle importance il pouvait attacher à ma fidélité rigoureuse pendant cette période de deux ans?... Il n'en attacha aucune, il eut raison; il me demanda seulement de ne pas le rendre ridicule, et cela, je m'en suis gardée soigneusement.

Mais sa femme, Mlle Solange! Mais vous! vous sentez bien que ce n'est pas la même chose!

Vous êtes un trésor mille fois plus précieux que moi, un trésor que personne n'a possédé encore! Raoul vous prend pour la vie, non pour un bail plus ou moins long. Raoul s'en repose sur vous de son honneur, de la légitimité de ses enfants, d'une foule de choses graves dont il ne fut jamais question entre nous deux!... Justement parce qu'il a su apprécier le peu d'importance de la fidélité d'une maîtresse, il estimera à sa valeur la fidélité de sa femme.

Et comme une expérience personnelle lui a sans doute démontré que les femmes vertueuses sont ordinairement celles qui n'ont pas l'occasion d'être coupables... dame! il tiendra peut-être la sienne un peu court... Réfléchissez-y!...

Reste ce que vous appelez : le troisième point de votre discours; — il m'a tout l'air d'être celui qui vous occupe le plus. Vous ne savez pas bien au juste ce qu'est un mari qui « satisfait » sa femme; mais, pour plus de sûreté, vous préférez un mari en état de vous « satisfaire ».

Ici encore, la maîtresse vous répond : l'amant fut parfait... J'ignore ce que sera le mari... ou

plutôt, je le devine, car il m'a laissé certaines fois entrevoir ses principes. Comme tous les viveurs, Raoul a un grand mépris de la femme, de la femme *instrument d'amour,* au moins. Il est donc bien décidé à ne pas faire de sa femme un pareil instrument; et, s'il la choisit belle, c'est seulement pour se faire honneur à soi-même, et pour que son devoir de mari lui soit plutôt agréable... Je n'insiste pas, ce n'est pas mon rôle de vous instruire de choses que vous ignorez... Mais je suis convaincue que le vicomte aura beaucoup de respect conjugal et qu'il laissera volontiers dormir sa femme, loin de l'éveiller trop souvent. En un mot, il ne voudra pas que celle-ci soit ce que j'ai été, après bien d'autres, sa maîtresse.

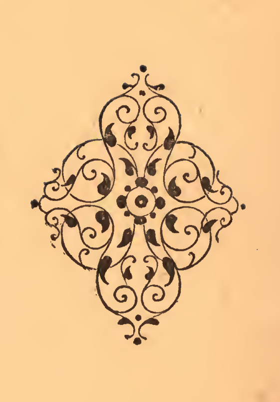
... Ma tâche est accomplie, mademoiselle, et vous voilà, je crois, renseignée... Il me semble que je vous vois d'ici un peu attristée, un peu hésitante, prête à m'attribuer toutes sortes de méchants desseins, plutôt que de renoncer à vos rêves, dont vous me demandiez, en somme, la confirmation.

Ne m'accusez pas, j'ai été sincère; ce n'est

pas ma faute si ma sincérité vous chagrine. Je vous ai révélé une grande vérité : la femme et la maîtresse d'un même homme ne connaissent pas le même homme... Est-ce à dire que je vous déconseille d'épouser Raoul? Loin de là! Soyez au plus vite la vicomtesse Pasquier. Tel qu'il est, Raoul est encore un des plus charmants maris que vous puissiez choisir.

Et puis, voyez-vous, le mari que vous rêvez, vous ne le trouverez pas; toutes les jeunes filles le rêvent comme vous, aucune ne le rencontre. Savez-vous pourquoi? Parce qu'il n'existe pas... Ce mari-là n'est pas un mari; il s'appelle : l'*Amant*





Le Moyen du Roman



Le Moyen du Roman

La baronne de Rosult à madame Gabrielle Duclos.

Te rappelles-tu, ma petite Gaby, ce roman que nous avons lu ensemble aux bains de mer, la saison passée? Une scène nous frappa et nous fit longuement rêver et discuter : il s'agissait d'une femme trompée par son mari, qui, sitôt la nouvelle connue, court chez l'homme qui la courtise depuis longtemps et, — crac! — se livre à lui sans autre préparation.

Nous convînmes que c'était là un merveilleux

moyen de châtier l'infidélité d'un époux. Malheureusement, toutes les deux, bien que possédant des maris notoirement infidèles, nous n'en prenons aucun ombrage, plutôt satisfaites d'être délivrées pour jamais de leur assiduité. Nous déclarâmes donc que le *moyen du roman* était sans usage pour toi comme pour moi.

Eh bien, chère, nous nous trompions. Je viens de m'en servir, ou du moins de l'essayer. Et ne crois pas que ce fut parce que M. de Rosult s'est mis à entretenir Anna Delormel, après avoir entretenu la vieille miss Simpson. Au contraire, ce changement m'a fait plutôt plaisir : il a permis au baron de renouveler son répertoire de potins; je connaissais tous ceux de Simpson; la petite Delormel, plus « dans le train », en sait d'inédits.

Mais depuis sa rentrée à Paris, mon mari s'est avisé de devenir avare et jaloux; *plus* avare et *plus* jaloux, devrais-je dire. Scènes à tous les repas, ma petite Gaby; pour le moindre flirt ou la moindre note de couturier, les grands gestes et les grands mots. Alors, hier matin, après le déjeuner, exaspérée par certaine insinuation du baron touchant mon amitié pour toi, j'ai quitté

la table, je suis montée dans ma chambre, j'ai pleuré, j'ai eu une crise de nerfs, — une vraie, pour moi toute seule. Puis, j'ai pensé au « moyen du roman, » j'ai essuyé mes yeux, j'ai réfléchi cinq minutes, j'ai consulté le *High-Life* et je suis sortie.

Au tournant de l'avenue Ruysdaël, j'ai pris un fiacre, en donnant au cocher cette adresse : 35, rue d'Anjou. C'est l'adresse de Roland Villeboiset. Pendant mes cinq minutes de réflexion, j'avais fait l'inventaire de mes adorateurs. Il y en a quatre particulièrement pressants : le duc d'Udine, Roland, le capitaine Saint-Crest et Raoul Périller, le romancier symboliste. Udine m'aurait plu assez parce que c'est le plus vieux et le mieux élevé ; il a des façons douces, douces ; il doit conquérir les femmes sans douleur, comme un dentiste habile arrache une dent. Mais ce n'était pas possible. J'avais trop ri la veille de sa perruque, avec Sophie Lafont. Elle devient violette, ma chère, cette perruque !... Le fou rire m'aurait reprise au bon moment. J'ai renoncé à tenter l'épreuve. J'ai classé les trois autres par ordre de mérite.

Roland.

Le capitaine.

Raoul Périller.

— Ce serait bien de la guigne, pensai-je, si je n'en rencontre pas un sur trois...

Ma première tentative fut d'ailleurs malheureuse : Roland n'était pas chez lui, rue d'Anjou; il était parti pour Nice la veille au soir... En voilà un qui me paiera ça quand il reviendra!...

Je consultai ma liste : « Le capitaine Saint-Crest, 3, rue Desgenettes. »

Rue Desgenettes! Où trouver cela? Mon cocher était évasif... Peut-être bien c'était du côté de l'Observatoire, peut-être du côté du Trocadéro. Il avisa un gardien de la paix, qui feuilleta son bouquin. Je mourais de froid. L'agent prononça :

— C'est à Grenelle. Rue de l'Université et quai d'Orsay.

— Je savais bien! fit mon cocher.

Et, se tournant vers moi :

— Nous y allons?...

Au train dont marchait le cheval, j'en avais bien pour une heure. J'étais désespérée. J'allais

donner tout de même l'ordre de marcher, quand sur ma liste j'avisai :

« Raoul Périller, 51, rue Castellane. »

Rue Castellane, ma chère! à deux pas! Je sacrifiai, sans hésiter, l'ordre des prétendants, et je donnai l'adresse du romancier. Trois minutes de trajet. Je n'eus pas le temps de faire de bien longues réflexions. « Peut-être qu'il mettra l'aventure dans son prochain roman, pensai-je. Et puis après? Une femme trompe son mari, ça n'est pas nouveau. Ça n'est nouveau que pour le mari. »

Et l'idée de M. de Rosult lisant la chose me fit passer un petit frisson de contentement dans les nerfs.

Le romancier habite une maison triste, triste, où la concierge parle bas, où il faut corrompre le valet de chambre à prix d'or pour pénétrer dans l'appartement.

— Monsieur n'est pas là... Monsieur ne peut pas recevoir... Monsieur va me gronder, sûrement... Monsieur travaille...

Il avait pris mon argent et ne bougeait pas.

— Dites que c'est la baronne de Rosult, fis-je enfin, exaspérée.

On doit avoir le respect de l'aristocratie dans cette maison-là. Immédiatement le valet de chambre disparut, puis reparut, très poli.

— Si madame la baronne veut bien me suivre.

.. C'était vrai, le jeune maître travaillait. Il travaillait dans une petite pièce tellement encombrée de bibelots qu'on s'y remuait à peine, et tellement sombre, que je n'y distinguai rien d'abord... Ma main fut baisée cérémonieusement, et tout de suite le jeune maître parla :

— Comme vous êtes gracieuse, chère baronne, d'avoir pensé au pauvre cénobite que je suis...

Non! je n'ai jamais tant regretté de n'avoir ni mémoire ni plume pour rappeler et pour retracer cette conversation avec Périller. Une conférence, Gaby : il bavarda tout le temps. Il glissa sur le fait de ma visite, qu'il affecta de trouver toute naturelle : « ... Une visite de charité... voir le plus indigent de vos pauvres... » Et sans transition, il se mit à m'entretenir de lui-même, de son travail; des importuns qui l'assiègent quand il demeure à Paris; des prochains voyages qu'exige le mauvais état de sa santé, etc... Il insista sur la longueur de telles absences, et sur le mérite

qu'ont les âmes vraiment sentimentales à reculer devant leur propre bonheur quand ce bonheur doit être trop bref pour satisfaire l'amie. Puis il cita Balzac, lequel avait, dit-il, des idées nettes et justes sur l'hygiène amoureuse des artistes; il posa cet aphorisme : « Chaque baiser donné, c'est une nouvelle de moins. » Je l'écoutais distraitement. Moi, d'abord, avec les bavards, je ne pense pas, parce que je ne puis pas parler.

Lorsque enfin il s'arrêta, je me levai. Nouveau baisement de main; je sors, et me voilà devant mon fiacre. J'étais exaspérée. Je jetai au cocher l'adresse du capitaine Saint-Crest.

— Celui-ci, pensais-je, a une réputation tellement bien établie qu'elle ne peut mentir. Pourvu qu'il soit chez lui! N'importe. S'il est sorti, je l'attendrai jusqu'à ce qu'il rentre...

Le voyage fut long. Il était près de cinq heures quand nous arrivâmes. Ah! ma chère! quel quartier et quelle maison. Une sorte de phalanstère où demeurent une vingtaine d'officiers de l'École de guerre, — des enfants grouillant dans les corridors, des ordonnances brossant des pantalons rouges sur les paliers. Bref, très mal

logé, Saint-Crest. Mais, tu sais, on dit qu'il n'a que sa solde.

Un soldat en tenue d'intérieur me mena au logement du capitaine. Il poussa l'obligeance jusqu'à sonner pour moi. D'abord on ne répondit pas. Le soldat resonna. J'entendis un bruit de pas, de portes ouvertes, et la voix de Saint-Crest cria :

— Qu'est-ce que c'est, nom de D...?

— Mon cap'taine, fit le soldat, c'est une dame qui veut parler à mon cap'taine.

— Une dame?... Quelle dame?...

— La connais pas, mon cap'taine.

— Attends... Je vais ouvrir.

L'instant d'après, il ouvrait. Il n'avait pour tout vêtement qu'un pantalon et une chemise de nuit; ses cheveux et sa moustache étaient ébouriffés comme au sortir du lit. Il parut très ému en me voyant, me prit les mains, m'amena dans une grande pièce claire, qui devait être son salon. Il balbutiait :

— Vous ici, baronne!... Vous... C'est bien vous!...

J'étais énervée de tous ces atermoiements. Je déclarai carrément quel était le but de ma visite :

— Vous dites depuis longtemps que vous m'adorez. Eh bien! me voilà... chez vous!...

A ce moment, un bruit léger se fit dans la chambre voisine; même la porte s'entr'ouvrit et j'aperçus une silhouette par l'entre-bâillement. Saint-Crest m'avait attirée dans ses bras, il baisait mes yeux et mes lèvres, avec une certaine fougue. Je pensai : « Voilà qui va bien; dans cinq minutes le baron aura son affaire. »

Mais tout à coup, le capitaine me lâcha, passa la main sur ses yeux, murmura : « Je suis fou..., c'est impossible... impossible... » Il fit le tour de la chambre d'un pas agité, puis revenant et s'agenouillant devant moi :

— Baronne, me dit-il, je suis un malheureux qui va perdre la plus grande chance de bonheur de sa vie... Mais je n'ai pas le droit de vous exposer ainsi... Il y a une femme chez moi en ce moment... dans la pièce voisine... Elle est nerveuse, jalouse; si vous restez ici un instant de plus elle va entrer, faire une scène pénible. Je l'entends déjà qui s'agite...

En effet, une main tourmentait le bouton de la porte... Tu comprends que je ne demandai pas

mon reste. Vois-tu d'ici la baronne de Rosult « peignée » par une cocotte militaire?... Je me sauvai incontinent, suivie par Saint-Crest, qui me suppliait de lui accorder un autre rendez-vous. Pour me débarrasser de lui, j'ai promis de revenir le voir demain à la même heure. Tu devines comme j'irai!

... Et voilà. Je suis rentrée chez moi énervée, gelée, épuisée, — pour me mettre au lit. A mon expédition d'hier, j'ai gagné la grippe sans réussir à me venger du baron. Quelle guigne! Jamais je n'aurais cru qu'il fût si difficile à une femme, point timide et point laide, de se venger de son mari.



Le dernier Amant



Le dernier Amant

Madame Le Coutelier, de Bourges,
à madame Espérant, de Paris.

Ta lettre, ma chère Mathilde, me demande avec une inquiétude affectueuse les nouvelles de ma santé. Mon silence prolongé te paraît l'indice d'un grand abattement : et comme tu sais, toi, ma vieille amie, quel coup cruel m'a frappée, voilà cinq mois, tu insistes, tendrement indiscrète, pour que je te fasse la confidente de mon chagrin.

Eh bien oui, chère, j'ai pleuré, j'ai souffert, j'ai

pensé mourir quand Pierre Delavau, l'homme que j'ai le plus aimé de ma vie, m'a si brutalement délaissée... Et puis quelque chose d'inattendu m'a redonné l'espoir, m'a rendu la force d'exister... Et voilà que maintenant je suis consolée, calmée, presque heureuse...

Tout ce que je te dis là est pour toi plein de mystère; écoute-moi donc: tu vas me comprendre. Seulement, permets-moi de reprendre d'un peu haut les événements dont notre séparation t'a empêchée d'être témoin.

Tu te rappelles, je pense, les circonstances de mon mariage avec Alfred Le Coutelier, il y a aujourd'hui dix-neuf ans, presque jour pour jour. Tu te rappelles nos dernières vacances de jeunes filles, passées dans la propriété que mes parents avaient à Soupize. Ah! les gaies vacances, avec la joie d'être enfin émancipées, la maison pleine de monde, et la vie devant nous! En avons-nous fait de ces projets aventureux, tout en nous promenant par les allées de l'immense parc! Tu voulais épouser un consul, pour aller en Océanie. Aujourd'hui, quand j'y songe, ce goût

de l'Océanie m'étonne : en ce temps-là il me paraissait tout naturel, et je ne te demandais même pas d'explications... Le cher temps de folie! Moi, j'avais décidé dans ma sagesse que je ne me marierais jamais qu'avec un officier, et de cavalerie, encore!

Dieu sait si je songeais en ce moment-là à ce petit Le Coutelier, à peine plus âgé que moi, à peine émoulu de l'école des Ponts-et-Chaussées, l'air si timide, le geste si gauche! Quand papa me déclara, un soir, que c'était lui qui allait être mon mari, — je me mis à rire, puis à pleurer. Mon mari, ce gamin!... Moi qui ne regardais les hommes qu'à partir de trente-cinq ans, s'ils étaient civils, et du grade de capitaine, s'ils étaient militaires!... N'importe, je me résignai, comme toujours nous nous résignons au mariage, — pour le mariage, — pour la corbeille, la cérémonie, le voyage, les visites, les cartes avec *M. et Mme X...* Pauvres petites cruches!

Mon mari, avec un air extraordinairement jeune, était gentil garçon; il avait quelques rentes à lui, de sa mère; de plus, c'était un « sujet » d'avenir brillant, sorti troisième de son cours,

déjà bien placé aux Chemins de fer d'Orléans. Enfin, il m'adorait. Mais que veux-tu? Après notre mariage comme avant, il m'a été impossible de le prendre au sérieux; plus impossible après qu'avant. Le pauvre garçon avait rempli ses fonctions d'initiateur avec une maladresse si ingénue! Je me suis laissé dire, depuis, qu'ils sont souvent comme ça, les premiers élèves des grandes écoles.

Tant pis pour eux : ils ont ainsi deux raisons pour être trompés par leurs femmes. L'autre raison est que, dans la vie, ils rencontrent et fréquentent forcément beaucoup d'officiers, qui ont été leurs camarades d'école, et qui les tutoient tout de suite.

A Bourges, où Alfred fut nommé inspecteur de la traction deux mois après ce mariage, l'Arsenal et l'École de pyrotechnie m'ont perdue. Tous les deux jours, Alfred amenait à la maison quelque grand garçon à moustaches, à dolman reluisant et à sabre sonnant, en me disant :

— Ma chère Albertine, je te présente Un Tel, mon camarade de promotion (ou mon ancien, ou mon conscrit, cela variait), — un de nos plus brillants officiers d'artillerie.

Et ils se tutoyaient à qui mieux mieux... Or, quand on tutoie si vite le mari, — on est naturellement enclin à tutoyer bientôt la femme...

Ce fut le temps de ma jeunesse vraiment folle, de vingt à vingt-huit ans. Tout ce temps-là, je ne puis pas dire que j'aie aimé. Je me suis laissé prendre par qui me plaisait, sans réflexion, sans calcul, indifférente à la profondeur des sentiments que j'inspirais comme à leur durée probable. Ai-je besoin d'ajouter qu'Alfred ne vit rien, continua à m'amener ses anciens, ses camarades, et ses conscrits, avec la même sérénité?... Ah! pendant ces huit années, je t'assure, l'Arsenal et l'École de pyrotechnie ont été très appréciés par les armes spéciales!

J'avais donc tout près de trente ans, et j'avoue que je descendais une assez dangereuse pente, quand j'eus le bonheur de rencontrer Pierre Delavau, qui me fixa et me sauva. Pierre avait quarante ans, une beauté mâle d'Espagnol; médecin de province, il était célèbre dans les quatre ou cinq départements dont Bourges est la capitale. Il vint à la maison, mandé près de moi pour des crises nerveuses que je commençais

à subir, trop fréquentes déjà; et *tout de suite* je l'aimai.

J'insiste sur « tout de suite, » car la brusquerie de ce coup de passion fut inouïe. Et lui aussi m'aima. Pour la première fois, je me sentis l'objet d'un sentiment ardent, profond, exclusif; pour la première fois, je fus maîtrisée par une volonté plus haute que la mienne, — je fus dominée, délicieusement. Alfred eut beau me présenter désormais des échantillons de toutes les promotions de l'École Polytechnique, je n'y prêtai plus d'attention. Lui-même, ce pauvre Alfred, dont j'avais jusqu'alors toléré les tendresses, je dus l'éloigner de mon lit : Pierre l'exigea, et j'obéis bien volontiers. Pour justifier cette éviction, je simulai une affection intime qui obligeait aux plus grands ménagements. Pierre la décora d'un nom scientifique qu'il révéla à mon mari.

Et les années se succédèrent, les meilleures de ma vie, de pures années d'amour au cours desquelles ni la passion de Pierre ni la mienne n'eurent de défaillance. Ce fut le rachat de mes années d'avant, celles du désordre sentimental. Tout ce qui n'était pas mon amant m'importait

peu : je lui fus d'une fidélité qui pourrait servir d'exemple historique. Alfred connut-il son déshonneur? J'inclinerais à le penser, si le caractère élevé de mon mari ne démentait pas l'hypothèse d'une complaisance. Sans doute, il a deviné notre amour. Mais la maladie qu'il m'attribuait lui semblait une sauvegarde, — et d'ailleurs, son estime, son respect pour moi (il me l'a dit bien souvent) l'empêchaient de me croire capable d'une chute. Quoi qu'il en soit, s'il a vu, s'il a souffert, — il s'est résigné et s'est tu.

. . . .

Le rêve finit aussi brusquement qu'il avait commencé.

Un matin (oh! ce froid matin d'avril, comme je me le rappelle) une lettre de Paul m'annonça qu'il se mariait. Il épousait, à Paris, une jeune veuve de vingt-sept ans. Mais lui en avait cinquante, diras-tu? Il les avait, bien sonnés, et pourtant je te jure que c'était toujours le même beau cavalier, à tête de *conquistador,* qui avait subjugué mon cœur dix ans plus tôt : l'âge n'a pas de prise sur ces masques de parchemin.

Je passai tout un jour et toute une nuit dans un état d'hébétude qu'aucune pensée ne traversa : puis la fièvre me prit, et, durant des semaines, je fus, réellement, « entre la vie et la mort ». Quand les sens me revinrent, j'aperçus à mon chevet mon mari, qui m'avait veillée, me dit-on, avec une sollicitude de mère. Cette sollicitude ne se démentit pas un instant pendant ma convalescence; et, quand mon corps et ma tête furent hors de péril, ce fut lui encore qui soigna ma pauvre âme meurtrie, qui la pansa par de douces paroles, par mille délicates tendresses... Moi, je pleurais, je pleurais sans cesse, sans vouloir même espérer qu'un jour je ne pleurerais plus : je réfugiais mon chagrin et ma faiblesse dans cette affection indulgente, toujours ouverte pour moi... Véritablement, sans Alfred, je n'aurais pas eu le courage de vivre.

... Le jour où je crus mes forces tout à fait revenues, j'osai tenter une épreuve qui, jusque-là, m'avait épouvantée. Appuyée sur le bras de mon mari, je marchai jusqu'à la grande psyché Louis XVI qui est au bout de ma chambre, et je m'y regardai... Ce n'était plus moi, ce que j'y

vis : c'était le spectre de la jeune femme que j'avais connue vivante et vibrante, amoureuse et aimée. Je poussai un cri de désespoir; je tombai dans les bras d'Alfred. Il m'y serra passionnément, et posant sa bouche sur mon oreille, il y glissa ces paroles qui descendirent en moi comme un baume :

— Tu es toujours belle, toujours jeune, toujours désirable... Je t'aime!

Ce fut notre vrai jour de noces...

Que te dirai-je de plus, Mathilde?... La reconnaissance, le chagrin, l'émotion des nerfs m'avaient rendue à mon mari : il sut me garder et me retenir. Après vingt ans de tête-à-tête indifférent, je m'aperçus tout d'un coup qu'il était jeune, dévoué, intelligent, amoureux et charmant. Quant à lui, il ne mentait pas quand il me disait : « Tu es toujours belle. » N'ayant jamais adoré que moi, il me voit aujourd'hui telle que j'étais à vingt ans, au temps de notre mariage... Ainsi, pour l'un et pour l'autre, l'amour et la jeunesse sont revenus en éclosion tardive, comme à ces

lilas qu'on voit parfois, à l'automne, repousser des feuilles et des fleurs...

Et je ferme ma porte sur cette joie d'arrière-saison : en grâce, j'ai demandé à mon mari de ne plus amener entre nous les débris de sa promotion. De même, sur mon désir, nous avons changé de docteur : c'est un bon vieux médecin tout blanc, tout blanc, qui me soigne.

Que si, parfois, des échos mal asssoupis tentent de se réveiller dans mon cœur, — ou si devant mes yeux se jouent des silhouettes de militaires, ou certain profil de noble conquérant, je sais un moyen infaillible pour me ramener à la réalité et à la raison. Je cours à ma psyché; je m'y regarde attentivement; je compte mes premières rides, mes premiers cheveux blancs; et j'entends une voix mystérieuse qui me dit très bas :

— Prends garde! Cette fois, c'est la fin de la fin... Après ce panier-ci, vendanges seront faites... Garde bien ton mari, — ton dernier amant!

. . . .



Wagnérienne



Wagnérienne

Madame veuve Duchâtelier à madame d'Oissy

Je suis convertie, ma chère. Wagner n'a pas, désormais, de disciple plus fervente que moi. J'adore ses contes de nourrice; j'adore la musique qu'il met dessus; je l'adore lui-même. Tout cela depuis vingt-quatre heures. Il a suffi pour opérer ma conversion d'un voyage à Rouen et d'une audition de *Lohengrin* L'histoire vaut la peine d'être écoutée.

Tu connais le petit Frédéric de Berge, qui passe pour me faire la cour. Souvent tu as essayé

de m'arracher des aveux. Je n'ai jamais voulu convenir que je fusse sa maîtresse. « Un flirt innocent, » te disais-je. Eh bien, chère, je mentais. J'ai appartenu à Frédéric six mois juste après la mort de mon mari. On n'est pas plus correcte, n'est-ce pas? Maintenant, pourquoi t'ai-je caché l'événement, à toi, ma vieille amie, pour qui je n'eus jamais de secrets? Ne m'en veuille pas. Il y avait une raison à mon silence, une raison grave. Elle n'existe plus depuis *Lohengrin,* et tu vois que je ne tarde guère à me confesser...

Comment trouves-tu Frédéric? Moi, il me plaît. Il possède, extérieurement du moins, tout ce qui manquait à mon pauvre mari. Il est à peine plus âgé que moi, il est joli garçon, il est élégant, il est très « d'attaque » en amour. Lorsque je me rencontre avec lui au théâtre, je m'amuse à passer la revue des plastrons, dans les loges, et je me dis toujours : « Décidément, c'est moi la mieux partagée... » Et puis, nos relations sont amusantes. Nous ne pouvons pas nous voir la nuit, bien entendu, parce que je demeure avec ma belle-mère, qui veille sévèrement

sur l'honneur posthume de son fils. Nos rendez-vous ont lieu de quatre à sept — chez Frédéric. Il habite un gentil rez-de-chaussée rue Chambiges; j'arrive en fiacre, j'entre avec des airs de mystère; je sors à la nuit tombée, lui parfois me donnant le bras... J'éprouve ainsi la sensation de faire quelque chose d'un peu défendu, qui ne me donne pas de remords, puisque je ne trahis personne, et qui, divulgué, pourrait se réparer tout de suite par un bon mariage. Car, je l'avoue, j'ai beaucoup pensé au mariage; et voilà pourquoi j'étais si discrète. Je me disais : « Frédéric n'est pas riche : — un poste d'attaché aux affaires étrangères qui ne lui vaut pas un sou, et environ huit mille de rente; — mais ma fortune suffira bien au ménage. Il est gentil, il est doux, il m'aime... et c'est ennuyeux d'être toute seule dans un grand lit. »

Oh! cette question du lit pour deux, où *l'autre* vient à manquer, c'est toute la psychologie des veuves, vois-tu! Certes, mon mari n'excitait pas outre mesure ma sensibilité, et le devoir conjugal, qu'il avait la discrétion d'exiger rarement, n'a jamais cessé d'être un devoir pour moi. Mais n'im-

porte : il était là; je me réchauffais à la chaleur de son corps de brave homme; j'avais conscience d'une tendresse, d'une protection toutes proches de moi; les quelques paroles que nous échangions le soir et le matin résumaient ou préparaient la journée dans un affectueux recueillement... Quand il n'a plus été là, le pauvre ami, j'ai souffert de mon isolement comme je souffrirais du froid, si, l'hiver, on m'ôtait mon édredon : une vraie peine physique se mêlait à mon chagrin de cœur. Puis, quand je suis devenue la maîtresse de Frédéric, l'agitation nerveuse de cette reprise d'amour m'a valu de longues insomnies où je pensais : « S'il était là, pourtant, près de moi, contre mon cœur, le cher aimé! Quelle douceur de dormir entre ses bras, de prolonger le baiser du soir jusqu'au baiser du matin! » Il me semblait que le sommeil à deux, avec lui, serait une caresse nouvelle, ignorée, la seule qu'il ne m'eût pas donnée encore.

Lui aussi trouvait longues ses nuits de célibataire, ou du moins, il me le disait. Non qu'il me parlât mariage : sa discrétion fut toujours parfaite. Mais il ne négligeait aucun moyen de

rendre plus difficile la séparation quotidienne. Il fallait vraiment de l'héroïsme pour quitter la rue Chambiges à l'heure du dîner... « Restez, murmurait-il. N'êtes-vous pas libre?... Je vais faire porter à dîner ici... Après dîner nous irons faire un tour au Bois... Nous reviendrons nous coucher de bonne heure... Au moins nous pourrons causer un peu!... » Pouvoir causer, c'était son grand argument. De fait, j'en étais honteuse : nous employions nos entrevues à tout autre chose et nous n'avions jamais eu, en tête-à-tête, une conversation de quelque durée.

Aussi acceptai-je joyeusement la proposition que me fit l'autre jour Frédéric d'aller entendre *Lohengrin* à Rouen avec lui : « La pièce, vous comprenez, me dit-il, je ne m'en soucie guère... Mais nous partirons un matin pour revenir le lendemain seulement... Nous aurons donc vingt-quatre heures de liberté... » C'était parfaitement calculé. J'usai de ton nom, ma chère Lucie, sans te prévenir. Je persuadai à ma belle-mère que je faisais le voyage avec toi. Comme elle te tient en haute estime, elle objecta peu de chose, et finalement, permit.

Nous quittâmes Paris samedi, par l'express du matin. Le temps, jusqu'à Rouen, passa vite : un joli soleil, un peu pâle, souvent voilé de nuages, argentait la campagne ; nous lisions les journaux en face l'un de l'autre, en nous *faisant le pied,* comme des amoureux. Parfois, l'un de nous se penchait vers l'autre et lui murmurait à l'oreille cette confidence : « Je t'aime ! » Enfin deux heures adorables.

Le déjeuner à Rouen fut médiocre, mais assaisonné par la gaieté de notre escapade. Une chose me déplut : il me sembla que Frédéric cherchait à réaliser de légères économies dans la combinaison du menu. Un exemple. J'avais exprimé le désir bien naturel de manger du caneton, du fameux caneton local. Le maître d'hôtel fit observer qu'il fallait prendre le volatile entier : dix-huit francs. Immédiatement Frédéric, après m'avoir, pour la forme, consultée du regard, renonça au caneton... Je sais bien que ce n'est rien, et que d'ailleurs il n'est pas riche... Mais n'importe ; je n'ai pas pu m'empêcher de penser à mon pauvre Duchâtelier, si généreux ! En voilà un qui n'aurait pas renoncé au caneton !

On servait le café quand, tout d'un coup, le

temps se gâta, et des torrents de pluie commencèrent à tomber. Nous avions commandé un landau pour nous mener à Bon-Secours. Frédéric le décommanda (comme le caneton), et il me parut que ce n'était pas sans une joie secrète. Je mis cette joie au compte de la tendresse : effectivement, il était très tendre, il me pressait de remonter dans notre chambre. Je dus céder... (Ici, j'ouvre une parenthèse que je referme, si tu le permets, à l'instant où Frédéric et moi, appuyés aux vitres de l'hôtel d'Angleterre, nous regardons mélancoliquement la pluie tomber sur la Seine et sur ses quais.)

FRÉDÉRIC. — C'est bien ennuyeux, cette pluie, n'est-ce pas, chère amie?

MOI, *un peu énervée.* — Oui, cher ami.

FRÉDÉRIC. — Qu'est-ce que nous allons faire?

MOI. — Eh bien, mais... Causons... Vous vous plaignez toujours que nous n'avons pas le temps de causer... Je vous écoute.

FRÉDÉRIC, *piqué.* — Vous savez bien qu'il n'y a qu'à dire ce que vous dites là pour arrêter une conversation...

MOI, *gentille.* — Allons, ne vous fâchez pas,

monsieur, on plaisante. *(Je l'embrasse dans le cou... Petite scène tendre.)*

FRÉDÉRIC, *après un silence, timidement.* — Je vais vous demander quelque chose, chère amie... Si cela vous ennuie, dites-le-moi.

MOI. — Parlez, cher.

FRÉDÉRIC, *avec explosion.* — Voulez-vous faire un bésigue?...

... J'avoue que je ne m'attendais pas à celle-là. Me faire venir de Paris à Rouen pour employer notre première après-midi de liberté à jouer au bésigue! J'ai été prise d'un fou rire nerveux qui a duré une bonne minute. Mais, au fond, j'avais plutôt envie de pleurer.

Frédéric n'a pas insisté... Nous avons traîné une heure en vague causerie. Ce garçon, qui n'est pas plus bête qu'un autre dans le monde, ne trouve pas trois phrases à mettre bout à bout dans le tête-à-tête... Le vide de notre entretien, en face de la pluie, devenait sinistre.

Tout à coup Frédéric s'est frappé le front. Il venait de se rappeler qu'il connaissait un conseiller à la préfecture.

— Voulez-vous me permettre de l'inviter à dîner pour ce soir, chère amie ?

— Si vous le désirez, mon ami.

— Je vais aller à la préfecture tout de suite, n'est-ce pas ?... Sans cela je risquerais de ne plus trouver personne ?...

— Comme il vous plaira.

Et il est parti ! Et il m'a laissée seule dans cette chambre d'hôtel, jusqu'à l'heure du dîner ! Ah ! j'en ai fait des réflexions, pendant ces deux heures de solitude ! Égoïste, avare, sans conversation : tel je voyais Frédéric... Je dois dire que depuis j'ai en partie révisé ces jugements... Mais c'est égal. Mon pauvre Duchâtelier ne se serait pas comporté ainsi ; il ne m'eût pas abandonnée deux heures, même pour le préfet, lui !

... Nous avons dîné avec le conseiller, un boulevardier entré par mégarde dans l'administration, — très beau garçon, très spirituel, très gai. Comme c'était lui qui nous invitait (Frédéric avait accepté cela !), nous avons, cette fois, mangé le fameux caneton, bu du champagne, etc... Notre amphitryon s'est montré plein d'égards pour moi ; il a été très aimable, *très significati-*

vement aimable... Moi, je l'avoue, bien aise de prendre ma revanche, j'ai peut-être accueilli ses avances avec un peu de coquetterie. Mais rien dans ce flirt innocent ne justifiait l'absurde scène de jalousie que Frédéric me fit quand nous remontâmes dans notre chambre prendre nos manteaux pour le théâtre... Une scène avec menaces, avec tapage, avec larmes!... C'était flatteur, au fond; je me suis dit, cependant, que jamais mon pauvre Duchâtelier...

La moitié de *Lohengrin* a passé durant cette dispute. Ce qui restait m'a suffi. L'électricité n'a pas encore ses entrées au théâtre des Arts; la chaleur y est horrible; et puis, moi, je ne suis pas, tu le sais, plus musicienne qu'il ne faut... Quant à Frédéric, il n'a pas tardé à s'endormir doucement, et les cuivres de la marche nuptiale ne l'ont même pas réveillé.

Nous avons regagné l'hôtel vers minuit, lui, boudant toujours, moi (c'est bizarre, n'est-ce pas?), assez surexcitée. J'ai compris qu'il fallait faire des avances, j'en ai fait. Frédéric a fini par sourire, par redevenir gentil; il eût certainement souhaité l'être jusqu'au bout; mais il paraît que

minuit n'est pas son heure. Il a dû me souhaiter le bonsoir et s'est endormi pour ne s'éveiller qu'à l'appel du garçon de l'hôtel, au grand jour. Nous avions tout juste le temps de nous habiller et de courir à la gare.

Le retour a été mélancolique. Nous sentions, l'un et l'autre, que notre voyage avait été un incident fâcheux dans l'histoire de notre amour...

Quand je me suis retrouvée chez ma belle-mère, seule dans ma chambre, je me suis mise à sauter de joie comme une pensionnaire... Enfin, j'étais délivrée de Frédéric ! Dire que j'avais rêvé un instant de l'épouser ! Mais jamais, jamais de la vie ! Même comme amant je n'en voulais plus ! Il pouvait m'attendre désormais, dans son rez-de-chaussée, le lendemain et les autres jours...

Eh bien, ma chère, malgré tout, je suis retournée lundi rue Chambiges... Et Frédéric a été charmant... Et j'ai senti qu'il m'aimait vraiment le cher ami, et que moi aussi je l'aimais... Seulement, voilà : c'est un garçon pour rendez-vous d'après-midi, rien de plus. Il ne marche que deux heures et demie environ, comme certaines petites montres de style. Mon erreur fut de lui demander

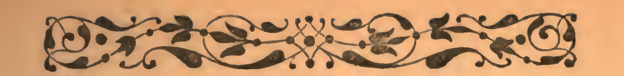
vingt-quatre heures... que dis-je? toute une vie!

Sans *Lohengrin,* l'irréparable s'accomplissait. Au lieu d'être la mieux partagée des maîtresses, je devenais la plus malheureuse des femmes...

Comprends-tu maintenant que je sois wagnérienne?...



Expiation



Expiation

Sœur Louise-de-Marie à monsieur de Vaubert, lieutenant au 18e chasseurs.

CETTE lettre, écrite de ma première cellule de religieuse (j'ai terminé mon noviciat aujourd'hui), où vous trouvera-t-elle, mon ami? Séparée du monde depuis un an, je ne sais pas où vous êtes : j'ai fermé mes oreilles à tout écho du dehors; j'ai vécu sans nouvelles de mon père, de mes sœurs, et de vous, mon cher Hector, que j'ai tant aimé! Maintenant, les vœux irrévocables sont prononcés. Je

puiserai dans ce nouvel état la force de vous écrire quelques lignes d'explication et d'adieu, qui vous sont dues... Je n'y mettrai pas d'autre adresse — n'en connaissant pas d'autre — que le numéro de votre régiment. Si Dieu le permet, elle vous parviendront.

Je vous ai bien aimé, Hector; je vous ai aimé, certes, plus passionnément et depuis plus longtemps que vous ne le croirez jamais. Vous rappelez-vous l'époque où nous étions deux enfants, jouant aux mêmes jeux chez vos parents ou chez les miens? Ils disaient de nous, en riant et sans l'espérer eux-mêmes : « On en fera un gentil couple plus tard!... » Eh bien! ces mots que vous n'entendiez pas, vous, ou que vous compreniez à peine, moi, je les recueillais; ils pénétraient profondément mon esprit et ma sensibilité plus vifs de petite fille. Oui, dès lors, vous devîntes le pôle de mon cœur. Si vous ne vous êtes pas aperçu alors de ma tendresse soumise, de mon trouble heureux auprès de vous, c'est que vous m'avez mal regardée.

Nous grandissions, cependant. Nos jeux, communs naguère, se séparaient. Puis le collège

vous prit et moi le couvent. Éloigné de moi, Hector, avouez que vous ne m'avez guère donné de pensées? Moi, loin de vous, je ne pensais qu'à vous. Tout m'était une occasion d'orienter mon rêve vers votre souvenir. Si quelqu'une de nos aînées quittait le couvent pour se marier, je me disais : « Un jour, moi aussi je partirai d'ici pour épouser Hector! » Chaque fois que revenait le mot « amour » dans un cantique ou dans ces romans naïfs qu'on laisse entre nos mains, — je sentais mon cœur frémir délicieusement; car l'amour, cher, c'était vous pour moi, vous seul : le mot n'avait aucun sens hors de votre souvenir. Ah! combien de communions j'ai consommées en implorant cette grâce unique : « Mon Dieu! faites que j'épouse Hector! » Vous épouser, pour moi, c'était seulement demeurer près de vous, liée à vous durant toute la vie!

Et des années passèrent ainsi, où nous nous revîmes peu : vous, toujours élégant et charmant, me semblait-il, sous votre petite casquette et votre dolman bleu d'élève des jésuites; moi, déformée par la croissance et fanée par la claustration, honteuse de me sentir, quand vous me je-

tiez un regard, si laide, si gauche, si sottement timide... Comme vous commenciez votre seconde année de Saint-Cyr, je quittais le couvent et je faisais mon entrée dans le monde.

A présent que je ne suis plus qu'une pauvre religieuse, déchue de toute élégance et de toute vanité féminines, je peux bien le rappeler : cette entrée dans le monde fut un triomphe et un enivrement. Je ne me souviens pas d'avoir fixé mes yeux sur des yeux de femme sans y avoir lu l'admiration et la jalousie, — ni sur des yeux d'homme sans y avoir vu briller une flamme... J'étais fière, j'étais joyeuse de tous ces témoignages de ma beauté, — mais seulement à cause de vous, mon cher Hector, et parce qu'ils me rassuraient. Je pensais : « Lorsque Hector me reverra, il me trouvera belle, et il m'aimera. » Devant Dieu, je vous jure que les succès du monde ne me donnèrent jamais d'autre joie.

L'hiver s'acheva, puis le printemps. Au mois de juillet, — quinze jours après votre sortie de Saint-Cyr, — vous vîntes au château de Brière, chez mon père, chez nous!

Ah! mon aimé! Dieu m'a donné la force de

rompre avec la vie, de renoncer à être votre femme, à être la mère d'enfants nés de vous : il ne m'a pas encore donné celle de haïr (comme je devrais haïr la source de mon péché) ces heures, ces jours qui suivirent notre réunion. Malgré moi, mon souvenir refait les étapes de ce pèlerinage de tendresse. Je revis l'instant où j'entrai, tremblante, dans le salon, où je vous reconnus, tout poudreux encore de la route, causant avec mon père. J'évoque votre surprise en m'apercevant, ce trouble de votre geste, de votre voix, de votre regard, qui me rassura, qui fit jaillir en moi ce cri de victoire : « Il me trouve belle? Il va m'aimer! »... Je revois les douces journées qui vinrent après, où, pour ainsi dire, nous explorions nos âmes en des causeries indécises, tandis que nos yeux retrouvaient peu à peu nos traits d'enfants sous le masque mis par les années. Puis les premiers balbutiements d'aveux, ces mots inachevés où nos voix se mouraient, ces effleurements de nos doigts qui suffisaient à altérer le battement de nos cœurs...

Hélas! je vous aimais trop! Parmi ces tendresses encore innocentes, je vous appartenais

déjà. Pouvais-je ne pas souhaiter ce qui vous rendrait le plus heureux? Pouvais-je imaginer que céder à un de vos désirs ne fût pas ce qu'il y avait de meilleur au monde? Ainsi nous étions sans arme l'un contre l'autre, — vous jeune, inexpérimenté, fou de désir; — moi ignorante, confiante, d'avance vaincue.

Ce qui devait arriver arriva. Qui fut coupable? Vous, qui, impatient du souvenir de mes lèvres effleurées l'instant d'avant, vîntes, par cette nuit d'août, frapper à ma chambre close? Moi, qui vous ouvris la porte, rien que pour avoir entendu ces mots : « Louise! c'est moi!... » Ou bien cette nuit complice qui nous enveloppait, qui, par les fenêtres entr'ouvertes, nous envoyait les haleines du parc, le bruissement des feuilles, le gémissement des étangs, toutes ces voix de l'été dont chacune nous rappelait un mot de tendresse, une pression de nos mains, un baiser. Ah! certes, j'ai péché : mais pas plus à cette minute de délicieuse angoisse où vous m'avez possédée, que la veille, que les jours précédents, que depuis cette lointaine enfance, où, d'avance, je vous appartenais!

... Ce fut seulement lorsque, peureux du jour qui pâlissait les vitres, vous eûtes quitté ma chambre; lorsque je me retrouvai seule, — ce fut alors seulement que les écailles tombèrent de mes yeux et que je vis clair dans ma faute.

Je dis tout haut, passant ma main sur mon visage : — « Je suis sa maîtresse, sa MAÎTRESSE! » Et ce mot grandit, luisit comme une torche, illumina toutes les choses que je ne savais pas avant, tous les mystères de l'amour humain que l'on cache aux jeunes filles. Oui, j'étais votre maîtresse, c'est-à-dire quelque chose de définitif, au delà de quoi je ne pouvais être rien de plus pour vous, quelque chose de contraire à ce que je rêvais d'être depuis mon enfance : votre femme. Il m'apparut nettement que je venais de briser mon rêve, de le rendre pour jamais irréalisable. « C'est fini, pensai-je. Maintenant je ne puis plus l'épouser. » Oh! comprenez-moi bien, Hector. Pas un instant je ne conçus de doute sur votre loyauté; j'étais certaine, je suis certaine encore que vous n'eussiez pas cherché à vous dérober à votre devoir et que vous-même m'eussiez dit : « Soyez ma femme! » Mais c'était cela jus-

tement qu'il ne fallait pas. Moi qui vous aimais, je n'avais jamais formé qu'un vœu : vous donner en moi la plus belle, la plus tendre et surtout la plus chaste des épouses. Et voilà que ce n'était plus possible, depuis que je m'étais livrée à vous. Je ne pouvais vous offrir qu'un corps défloré et qu'une âme défleurie, je ne pouvais être pour vous qu'une épouse *moins pure que les autres !...*

Je me rends ce témoignage que ma résolution fut immédiate et ferme : — « Je ne serai pas la femme d'Hector. » Restait un autre parti : j'en demande pardon à Dieu et à vous, je m'y suis arrêtée un instant : être votre maîtresse. Ce n'est ni ma conscience, ni la pensée du chagrin que je causerais aux miens, ni la peur de l'opinion du monde qui me retinrent : c'est encore une pensée qui allait à vous, la pensée qu'un jour, cher, vous auriez quelque mépris pour moi. J'étais bien sûre qu'à l'heure présente vous ne me condamniez pas, car vous m'aviez prise ignorante et désarmée; c'était à vous, je le savais, que vous adressiez maintenant des reproches. Mais, plus tard, — quand je vous aurais cédé une seconde fois, quand ce qui avait été une surprise serait de-

venu une habitude, un état de vie délibérément accepté par moi?...

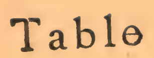
Alors, par une suprême miséricorde, Dieu m'inspira, me fit voir la vérité claire comme ce jour qui, déjà haut, dorait les arbres du parc. Il fallait fuir; il fallait ne plus vous revoir; il fallait que la seule faute excusable, — la première, — demeurât pour toujours la seule.

Vous savez le reste, mon ami : ma fuite de Brière, à l'aube; ma séquestration volontaire au couvent; l'inutilité des efforts tentés auprès de moi pour me faire revenir sur ma décision...

... Une année entière a passé sur ces événements. Aujourd'hui, tout est fini, fini sans retour. Rien ne demeure de la Louisette d'autrefois : vous me verriez, que vous ne me reconnaîtriez plus, tant ces épreuves m'ont ravagée. Ma vie s'achèvera ici, paisiblement et tristement : je prierai Dieu qu'il vous donne bientôt la femme pure, aimante, belle, que j'avais rêvée d'être pour vous. C'est afin d'obtenir cette grâce que j'expie ici notre faute commune : car je vous aime toujours, mon adoré! Je ne vous reproche rien; vous n'avez pas été plus coupable que moi-

même... Lorsque vous penserez à moi, — plus tard, — près de votre jeune épouse et de vos enfants, je ne veux pas que vous ayez de remords... Ayez seulement un souvenir tendre pour celle qui vous a donné tout son être, cœur et corps; qui n'a pas su se refuser à vous, parce qu'elle vous aimait trop, — et qui ne s'est pas cru le droit de devenir votre femme, encore parce qu'elle vous aimait trop!





Table



Table



Paris. — Imprimerie Unsinger, 83, rue du Bac.

1722.

Prodiges
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Couche
Plastron
Caution
Gésique
Tapage
Cuves
[illegible]



PQ
2383
P6L45

Prévost, Marcel
Lettres de femmes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

